

HISTOIRE
AMOUREUSE
DES GAULES.
TOME CINQUIEME.

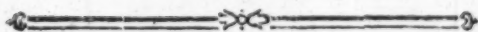
H

D

HISTOIRE
AMOUREUSE
DES
GAULES,
PAR LE COMTE
DE BUSSIRABUTIN.
TOME CINQUIEME.



A LONDRES.



M. DCC. LXXVII.



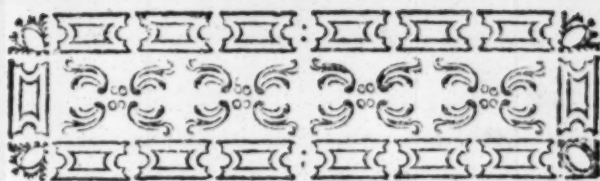
D

DA


LE



pre
que
rég
quo
fois



LA FRANCE
DEVENUE ITALIENNE ;
A V E C
LES AUTRES DÉSORDRES
D E
L A C O U R.

 A facilité de toutes les Dames avoit rendu leurs charmes si méprisables à la jeunesse , qu'on ne favoit presque plus à la Cour ce que c'étoit que de les regarder. La débauche y régnoit plus qu'en lieu du monde ; & quoique le Roi eût témoigné plusieurs fois une horreur inconcevable pour ces

Tome V.

A

2 HIST. AMOUREUSE

fortes de plaisirs, il n'y avoit qu'en cela qu'il ne pouvoit être obéi. Le vin, & ce que je n'ose dire, étoient si fort à la mode, qu'on ne regardoit presque plus ceux qui cherchoient à passer leur temps plus agréablement ; & quelque penchant qu'ils eussent à vivre selon l'ordre de la nature, comme le nombre étoit plus grand de ceux qui vivoient dans le désordre, leur exemple les prevertissoit tellement, qu'ils ne demeuroient pas long-temps dans les mêmes sentimens.

Non-seulement la plupart des gens de qualité étoient de ce caractère, mais il y avoit encore des Princes, ce qui fâchoit extraordinairement le Roi. Ils se cachotent cependant autant qu'ils pouvoient, pour ne lui pas déplaire ; & cela les obligeoit à courir toute la nuit, espérant que les ténèbres leur feroient favorables. Mais le Roi (qui étoit averti de tout) fut qu'un jour après son coucher, ils étoient venus à Paris, où ils avoient fait une telle

débauche , qu'il y en avoit beaucoup qui s'en étoient retournés saouls dans leurs carrosses. Et comme cela s'étoit passé dans le cabaret , (car ils ne prenoient pas plus de précaution pour cacher leurs désordres) il prit sujet de-là d'en faire une grande mercuriale à un jeune Prince qui s'y étoit trouvé , en qui il prenoit intérêt. Il lui dit que du moins , s'il étoit assez malheureux pour être adonné au vin , il bût chez lui tout son saoul , & non pas dans un endroit comme celui-là , qui étoit de toutes façons si indigne pour une personne de sa naissance.

Le reste de la cabale n'essuya pas les mêmes reproches , parce qu'il n'y en avoit pas un qui touchât le Roi de si près ; mais en récompense , il leur témoigna un si grand mépris , qu'ils furent bien mortifiés. Et à la vérité , ils furent quelque temps sans oser rien faire qu'en cachette : mais comme leur caractère ne leur permettoit pas de se contraindre long-temps ,

4 HIST. AMOUREUSE

ils en revinrent bientôt à leur inclination, qui les portoit à faire les choses avec plus d'éclat.

Pour ne pas s'attirer néanmoins la colere du Roi, ils jugerent à propos de faire ferment, & de le faire faire à tous ceux qui entreroient dans leur Confrérie, qu'ils renonçoient à toutes les femmes : car ils accusoient un d'entre eux d'avoir révélé leurs mysteres à une Dame avec qui il étoit bien, & ils croyoient que s'étoit par là que le Roi apprenoit tout ce qu'ils faisoient. Ils résolurent même, de ne le plus admettre dans leur compagnie : mais s'étant présenté pour y être reçu, & ayant juré de ne plus voir cette femme, on lui fit grace pour cette fois, à condition que s'il y retournoit, il n'y auroit plus de miséricorde. Ce fut là la premiere Regle de leur Confrérie : mais la plupart ayant dit, que leur Ordre allant devenir bientôt aussi grand que celui de Saint François, il étoit nécessaire d'en établir de

solides, & auxquelles on seroit obligé de se tenir. Le reste approuva cette résolution, & il ne fut plus question que de choisir celui qui travailleroit à ce Formulaire. Les avis furent partagés là-dessus ; & comme on voyoit bien, que c'étoit proprement déclarer Chef de l'Ordre, celui à qui l'on donneroit ce soin, chacun brigua les voix, & fit paroître de l'émulation pour un si bel emploi. Manicamp, le Duc de Grammont, & le Chevalier de Tilladet, étoient ceux qui faisoient le plus de bruit dans le Chapitre, & qui prétendoient s'attribuer cet honneur, à l'exclusion l'un de l'autre ; Manicamp, parce qu'il avoit plus d'expérience qu'aucun dans le métier ; le Duc de Grammont, parce qu'il étoit Duc & Pair, & qu'il ne manquoit pas aussi d'acquis ; pour ce qui est du Chevalier de Tilladet, il fondeoit ses prétentions sur ce qu'étant Chevalier de Malte, c'étoit une qualité si essentielle pour être parfaitement débauché, que

6 *HIST. AMOUREUSE*

quelque avantage qu'eussent les autres , comme ils n'avoient pas celui-là , il étoit sûr qu'il les surpasseroit de beaucoup dans la pratique des vertus.

Comme ils avoient tous trois du crédit dans le Chapitre , on eut de la peine à s'accorder sur le choix ; & quelqu'un ayant été d'opinion qu'ils devoient donner des reproches les uns contre les autres , afin que l'on choisît après cela celui qui feroit le plus parfait : chacun approuva cette méthode ; & le Chevalier de Tilladet prenant la parole , en même temps dit , qu'il étoit ravi qu'on eût pris cette voie , & qu'elle alloit lui faire obtenir ce qu'il desiroit : que Manicamp auroit pu autrefois entrer en concurrence avec lui , & qu'il ne l'auroit pas trouvé étrange , parce que le bruit étoit , qu'il avoit eu de grandes qualités : mais qu'aujourd'hui , que ses forces étoient épuisées , c'étoit un abus que de le vouloir constituer en Charge , à moins qu'on ne déclarât que ce qu'on en fe-

roit, ne tireroit à aucune conséquence pour l'avenir. Qu'en effet, il n'avoit plus rien de bon que la langue, & que toutes les autres parties de son corps étoient mortes en lui.

Manicamp ne put souffrir qu'on lui fit ainsi son procès en si bonne compagnie; & ayant peur qu'après cela personne ne le voulût plus approcher, il dit qu'il n'étoit pas encore si infirme, qu'il n'eût rendu quelque service à la Maréchale d'Estrées sa sœur; qu'elle en avoit été assez contente pour ne pas chercher parti ailleurs; que ceux qui la connoissoient, favoient pourtant bien qu'elle ne se satisfaisoit pas de peu de chose; & que puisqu'elle ne s'étoit pas plainte, c'étoit une marque qu'il valoit mieux qu'on ne disoit.

Il y en eut qui voulurent dire, que cette raison n'étoit pas convaincante; & qu'une femme, qui avoit pris un mari à quatre-vingts-quinze ou seize ans, n'étoit pas partie capable d'en juger: mais ceux qui connoissoient son

8 *HIST. AMOUREUSE*

tempérament, leur imposèrent silence, & soutinrent qu'elle s'y connoissoit mieux que personne.

Le Chevalier de Tilladet fut un peu démonté par cette réponse : néanmoins il dit encore beaucoup de choses pour soutenir son droit ; & entre autres, qu'il avoit eu affaire à Manicamp, & qu'il n'avoit pas éprouvé cette grande vigueur, dont il faisoit tant de parade. On fut obligé de l'en croire sur sa parole, & il s'éleva un murmure dans la compagnie, qui fit juger à Manicamp que son affaire n'iroit pas bien. Quand ce murmure fut appaisé, le Chevalier de Tilladet reprit la parole ; & dit, qu'à l'égard du Duc de Grammont, il avoit un péché originel qui l'excluoit de ses prétentions, qu'il aimoit trop sa femme ; & que comme cela étoit incompatible avec la chose dont il s'agissoit, il n'avoit point d'autres reproches à faire contre lui.

Le Duc de Grammont, qui ne s'attendoit pas à cette insulte, ne balança

point un moment sur la réponse qu'il avoit à faire ; & comme il savoit qu'il n'y a rien tel que de dire la vérité , il avoua de bonne foi , que cela avoit été autrefois , mais que cela n'étoit plus. La raison qu'il en rapporta , fut qu'il s'étoit mépris à son tempérament , qu'il avoit attribué les faveurs qu'il en avoit obtenues avant son mariage , au penchant qu'elle avoit pour lui ; mais que celles qu'elle avoit données depuis à son Valet-de-chambre , lui ayant fait connoître qu'il étoit impossible de répondre d'une femme , il lui avoit si bien ôté son amitié , qu'il lui avoit fait succéder le mépris. Que c'étoit pour cela qu'il avoit renoncé à l'amour du beau sexe , lequel avoit eu autrefois son étoile ; & qui l'auroit peut-être encore , si l'on y pouvoit prendre quelque confiance. Que quoiqu'il fût fils d'un pere , & cadet d'un frere , qui avoient eu tous deux de grandes parties , pour obtenir les premières dignités de l'Ordre , il étoit

cependant moins redevable de son mérite, à ce qu'il avoit hérité d'eux, qu'à son dépit. Que Dieu se feroit de toutes choses pour attirer à la perfection; qu'ainsi, bien loin de murmurer contre sa Providence, pour les sujets de chagrin qu'il lui envoyoit, il avouoit tous les jours qu'il lui en étoit bien redevable.

Le Chevalier de Tilladet n'eut rien à répondre à cela, & chacun crut que l'humilité du Duc de Grammont, jointe une si grande sincérité, feroit faire réflexion aux avantages qu'il avoit par dessus les autres; soit pour le charme de sa personne, ou pour le rang qu'il tenoit. En effet, il alloit obtenir tout d'une voix la chose, pour laquelle on étoit alors assemblé, si le Comte de Tallard ne se fût avisé de dire, que l'Ordre alloit devenir trop fameux, pour n'avoir qu'un Grand-Maître: que tous trois étoient dignes de cette Charge, & qu'à l'exemple de celui de Saint Lazare, où l'on ve-

noir d'établir plusieurs Grands-Prieurs, on ne pouvoit manquer de les choisir tous-trois.

Chacun qui prétendoit à son tour de parvenir à cette dignité, approuva cette opinion; mais comme on fit réflexion, que dans quelque établissement que ce soit, c'est dans les commencemens, où l'on a particulièrement besoin d'esprit, on résolut de faire choix d'un quatrième, parce que les trois autres n'étoient pas soupçonnés de pouvoir jamais faire une hérésie nouvelle. Le choix tomba sur le Marquis de Biran, homme qui avoit plus d'esprit qu'il n'étoit gros; mais dont la trop grande jeunesse l'eût exclus de cet honneur, sans le besoin qu'on en avoit. D'abord que l'élection fut faite, on les pria de travailler tous quatre aux Regles de l'Ordre, dont le principal but consistoit de bannir les femmes de leur compagnie. Pour pouvoir vaquer à une chose si sainte, ils quitterent non-seulement la Cour,

12 HIST AMOUREUSE

mais encore la Ville de Paris, où ils craignoient de recevoir quelque distraction ; & étant enfermés dans une maison de campagne, ils donnerent rendez-vous aux autres deux jours après, leur promettant qu'il ne leur en falloit pas davantage pour être inspirés. En effet, chacun les étant allé trouver au bout de ce temps-là, on trouva qu'ils avoient rédigé ces Regles par écrit, dont voici les Articles.

I.

Qu'on ne recevroit plus dorénavant dans l'Ordre des personnes qui ne fussent visitées par les Grands-Mâtres, pour voir si toutes les parties de leur corps étoient saines, afin qu'ils pussent supporter les austérités.

II.

Qu'ils feroient vœu d'obéissance & de chasteté à l'égard des femmes, & que si aucun y contrevenoit, il seroit

chassé de la compagnie , sans pouvoir y rentrer sous quelque prétexte que ce fût.

III.

Que chacun seroit admis indifféremment dans l'Ordre , sans distinction de qualité , laquelle n'empêcheroit point qu'on ne soumît aux rigueurs du Noviciat , qui dureroit jusques à ce que la barbe fût venue au menton.

IV.

Que si aucun des Freres se marioit , il seroit obligé de déclarer que ce n'étoit que pour le bien de ses affaires , ou parce que ses parens l'y obligeoient , ou parce qu'il falloit laisser un héritier. Qu'il seroit serment en même temps de ne jamais aimer sa femme , de ne coucher avec elle que jusques à ce qu'il en eût eu un fils ; & que cependant il en demanderoit permission , laquelle ne lui pourroit être accordée que pour un jour de la semaine.

V.

Qu'on diviseroit les Freres en quatre classes, afin que chaque Grand-Prieur en eût autant l'un que l'autre. Et qu'à l'égard de ceux qui se présenteroient pour entrer dans l'Ordre, les quatre Grands-Prieurs les auroient à tour de rôle, afin que la jalousie ne pût donner atteinte à leur union.

VI.

Qu'on se diroit les uns aux autres tout ce qui se seroit passé en particulier, afin que quand il viendrait une Charge à vaquer, elle ne s'accordât qu'au mérite, lequel seroit reconnu par ce moyen.

VII.

Qu'à l'égard des personnes indifférentes, il ne seroit pas permis de leur révéler les mysteres ; & que quiconque le feroit, en seroit privé lui-même pendant huit jours, & même davantage, si le

Grand-Maître dont il dépendroit, le jugeoit à propos.

VIII.

Que néanmoins l'on pourroit s'ouvrir à ceux qu'on auroit espérance d'attirer dans l'Ordre ; mais qu'il faudroit que ce fût avec tant de discrétion, que l'on fût sûr du succès, avant que de faire cette démarche.

IX.

Que ceux qui ameneroient des Freres au Couvent, jouiroient des mêmes prérogatives pendant deux jours, dont les Grands-Maîtres jouissoient ; bien entendu néanmoins, qu'ils laisseroient passer les Grands-Maîtres devant, & se contenteroient d'avoir ce qu'on auroit desservi de dessus leur table.

C'est ainsi que les Regles de l'Ordre furent dressées ; & ayant été lues en présence de tout le monde, elles furent approuvées généralement, à la

réserve, que quelques-uns furent d'avis, qu'on apportât quelque tempérament à l'égard des femmes, crime qu'ils vouloient n'être pas traité à la dernière rigueur, mais pour lequel ils fouhaitoient qu'on pût obtenir grace, après néanmoins qu'on l'auroit demandée en plein Chapitre, & observé quelque forme de pénitence. Mais tous les Grands-Maîtres se trouverent si zélés, que ceux qui avoient ouvert cette opinion, penserent être chassés sur le champ; & s'ils n'avoient témoigné un grand repentir, on ne leur auroit jamais pardonné leur faute.

On célébra dans cette maison de campagne de grandes réjouissances, pour être venu à bout si facilement d'une si grande entreprise; & après bien des choses qui se passèrent, & qu'il est bon de taire, on convint que les Chevaliers porteroient une Croix, entre la chemise & le just-au-corps, où il y auroit élevé en bosse, un homme qui fouleroit une femme aux pieds,

à l
ou
pie
my
&
cre
de
mai
uns
aut
pre
U
per
defi
Mar
à ét
fit r
qu'il
Tou
lui a
Gra
plus
fente
qui l

à l'exemple des Croix de Saint Michel, où l'on voit que ce Saint foule aux pieds le démon.

Après qu'on eut accompli ces saints mysteres, chacun s'en revint à Paris; & quelqu'un n'ayant pas gardé le secret, il se répandit bientôt un bruit, de tout ce qui s'étoit passé dans cette maison de campagne; de sorte que les uns excités par leur inclination, les autres par la nouveauté du fait, s'empresserent d'entrer dans l'Ordre.

Un Prince, dont il ne m'est pas permis de révéler le nom, ayant eu ce desir, fut présenté au Chapitre par le Marquis de Biran, & ayant demandé à être relevé des Cérémonies, on lui fit réponse, que cela ne se pouvoit, & qu'il montrât exemple aux autres. Tout ce qu'on fit pour lui, c'est qu'on lui accorda qu'il choisiroit celui des Grands-Maîtres, qui lui plairoit le plus; & il choisit celui qui l'avoit présenté, ce qui fit grand dépit aux autres, qui le voyoient beau, jeune & bien fait.

Cette grace fut encore suivie d'une autre qu'on lui accorda , savoir , qu'il pourroit choisir de tous les Freres , celui qui lui seroit le plus agréable , dont néanmoins la plupart commencerent à murmurer ; disant , que puisqu'on violoit sitôt les Regles , tout seroit bientôt perverti. Mais on leur fit réponse , que ces Regles , quelque étroites qu'elles pussent être , pouvoient souffrir quelque modération à l'égard d'une personne de si grande qualité ; que quoiqu'on eût dit qu'elles seroient égales pour tout le monde , c'est qu'on n'avoit pas cru qu'il se dût présenter un Prince d'un si haut rang : que comme à Malte les Princes de Maison Souveraine , étoient naturellement Chevaliers Grand-Croix , il étoit bien juste , qu'ils eussent pareillement quelque privilege dans leur Ordre , autrement qu'ils n'y entreroient pas ; ce qui ne leur apporteroit pas grand honneur.

On n'eut garde de ne se pas rendre à de si bonnes raisons ; & chacun ayant

calm
Prin
l'Or
naiss
s'off
tent
vers
ver
le m
il n'
ses
d'en
bien
nête
N
nuiss
bien
que
Prin
d'in
par
ces
cou
accu
qu'e

calmé sa colere, on complimenta le Prince sur l'avantage qui revenoit à l'Ordre d'avoir une personne de sa naissance, & il n'y en eut point qui ne s'offrit à lui donner toute sorte de contentement. Il se montra fort civil envers tout le monde, & promit qu'on verroit dans peu qu'il ne seroit pas le moins zélé des Chevaliers. En effet, il n'eut pas plutôt révélé les mysteres à ses amis, que chacun se fit un mérite d'entrer dans l'Ordre, de sorte qu'il fut bientôt rempli de toute sorte d'honnêtes gens.

Mais comme le trop grand zele est nuisible en toutes choses, le Roi fut bientôt averti de ce qui se passoit, & que même on avoit séduit un autre Prince, en qui il prenoit encore plus d'intérêt, qu'en celui dont je viens de parler. Le Roi, qui haïssoit à la mort ces sortes de débauches, voulut beaucoup de mal à tous ceux qui en étoient accusés : mais eux qui ne croyoient pas qu'on les en pût convaincre, se presen-

terent devant lui comme auparavant ,
jusques à ce que s'étant informé plus
particulièrement de la chose , il en re-
légua quelques-uns dans des Villes
éloignées de la Cour , fit donner le
fouet à un de ces Princes en sa pré-
sence , envoya l'autre à Chantilli , &
enfin témoigna une si grande aversion
pour tous ceux qui y avoient trempé ,
que personne n'osa parler pour eux.

Le Chevalier de Tilladet , qui étoit
cousin-germain du Marquis de Lou-
vois , se servit de la faveur de ce Mi-
nistre , pour obtenir sa grace , & lui
protesta si bien qu'il étoit innocent ,
qu'il en fut parler à l'heure même à
Sa Majesté. Mais elle , qui ne croyoit
pas légèrement , ne s'en voulut pas
rapporter à ce qu'il lui disoit , & remit
à lui faire réponse quand il en feroit
instruit plus particulièrement. Pour cet
effet , il fit appeller le jeune Prince qui
avoit eu le fouet , & lui ayant com-
mandé , en présence du Marquis de
Louvois , de lui dire la vérité , le Mar-

qu
que
me
lui
éto
I
à q
s'il
don
des
reste
s'en
ces.
tent
s'en
que
venu
pour
forte
neur
cont
pour
me
nité
eur

quis de Louvois, si fâché d'entendre que le Chevalier de Tilladet lui avoit menti, qu'il s'en fut du même pas, lui dire tout ce que la rage & le dépit étoient capables de lui inspirer.

Il n'y eut que le Duc de Grammont, à qui le Roi ne parla de rien, comme s'il n'eût pas été du nombre ; ce qui donna lieu de murmurer aux parens des exilés, qui étoient fâchés de le voir rester à Paris, pendant que les autres s'en alloient dans le fond des Provinces. Mais le Roi sachant leur mécontentement, dit qu'ils ne devoient pas s'en étonner ; qu'il y avoit long-temps que le Duc de Grammont lui étoit devenu si méprisable, que tout ce qu'il pouvoit faire lui étoit indifférent de sorte que ce seroit lui faire trop d'honneur que d'avoir quelque ressentiment contre lui. La Cour étoit trop peste pour cacher au Duc une réponse comme celle-là ; & au lieu qu'il tiroit vanité auparavant d'avoir été oublié, il eut tant de sujet de s'en affliger, que

tout autre que lui en seroit mort de douleur.

La cabale fut dissipée par ce moyen : mais quelque pouvoir qu'eût le Roi, il lui fut impossible d'arracher de l'esprit de la jeunesse, la semence de la débauche qui y étoit trop fortement enracinée pour y être sitôt éteinte. Cependant les Dames firent de grandes réjouissances de ce qui venoit d'arriver, & quelques-unes des Croix de Chevaliers étant tombées entre leurs mains, elles les jugèrent dignes du feu, quoique ce fut une foible vengeance pour elles. Après cela elles crurent que cette jeunesse seroit obligée de revenir à elles; mais elle se jétta dans le vin, de sorte que tous les jours on ne faisoit qu'entendre parler de ses excès.

Cependant quelque débauche qu'elle fit, pas une n'approcha de celle qui fut faite dans un honnête lieu, où après avoir traité à la mode d'Italie, celles des Courtisannes qui lui parurent les plus belles, elle en prit une par force,

lui a
quer
une
féan
y mi
touc
se de
ragé
au c
tout
de l
le I
l'Isle
pou
cha
quo
tâch
elle
U
bru
Lac
de q
si é
qui
ven

de lui attacha les bras & les jambes aux quenouilles du lit, puis lui ayant mis une fusée dans un endroit que la bien-séance ne permet pas de nommer, elle y mit le feu impitoyablement, sans être touchée des cris de cette misérable qui se désespéroit. Après une action si enragée, elle poussa sa brutalité jusques au dernier excès; elle courut les rues toute la nuit, brisant un nombre infini de lanternes, & ne s'arrêtant que sur le Pont de bois, qui aboutit dans l'Isle, où pour comble de fureur, ou pour mieux dire d'impiété, elle arracha le Crucifix qui étoit au milieu, de quoi n'étant pas encore contente, elle tâcha de mettre le feu au Pont, dont elle ne put venir à bout.

Un excès si abominable fit grand bruit dans Paris : on l'attribua à des Laquais, ne croyant pas que des gens de qualité fussent capables d'une chose si épouvantable. Mais la femme chez qui ils avoient fait la débauche, étant venu trouver Mr. Colbert, le lende-

main, sous prétexte de lui présenter un Placet, lui dit, que s'il ne lui faisoit justice de son fils le Chevalier, qui étoit fourré des plus avant, elle alloit se jeter aux pieds du Roi, & lui apprendre que ceux qui avoient servi de bourreaux à sa fille, étoient les mêmes qui avoient arraché le Crucifix. Elle ajouta qu'elle les avoit suivis à la piste dans le dessein de les faire arrêter par le Guet; mais que malheureusement il s'étoit déjà retiré.

Monsieur Colbert n'eut pas de peine à croire cela de son fils, qui lui avoit déjà fait d'autres piéces de cette nature; & comme il appréhendoit sur toutes choses que cela ne vînt aux oreilles du Roi, non-seulement il prit soin de la fille, mais il empêcha encore sous main qu'on ne fit une perquisition exacte de ce qui étoit arrivé la nuit. Mais quelque précaution qu'il eût, la chose pensa éclater lorsqu'il y pensoit le moins. Un Laquais de ces débauchés fut pris deux ou trois mois après
pour

pour vol , & étant menacé par Deffita , Lieutenant-Criminel , d'être appliqué à la question , s'il ne révéloit tous les crimes qu'il pouvoit avoir commis , il avoua de bonne foi , que pas un ne lui faisoit tant de peine , que d'avoir aidé au Chevalier de Colbert à arracher le Crucifix , dont nous avons parlé : qu'il en demandoit pardon à Dieu , & qu'il croyoit que c'étoit pour cela qu'il le punissoit. Mais il en arriva tout autrement , & ce fut au contraire la cause de son salut. Car Deffita , qui étoit homme à faire sa cour au préjudice de sa conscience , s'en fut trouver au même temps Mr. Colbert , & lui demanda ce qu'il vouloit qu'il fit du prisonnier , après lui avoir insinué toutefois auparavant , qu'il étoit dangereux qu'il ne parlât , si on le faisoit mourir. Mr. Colbert le remercia du soin qu'il avoit de sa famille , & l'ayant prié de sauver ce misérable , il le rendit blanc comme la neige , quoiqu'il méritât mille fois d'être roué.

Le Duc de Roquelaure, Pere du Marquis de Biran, étoit au défefpoir de voir fon fils mêlé dans toutes ces débauches ; & comme il croyoit qu'un mariage étoit capable de le retirer, il jetta les yeux fur quelque naiffance, quelque bien, & beaucoup de faveur. Car comme il n'étoit que Duc à Brevet, & que fon fils après fa mort ne devoit pas tenir le même rang, il vouloit tâcher par le moyen de la femme qu'il épouferoit, de lui procurer une fi grande marque de diftinction. Il trouva tout cela dans la fille du Duc d'Aumont, qui étoit Niece de Louvois du côté maternel, & en ayant parlé à fon fils, il le trouva fi peu difpofé à lui obéir, qu'il fe mit dans une furieufe colere contre lui. Cependant il le menaça de le déshériter, s'il ne fe conformoit à fes volontés ; & le Marquis de Biran lui ayant demandé quinze jours pour s'y réfoudre, il employa ce temps-là à voir fes amis, qui étoient revenus de leur exil.

Il se plaignit à eux de la dureté de son pere, qui le contraignoit à faire une chose si éloignée de son inclination. Il leur demanda s'il ne perdrait point par-là leur amitié : mais l'ayant assuré que non, pourvu qu'il en usât si sobrement avec son épouse, qu'ils n'en fussent pas tout-à-fait oubliés : cette réponse le satisfit tellement qu'il s'en fut trouver à l'heure même Monsieur de Roquelaure, à qui il dit qu'il pouvoit parler d'affaire quand il voudroit, & qu'il étoit disposé de lui obéir. Monsieur de Roquelaure ayant le consentement de son fils, fut trouver Monsieur le Chancelier, grand-pere de Mademoiselle d'Aumont, à qui il proposa le mariage. Mr. le Chancelier (dont la coutume étoit de recevoir favorablement tout le monde) n'eut garde de se démentir en cette occasion, quoique dans le fond la proposition ne lui plût pas. Mais comme il étoit sûr que les obstacles qui se rencontreroient dans la suite fourniroient assez de ma-

rière pour ne pas passer plus avant, il embrassa Monsieur de Roquelaure, lui dit, qu'il seroit au comble de sa joie, si, ayant toujours été amis, leur union devenoit encore plus étroite par l'alliance de leurs Maisons; & après lui avoir fait mille autres complimens de cette nature, il lui dit qu'il n'avoit qu'à en parler au Duc d'Aumont, lequel seroit aussi sensible que lui à l'honneur qu'il leur faisoit.

Monsieur de Roquelaure, tout raffiné Courtisan qu'il étoit, crut la chose faite après un accueil si favorable. Mais Monsieur le Chancelier étoit trop sage pour donner sa petite-fille à un homme aussi débauché qu'étoit le Marquis de Biran, & ayant peur que le Duc d'Aumont ne se laissât surprendre par les grands biens qui sembloient ne lui pouvoir manquer, il lui envoya dire la conversation qu'il avoit eue avec le Duc de Roquelaure, & qu'il insistât à ce que son fils fût Duc, avant que de rien conclure. Le Duc de Roquelaure

étant allé voir le Duc d'Aumont, fut fort surpris de cette difficulté, qu'il lui mit d'abord en avant. Toutefois espérant que Monsieur le Chancelier l'y feroit, il s'en fut le trouver, & lui dit qu'il attendoit ce service de son amitié : mais Monsieur le Chancelier traitant la chose de bagatelle, lui dit qu'il n'avoit qu'à en parler lui-même au Roi, qu'il la lui accorderoit en même temps ; que s'il s'excusoit de le faire, ce n'étoit qu'à cause de toutes les graces qu'il lui faisoit, & de peur de paroître insatiable, si après toutes celles qu'il avoit reçues, il lui en demandoit encore de nouvelles.

C'est ainsi que le Chancelier renvoya adroitement l'étozuz au Duc de Roquelaure, lequel pour un Gascon donna si grossièrement dans le panneau, qu'il s'en fut dès le lendemain au lever du Roi. Mais ce Prince qui avoit mille sujets de ne pas vouloir de bien au Marquis de Biran, lui dit d'abord qu'il eut ouvert la bouche, qu'il étoit fâché

de ne lui pouvoir accorder ce qu'il demandoit : que la conduite de son fils en étoit cause : que s'il avoit de l'esprit, il ne l'employoit qu'à faire du mal ; & qu'en un mot ce n'étoit pas pour ces sortes de gens - là , qu'une dignité si considérable étoit réservée.

Le Duc de Roquelaure vit bien qu'il étoit pris pour dupe : mais la faveur où étoit le Chancelier & toute sa famille l'obligeant à dissimuler , il fit même semblant de croire tout ce qu'il lui dit encore d'honnête sur ce sujet , & songea à pourvoir son fils d'un autre côté. Le marquis de Biran, qui ne faisoit guere de différence entre le mariage & l'esclavage, fut ravi de se voir délivré d'un fardeau si pesant ; & ayant assemblé ses amis pour leur faire part de sa joie , ils firent une débauche où rien ne manqua que les femmes. Ils s'en étoient bien passés plusieurs fois , ce qui devoit faire croire qu'ils s'en passeroient bien encore celle-là : mais l'inconstance de la Nation leur ayant fait

faire réflexion qu'on n'étoit jamais heureux, si on ne goûtoit de toutes choses, ils se dirent entre la poire & le fromage qu'il falloit qu'ils devinssent amoureux, ou du moins qu'ils feignissent de l'être. Le Marquis de Biran dit que pour lui il vouloit aimer Madame d'Aumont, pour se venger de son mari, & que n'ayant pu coucher avec sa fille, il coucheroit peut-être avec elle. Les autres se choisirent des Maîtresses à leur gré : mais le Chevalier de Tilladet, & le Comte de Rouffi, dirent au Marquis de Biran, qu'étant autant de ses amis qu'ils en étoient, ils vouloient aimer le même sang qu'il aimeroit : Que la Duchesse d'Aumont avoit deux sœurs, que c'étoit à elles qu'ils alloient donner leurs soins. En mettant en même-temps dans un chapeau deux billets, où le nom de ces deux Dames étoit écrit, ils tirèrent au fort laquelle ils serviroient.

La Duchesse de la Ferté, cadette des trois, échut au Chevalier de Tilladet,

la Duchesse de Ventadour au Comte de Rouffi ; tellement que la fortune prit plaisir à assembler les humeurs qui pouvoient convenir ensemble : car si la Duchesse de Ventadour fût tombée au Chevalier de Tilladet , il étoit trop brusque pour se donner le temps de se mettre bien dans son esprit, outre qu'elle eût peut-être fait scrupule d'en faire son ami , après avoir été l'amie de son frere. De même la Duchesse de la Ferté, qui se peut dire folle à l'excès, auroit peut-être aussi déplu au Comte de Rouffi , dont l'inclination est portée à la sagesse, quoiqu'on lui ait vu faire le fou quelquefois comme les autres.

Ces trois Dames sont filles de la Maréchale de la Motte, Gouvernante des Enfans de France. Leur pere n'étoit qu'un simple Gentilhomme de Picardie : mais s'étant élevé par son mérite à la plus haute qualité où l'on puisse monter, les Ducs d'Aumont, de Ventadour, de la Ferté, n'ont pas dédaigné d'épouser ses filles, & elles sont

toutes trois Duchesses , quoiqu'elles n'aient pas eu grand'chose en mariage. Leur mere qui est demeurée veuve à un âge peu avancé, & qui a été belle femme, a fait tout son possible pour les élever dans la vertu, sachant bien que quelque soin qu'on puisse prendre, le vice ne se glisse que trop facilement dans l'esprit : mais elles sont venues dans un siècle trop corrompu, pour profiter long-temps de ses leçons, & quoiqu'elles aient mille défauts dans la taille, comme elles ont beaucoup d'agréemens dans le visage, elles ont trouvé bientôt des gens qui ont cherché à les corrompre. En effet, on peut dire qu'elles sont bossues, & quoique cela ne paroisse pas aux yeux de tout le monde, il est pourtant vrai, que sans un corps de fer, à quoi elles sont accoutumées dès leur jeunesse, il n'y auroit personne qui ne s'en apperçût. La Duchesse d'Aumont, qui est l'aînée, est sans doute la plus belle ; & quoiqu'elle ne soit pas d'une taille si avan-

tageuse que ses sœurs, elle ne parut pas plutôt à la Cour, que mille gens se firent une affaire agréable de lui en conter. Mais la Maréchale sa mere, qui ne songeoit qu'à lui donner un mari, écarta si bien cette foule qui l'importunoit, que ceux même à qui l'envie auroit pu prendre de l'épouser, se retirèrent comme les autres. Cela ne plut pas à la Duchesse d'Aumont, qu'on appelloit dans ce temps-là Mademoiselle de Toussi, & comme elle commençoit à se sentir, elle eut des besoins qui lui firent juger, que si sa mere tardoit encore long-temps à lui chercher un mari, elle pourroit bien en prendre un elle-même.

Elle n'osa pas cependant lui dire ses nécessités, la connoissant trop sévère : mais comme elle ne pouvoit résister à la tentation, elle devint amoureuse du Chevalier d'Hervieux, Ecuyer de sa mere, homme d'environ quarante ans, laid de visage, assez bien fait de taille, mais à qui c'étoit un grand agrément

de
fa
de
lui
ou
jan
les
den
fais
l'en
fais
don
fem
L
d'an
mes
ent
dans
Barl
son
telle
perc
mille
quoi
blem

de pouvoir entrer à toute heure dans sa chambre. Elle prit un soin extrême de lui paroître la plus agréable qu'il lui fût possible. Pour cet effet , ayant oui dire plusieurs fois qu'elle n'étoit jamais si belle , que quand elle avoit les cheveux épars , elle prit plaisir à demeurer long-temps à sa toilette , le faisant approcher ; & sous prétexte de l'entretenir des Voyages qu'il avoit faits au Levant , elle tâcha de lui donner autant d'amour , qu'elle s'en sentoît pour lui.

Il falloit être Corsaire en matiere d'amour , pour regarder tant de charmes sans en être touché : mais soit qu'il eût contracté une certaine insensibilité dans le séjour qu'il avoit fait chez les Barbares , ou qu'il se fît une regle de son devoir , il demeura dans le respect : tellement que la belle voyant qu'elle perdoit son temps , elle fut sur le point mille fois de lui déclarer sa passion , à quoi elle auroit succombé indubitablement , si elle n'eût pas appréhendé

que d'Hervieux, qui étoit un homme sage, n'en eût averti sa mere.

Comme le peu de progrès qu'elle faisoit dans sa passion, lui faisoit passer de mauvaises heures, elle cherchoit autant qu'elle pouvoit, le moyen de charmer sa mélancolie; & sa mere lui permettant d'aller chez Madame de Bonnelle, qui étoit sa tante, où tout Paris alloit jouer, elle vit plusieurs gens qui ne manquerent pas de lui conter fleurettes, entre autres le Duc de Caderouffe, homme de qualité du Comtat d'Avignon, qui avoit épousé la fille de Monsieur du Plessis Guengaud, Secrétaire d'Etat. Quoique cette qualité d'homme marié dût être fatale aux desseins de Caderouffe, il avoit néanmoins le bonheur de s'insinuer par-là dans le cœur de toutes les Dames. En effet, c'étoit ce qui lui avoit acquis la réputation d'honnête homme, & cela, parce qu'ayant épousé une femme extrêmement délicate, il s'empêchoit de coucher avec elle, quoiqu'elle eût

parlé

parût l'aimer extrêmement. En effet, les Médecins avoient dit qu'elle mourroit si elle mettoit jamais d'enfant au monde, & c'étoit pour cela qu'il ne l'approchoit point. Elles concluoient de-là, que son amitié étoit d'une autre nature, que celle de la plupart des hommes, qui n'aiment les femmes que pour le plaisir qu'elles leur donnent, & qui sans cela ne les aimeroient point.

Il joignoit encore à cette bonne qualité, celle d'être extrêmement discret. Ainsi, plaissant à tout le monde par tant d'endroits, il plut encore à Mademoiselle de Touffi, qui n'étoit pas moins susceptible d'amour que les autres. Cette nouvelle flamme n'éteignit pas celle qu'elle avoit pour d'Hervieux, & étant exposée à le voir à tous momens, elle se sentit un si grand cœur, qu'elle se crut capable de les aimer tous deux à la fois. Ainsi continuant de vivre toujours avec d'Hervieux comme elle avoit commencé, elle en fit tant à la fin, qu'il se douta

qu'il étoit plus heureux qu'il ne pensoit. Toutes choses le confirmerent dans ses soupçons ; cependant bien loin de songer à en profiter , il en fut plus retenu , de sorte qu'il falloit qu'elle l'envoyât querir par plusieurs fois avant qu'il vînt dans sa chambre. Elle se plaignoit alors à lui du peu de considération qu'il avoit pour elle (car elle n'osoit pas dire d'amitié :) mais d'Hervieux faisoit comme s'il eût été sourd , & ne lui répondoit que par de profondes révérences qui la faisoient enrager.

Il n'étoit pas néanmoins insensible ; & sentant que la nature résistoit à tant de sagesse , il prit la résolution de quitter plutôt la Maréchale , que de s'exposer davantage à une occasion si périlleuse. Pour cet effet , il chercha sous main une Maison où il pût entrer en sortant de la sienne : mais comme cela ne se rencontra pas en un jour , il arriva que la Maréchale s'aperçut de la folle passion de sa fille , à quoi elle mit ordre incontinent. Un jour donc que sa fille

avoit envoyé querir d'Hervieux, après les minauderies ordinaires, elle lui dit que comme il étoit habile en tout, elle le prioit de lui vouloir aller chercher au Palais une paire de Jarretieres, pareille à celles qu'elle portoit. En même temps elle le fit approcher pour lui montrer les siennes : mais levant ses jupes jusques au dessus du genou, elle lui fit voir des choses bien plus belles que tout ce que je pourrois dire, & il en fut si touché qu'il pensa oublier toutes les résolutions qu'il avoit faites.

Néanmoins comme il se représenta dans le même moment tout ce qui pouvoit arriver, s'il suivoit ses premiers mouvemens, il étouffa tout ce que le plaisir lui pouvoit promettre de plus charmant ; & feignant de n'avoir pas pris garde à ce qu'elle avoit fait, il sortit pour aller à son emplette. Etant revenu du Palais, il prit son temps de lui donner ce qu'il avoit acheté en présence de sa mere, afin de n'être pas obligé d'entrer dans sa chambre. Et

quoiqu'elle l'envoyât querir tous les jours, il supposa des affaires à tout moment, qui lui firent éviter le péril qu'on lui préparoit. Car quoiqu'on ne puisse pas dire positivement quel étoit le dessein de Mademoiselle de Touffi, après ce qui venoit d'arriver, néanmoins il est à présumer que sa folle passion durant toujours, elle l'eût porté à d'étranges extrémités. Le refus que d'Hervieux faisoit de venir dans sa chambre l'outra extraordinairement contre lui. Cependant tout cela n'étant pas capable de la guérir de sa passion, elle continua ses importunités, & garda si peu de mesures, que sa mère s'apperçut à la fin qu'il y avoit de l'empressement à elle de le chercher. Elle en devina la cause aussi-tôt: mais étant bien aise de convertir ses soupçons en une assurance certaine, elle fit cacher dans la chambre de sa fille une femme en qui elle se confioit comme en elle-même, puis envoya d'Hervieux la trouver sous prétexte de lui dire quelque

chose de sa part. D'Hervieux fut fâché de ce commandement : mais ne pouvant se dispenser d'obéir, il y fut, & auroit essuyé de Mademoiselle de Toussi tous les reproches qu'une fille prévenue de passion comme elle, étoit capable de faire, si, voyant qu'elle ne demeureroit plus dans le silence, il ne l'eût interrompue, en lui disant que tout ce qu'elle en faisoit, n'étoit que pour tenter sa fidélité : que cependant quoi qu'il en pût être, il alloit demander son congé à Madame la Maréchale, qu'après cela elle chercheroit sur qui rejeter ses railleries ; mais que pour lui il n'en vouloit pas être le sujet.

Cette conversation ayant été rapportée mot à mot à la Maréchale, par celle qui étoit en embuscade, elle vit bien que ses soupçons n'étoient pas mal fondés ; & d'Hervieux lui ayant demandé un moment après permission de se retirer, sous prétexte de quelques affaires qu'il avoit en son Pays ; oui, dit-elle, je vous l'ac-

corde volontiers ; mais à condition que je reconnoîtrai auparavant , non pas comme je voudrois , mais du moins comme je pourrai , les services que vous m'avez rendus. A ces mots , elle lui fit connoître qu'elle favoit la cause de sa retraite , & le pria de vouloir être toujours aussi secret qu'il avoit été fidele.

D'Hervieux fit le surpris à cette ouverture , & ne voulut jamais lui rien avouer , ce qui lui donna encore plus d'estime pour lui. Cependant elle lui procura le Consulat de Tunis avec une pension de mille francs sur un Evêché , & fit recevoir sa sœur femme de chambre d'une des Filles de France.

La Maréchale jugeant après ce qui venoit de se passer , que la garde d'une telle fille étoit dangereuse , songea à s'en défaire au plutôt ; de sorte que s'il fût venu quelqu'un dans ce moment , elle n'auroit pas pris garde s'il eût eu toutes les qualités qu'elle desi-

roit auparavant dans un gendre. Il y avoit peu de jours que le Duc de Caderouffe s'étoit offert à Mademoiselle de Touffi , lorsque tout cela arriva : elle avoit fait d'abord la réservée , & s'étoit plainte de ce qu'étant marié , il osoit songer à elle. Enfin , pour paroître ce qu'elle n'étoit pas , elle s'étoit privée pendant quelque temps d'aller chez Madame de Bonnelle. Mais comme elle enrageoit plus que lui , elle y retourna bientôt , & lui dit que s'il la voyoit , ce n'étoit que pour savoir si ses sentimens étoient raisonnables ; qu'elle avoit fait réflexion , qu'on n'étoit pas le maître de son cœur , mais que du moins elle vouloit apprendre si sa passion n'avoit pour but que de l'épouser , en cas que sa femme vînt à mourir.

Caderouffe , à qui c'étoit un grand mérite , comme j'ai déjà dit , de paroître affectionné pour cette moribonde , lui répondit sans hésiter , qu'il aimoit une maîtresse , parce qu'elle

lui paroissoit aimable ; mais qu'à Dieu ne plût , qu'il en souhaitât la mort de sa femme. Que si cela arrivoit , il ne pouvoit pas répondre de ce qu'il feroit ; mais que toujours savoit-il bien qu'il en seroit au désespoir.

Mademoiselle de Touffi fut fort surprise de cette réponse ; elle crut que pour paroître sage , il falloit du moins faire mine de s'en fâcher : mais faisant réflexion qu'il étoit difficile de faire dédire un homme qui étoit en réputation d'aimer sa femme , & qui parloit de bonne foi , elle tourna les choses d'une autre manière , & lui dit qu'elle étoit ravie de le voir dans ces sentimens. Que comme elle savoit que sa femme ne pouvoit pas vivre encore long-temps , elle espéroit lui donner lieu par sa conduite de désirer qu'elle devînt la sienne ; & que si cela pouvoit arriver , il l'aimeroit bien autant du moins qu'il avoit fait l'autre.

Caderouffe la pria de cesser une

converſation qu'il diſoit l'embarraffer , & ſe trouvant plus heureux qu'il n'avoit eſpéré , il tâcha de profiter de ſa bonne fortune. Mademoiſelle de Touſſi avoit pour le moins autant d'impatience que lui de le ſatisfaire : mais elle avoit la raiſon du tablier , qui eſt un obſtacle terrible pour les amans , c'eſt-à-dire , qu'elle appréhendoit de devenir groſſe. Hors cela , elle lui accorda après deux ou trois converſations , tout ce qu'une fille peut accorder honnêtement à un homme , & il fut maître de ce que nous appellons en France la petite joie. Elle lui promit en outre que d'abord qu'elle ſeroit en état de faire davantage pour lui , elle ſ'en acquitteroit avec la plus grande joie du monde , & elle lui tint parole ſi exactement , qu'il n'eut pas ſujet de ſ'en plaindre. Quoique ce qu'elle faiſoit pour lui ne fût pas contentement pour un amant fort paſſionné , néanmoins il vit & toucha des choſes qui étoient capables

faire mourir de joie. Un visage fait au tour, une bouche charmante, des dents de même, des cheveux admirables, longs, & en quantité, une gorge faite pour les amours, une peau délicate & blanche, & par-dessus tout cela un corps qui contenoit en raccourci tout ce qu'il y a de plus aimable. Il chercha plusieurs fois l'accomplissement de ses desirs, dans ce qui lui étoit défendu : quoiqu'elle le souhaitât tout aussi passionnément que lui, non-seulement elle fut la maîtresse de sa passion, mais elle lui fit encore de grands reproches de ce qu'il ne l'aimoit pas tant que sa femme. Elle lui dit que pour une crainte qui étoit peut-être mal fondée, il s'empêchoit volontiers de prendre son plaisir avec elle, au lieu qu'il le cherchoit maintenant au préjudice de son repos & de sa réputation.

Caderousse, qui en l'état qu'il en étoit avec elle, croyoit pouvoir lui faire confidence de ce qu'il avoit de

plus particulier sur le cœur , lui dit , que s'il y avoit quelque différence entre elle & sa femme , elle étoit toute à son avantage : qu'il lui étoit aisé de se passer de l'une qu'il n'aimoit pas , mais qu'il n'en étoit pas de même de l'autre qu'il adoroit : que comme tout ce qui se passoit dans le monde , ne consistoit qu'en grimace , il lui avoit été aisé de faire accroire que ce qu'il en faisoit n'étoit que par la considération qu'il avoit pour sa femme ; mais qu'enfin il ne pouvoit s'empêcher de lui dire , qu'il seroit ravi d'en être défait.

Elle lui falta au cou après cette déclaration , & quoiqu'ils ne fissent pas tout ce qu'il falloit faire pour goûter une joie parfaite , ils ne laisserent pas de se pâmer sur un lit de repos , où ils s'étoient jetés l'un sur l'autre.

Comme l'on n'est pas heureux en toutes choses , Caderouffe qui étoit grand joueur , perdit à quelques jours de-là beaucoup d'argent contre le

Roi, & ne l'ayant pas tout comptant, il donna ce qu'il avoit, & lui demanda du temps pour le reste. Le Roi qui étoit ponctuel en toutes choses, & qui vouloit apprendre à le devenir, lui fit réponse, que cela étoit bien vilain de jouer sans avoir de l'argent. C'en fut assez pour le faire résoudre à prendre la poste pour aller tout vendre chez lui : mais auparavant il voulut prendre congé de Mademoiselle de Touffi, & la conjurer de ne le pas oublier dans son absence.

Elle fut au désespoir, quand elle fut un départ si précipité, elle lui offrit ses Bagues & ses Pierreries pour rompre ce voyage, & même de voler celles de sa mere, si les siennes ne suffisoient pas. Mais Caderouffe, qui prévoyoit que cela feroit trop de bruit dans le monde, & qui d'ailleurs de son naturel n'étoit pas si escroc que la plupart des gens de Cour, la remercia de ses offres. Ils se séparèrent ainti fort satisfaits l'un de l'autre, ou

pour mieux dire, fort contents des témoignages réciproques qu'ils s'étoient donnés de leur amitié. Il promit de revenir bientôt, & elle n'en douta point, sachant le sujet qui le faisoit partir. Mais elle eut la délicatesse de lui dire, qu'elle étoit fâchée de n'avoir point un peu de part dans son retour, & que le Roi l'eût tout entière. Il lui répondit là-dessus ce que devoit dire un homme qui avoit de l'esprit, & qui étoit amoureux, & elle eut lieu de s'en contenter. Comme l'argent est extrêmement rare dans les Provinces, il eut de la peine à trouver celui qu'il lui falloit, & ayant demeuré plus long-temps qu'il n'avoit cru, il arriva cependant que le Duc d'Aumont se présenta pour épouser Mademoiselle de Toussi.

C'étoit un homme, non-seulement d'une ancienne Maison, mais qui étoit encore distingué par un Gouvernement de Province, & par une grande Charge. Il étoit premier Gen-

tilhomme de la Chambre , Gouverneur du Boulonnois , & Duc & Pair ; si bien que c'eût été un parti extrêmement avantageux , s'il n'eût eu un fils de son premier lit , & quelques filles. Il avoit épousé en premières noces , comme nous avons dit , la sœur du Marquis de Louvois qui étoit morte bien misérablement , ce qui faisoit présumer qu'il ne se chargeroit jamais de femme. Cette Dame , à qui rien ne manquoit du côté de la magnificence , avoit un chapelet de diamans de grand prix , & un jour qu'il y avoit chez elle beaucoup de personnes de qualité , on le lui prit sur une table. Ce chapelet se trouvant perdu , elle ne fut sur qui faire tomber son soupçon , & comme elle avoit une curiosité inconcevable de savoir qui l'avoit dérobé , elle écouta volontiers quelques propositions qu'on lui fit d'aller au Devin. Elle y fut donc , & le Devin la renvoya à un Prêtre de la Paroisse de Saint Severin , qui

nourrissoit des pigeons au haut de sa maison , qu'il fit parler devant elle , après qu'elle eut fait un pacte avec lui , par lequel elle lui promit , dit-on , d'étranges choses. Ces pigeons lui dirent qu'elle retrouveroit son cha-pelet à son retour : mais elle n'étoit guere en état de se réjouir de leurs promesses ; elle avoit été tellement faisie de frayeur , qu'elle se mit au lit en arrivant , & soit que Dieu la voulût punir de sa curiosité , ou que le mal d'enfant lui prît , comme on le publia dans le monde , pour empêcher qu'on ne glosât sur son aventure , elle expira dans des douleurs plus aisées à concevoir qu'à décrire.

Une catastrophe si extraordinaire fut l'entretien de tout Paris pendant quelques semaines : mais comme il re-naît à tous momens dans cette grande Ville des choses qui font oublier celles qui se sont passées peu auparavant , l'on ne s'en ressouvint plus que dans

sa famille , à qui ce malheureux accident devoit avoir fait aussi plus d'impression. Son mari entr'autres en fut si touché, qu'on crut qu'il alloit renoncer au monde. Mais comme c'étoit un grand pas à faire à un homme de sa condition , il se contenta de vivre d'une autre maniere qu'il n'avoit fait , & ce fut si exemplairement , que chacun en fut édifié. Cela fit présumer , comme j'ai dit ci - devant , qu'il ne songeroit point à un autre mariage , & en effet il auroit parié lui-même qu'il n'y auroit jamais songé , principalement ayant un fils pour soutenir sa Maison : mais à peine eut-il vu Mademoiselle de Touffi , que ses résolutions s'en allerent en fumée. Il la fit demander en mariage aussi-tôt , & la Maréchale de la Motte la lui accorda volontiers , parce que la garde d'une telle marchandise est toujours dangereuse.

Ce ne fut pas pourtant par les avantages qu'elle y trouva ; car quoiqu'il

eût
avon
doie
tout
fille.
aucu
riage
qu'el
pouf
Cepe
prête
chang
écriv
loit re
Ca
gent ,
lettres
trouva
core
qu'il f
qui il
ner la
d'Aum
passer
e mon

eût toutes les Charges dont nous
 avons parlé ci-dessus , elles ne regar-
 doient que son fils aîné , & point du
 tout ceux qui pouvoient venir de sa
 fille. Mademoiselle de Toussi ne fit
 aucun effort pour s'opposer à ce ma-
 riage , quoiqu'elle aimât Caderouffe , &
 qu'elle se fût flattée jusques-là de l'é-
 pouser si sa femme venoit à mourir.
 Cependant pour lui montrer que toute
 prête à changer de condition , elle ne
 changeoit point de sentiment , elle lui
 écrivit de se hâter de venir , s'il vou-
 loit recueillir le fruit de ses promesses.

Caderouffe , qui avoit fait son ar-
 gent , prit la poste aussi-tôt avec ses
 lettres de change dans sa poche : il
 trouva que le mariage n'étoit pas en-
 core achevé , & la première chose
 qu'il fit , fut de voir sa maîtresse , à
 qui il tâcha de persuader de lui don-
 ner la préférence par dessus le Duc
 d'Aumont , c'est-à-dire , qu'il pût
 passer devant lui quand ce viendrait
 le moment de la posséder. Mais soit

qu'elle eût peur que les vestiges étant encore si récents , le Duc d'Aumont ne vînt à s'en appercevoir, ou qu'elle fit conscience de lui ôter en même-temps , & le cœur & ce que les maris sont bien aises de trouver , elle le blâma de sa délicatesse , & lui dit, qu'il devoit être plus que content de ce qu'elle faisoit. Caderousse ne demeura pas sans réplique , pour lui prouver que ces morceaux étoient des ragoûts d'un amant , & point du tout d'un époux ; mais tout ce qu'il put dire ne fut pas capable de la persuader , & à deux jours de-là le Duc d'Aumont l'épousa.

Le Roi leur fit l'honneur non-seulement de signer à leur contrat de mariage , en faveur duquel il fit un présent considérable à la mariée , mais assista encore à la bénédiction nuptiale. Cependant , quoique la Dame eût été affamée d'homme , elle ne trouva pas avec son mari les mêmes plaisirs qu'elle avoit goûtés , quoiqu'impar-

faites
ceux
avec
ne se
écriv
voir
l'un
ras
pouv
tre le
gé, e
femm
Bonn
voit
Cade
donne
trouv
quell
le pay
Ell
un de
de bo
rendre
ce qu
à Cad

faitement, avec Caderouffe, ni même ceux qu'elle s'étoit figuré de goûter avec d'Hervieux. C'est pourquoi elle ne se vit pas plutôt en liberté, qu'elle écrivit un billet à son amant pour voir la différence qu'il y avoit de l'un à l'autre. Mais ce fut l'embaras de trouver quelqu'un à qui se pouvoir fier pour le lui remettre entre les mains. Après y avoir bien songé, elle s'avisa d'écrire à Catherine, femme de chambre de Madame de Bonnelle, & lui manda, qu'elle devoit de l'argent du jeu à Monsieur de Caderouffe, & qu'elle la prioit de lui donner en main propre la lettre qu'elle trouveroit dans la sienne, par laquelle elle lui faisoit excuse, si elle ne le payoit pas sitôt.

Elle envoya ces deux lettres par un de ses laquais; & Catherine croyant de bonne foi que celle qu'elle devoit rendre ne contenoit autre chose que ce qu'elle lui mandoit, elle la donna à Caderouffe, qui ne manquoit pas de

venir jouer toutes les après-dînées chez Madame de Bonnelle. Il fut fort surpris d'abord, ne pouvant comprendre comment la Duchesse se servoit d'une personne si suspecte : mais ayant vu ce que la lettre contenoit, il changea son étonnement en admiration, & jugea qu'une femme qui avoit l'esprit si présent dans les commencemens, seroit admirable si elle pouvoit jamais joindre à un si grand naturel une expérience de quelques années. Cependant comme cette lettre étoit conçue en termes fort amoureux, il est bon que le Lecteur n'en soit pas privé.

LETTRE de la Duchesse d'Aumont
au Duc de Caderouffe.

NE vous étonnez pas, si je me sers de Catherine pour vous faire savoir de mes nouvelles. Elle croit ne vous rendre qu'une lettre de compliment sur une affaire que je lui ai inventée à plaisir, au lieu qu'elle vous en rendra une

où j'
Dieu
n'ain
entre
n'est
plai
qu'e
leme
de to
me fa
ne m
vous
du c
comm
mari
trop
pour

Ca
au re
autre
fort c
comm
il s'e
dit a

où je vous ouvre tout mon cœur. Bon Dieu, la pauvre chose qu'un mari qu'on n'aime point, & qu'il y a de différence entre un homme & un homme ! Mais n'est-ce point que je m'abuse, & que ce plaisir est plus grand en imagination qu'en effet ? Car enfin, j'en ai plus seulement à me souvenir de vos folies, que de toutes les caresses qu'on a tâché de me faire depuis deux jours. Si cela est, ne m'approchez jamais de plus près que vous avez fait ; mais si vous êtes assuré du contraire, déguisez - vous ce soir comme l'amour vous l'inspirera : mon mari sera à Versailles, & c'est un temps trop favorable pour vous & pour moi, pour ne le pas employer comme il faut.

Caderouffe n'eut garde de manquer au rendez-vous. Il ne se déguisa pas autrement, sinon qu'il prit un habit fort commun, & montant à cheval, comme s'il fût revenu de Versailles, il s'en vint à l'Hôtel d'Aumont, & dit au Suisse que c'étoit un des vingt-

cinq violons du Roi, qui venoit de
 sa part trouver le Duc pour quelque
 bagatelle qui regardoit l'Opéra. Or
 c'étoit une chose assez ordinaire que
 ces sortes de commissions ; car le
 Duc , à cause de sa Charge de pre-
 mier Gentilhomme de la Chambre,
 avoit la Surintendance sur tous les di-
 vertissemens. Le Suisse lui répondit
 que son maître étoit allé à Versailles
 de quoi seignant n'être pas content
 il demanda à parler à la Duchesse. Or
 le fit monter sans qu'on se doutât de
 rien , & il lui parla à l'oreille , comme
 s'il avoit eu quelque chose de particu-
 culier à lui dire. Après cela il feignit
 de s'en retourner : mais au lieu de tra-
 verser la cour , il entra dans une salle
 basse , où il se mit à un coin jusque
 à ce que la Duchesse se fût défait
 adroitement de ses laquais sous pré-
 texte de messages. Etant alors remon-
 en haut , elle le cacha dans un cabi-
 net , où elle lui donna du pain & de
 confitures, de peur qu'il ne mourût d'

fain
 par
 étoit
 veno
 maît
 appe
 patie
 cont
 core
 n'osc
 enfin
 & de
 ches
 se fur
 lui al
 donn
 pour
 plut
 que c
 d'am
 à une
 Co
 soit ,
 conte
 heure

faim. Cependant on avoit emmené par son ordre le cheval sur lequel il étoit venu ; & le Suisse , qui alloit & venoit dans la cour , s'imagina que le maître étoit sorti sans qu'il s'en fût apperçu. La Duchesse eut grande impatience que la nuit fût venue pour contenter ses desirs amoureux , & encore plus le pauvre prisonnier , qui n'osoit presque se remuer. Elle arriva enfin au grand contentement de l'un & de l'autre , & après que la Duchesse fut au lit , & que ses femmes se furent retirées , elle se releva pour lui aller ouvrir la porte. A peine lui donna-t-il le temps de se recoucher pour en venir aux prises , ce qui lui plut extrêmement , étant persuadée , que c'étoit là la plus grande marque d'amitié qu'un homme puisse donner à une femme.

Comme il vit que le jeu lui plaisoit , il fit tout son possible pour la contenter. Mais sur les quatre à cinq heures du matin , c'est-à-dire , lors-

qu'ils commençoient d'avoir envie de dormir tous deux, ils entendirent un carrosse à six chevaux s'arrêter à la porte, & l'on commença à heurter comme il faut. Elle jugea incontinent que c'étoit son mari, & se crut perdue. Elle n'eut le temps que de faire rentrer Caderouffe dans le cabinet, qui se crut pareillement en grand péril. Mais leur inquiétude ne fut pas de longue durée : comme elle s'étoit jetée en bas du lit pour voir ce que c'étoit au travers des vitres, elle vit aussi-tôt que c'étoit un ami de son mari qui venoit pour le prendre, le Duc lui ayant dit qu'il n'iroit à Versailles que ce jour-là. Sa crainte s'étant évanouie par ce moyen, elle fut tirer une seconde fois son amant de prison, & le trouva tremblant d'autre chose que de froid. Il lui fallut plus de temps qu'à elle pour se rassurer, & quoiqu'elle fit tout son possible pour le réchauffer entre ses bras, sa chaleur naturelle étoit si bien éteinte,

éteint
Ce
gran
fortin
trouv
beau
mieu
Mais
faill
& ro
penf
ment
transi
faire
femm
manq
que p
auroi
qu'ell
s'il eû
dant c
jours
étoit
mit à
croit
Ta

éteinte, qu'elle ne put la rallumer.

Cependant comme il faisoit déjà grand jour, il fallut songer à le faire sortir : mais ce fut la difficulté, & ils trouverent que ce seroit hazarder beaucoup, de sorte qu'ils aimerent mieux attendre jusques à la brune. Mais le Duc d'Aumont revint de Versailles une demi-heure auparavant, & rompit leurs mesures. Je laisse à penser si son arrivée eut de quoi augmenter le froid du pauvre amoureux transi. Le Duc d'Aumont voulut se faire un grand mérite auprès de sa femme d'être revenu sitôt, & ne manqua pas de lui dire que ce n'étoit que pour l'amour d'elle. Mais elle lui auroit bien répondu, si elle eût osé, qu'elle lui eût été bien plus obligée s'il eût demeuré où il étoit. Cependant comme il n'y avoit que peu de jours qu'ils étoient mariés, & qu'il étoit d'un bon tempérament, il se mit à la caresser, ce qui fut un surcroît d'accablement pour le pauvre

prisonnier, qui étoit justement au che-
 vet du lit. Mais ce qui le toucha le
 plus, fut que la Duchesse ne put s'em-
 pêcher de soupirer amoureusement
 dans le temps qu'il en étoit aux prises
 avec elle, ce qui lui fit dire en lui-
 même que toutes les femmes étoient
 des carognes, & que quelque mine
 qu'elles fassent, tout leur est bon
 soit d'un mari ou d'un amant. Le Duc
 d'Aumont, qui savoit ce que c'étoit
 que de vivre, ne jugea pas à pro-
 pos de s'enivrer de son vin, & s'é-
 tant couché de bonne heure, il laissa
 sa femme en repos toute la nuit pen-
 dant que Caderouffe faisoit le pied de
 grue dans le cabinet, roulant dans sa
 tête mille imaginations que la jalousie
 lui inspiroit aussi-bien que la peur
 car enfin, comme il étoit amoureux
 ce qu'il avoit entendu lui revenoit
 tous momens à la pensée, & toute
 consolation qu'il avoit, c'est qu'il ne
 paroit des reproches à la Duchesse
 le peu de caresses que son mari lui faisoit ;

che- soit, à quoi elle avoit néanmoins paru
 na le si sensible. Mais quelque forte que fût
 'em sa passion, tout son sang se glaçoit
 ment quand il venoit à faire réflexion où
 orises il étoit, & le peu de chose qu'il fal-
 n lui-loit pour le perdre.

oient Il est aisé de concevoir que la nuit
 mine lui dura mille ans dans de si funestes
 bon pensées; & quoiqu'il n'eût mangé
 e Duc que des confitures, & bu un doigt
 c'étoit de vin, la faim étoit ce qui lui fai-
 pro-soit le moins de peine, tant il est
 & s'é-vrai que le corps ne songe guere à
 l laiss ses fonctions quand l'ame se trouve
 t pen- abattue. Pour comble de malheur,
 bled le jour étant venu, le Duc d'Aumont
 dans ne songea ni à se lever, ni à sortir,
 alouf tellement que toute son espérance fut
 peur remise après dîner. Mais il survint
 ureux compagnie qui arrêta le Duc jusques
 enoit au soir, & s'étant amusé ensuite à cau-
 oute ser avec sa femme, qui n'avoit guere
 u'il pr néanmoins l'esprit libre pour lui ré-
 nesse spondre, le temps se passa insensible-
 i lui faient; de sorte qu'il entendit qu'on

demandoit à souper. Je ne fais si cela le fit ressouvenir qu'il y avoit deux jours qu'il faisoit une grande abstinence : mais enfin la faim commença à le presser si fort qu'il sentit une grande foiblesse. Il lui fallut néanmoins esfuyer non-seulement tout ce temps-là , mais encore tout le lendemain , le Duc n'étant sorti que sur le soir pour s'en retourner à Versailles.

D'abord la Duchesse vint pour se jeter à son cou : mais il la repoussa avec un air de mépris , dont étant toute étonnée , elle lui demanda d'où venoit ce traitement , & si c'étoit là la récompense de ce qu'elle faisoit pour lui. Vous ne faites rien pour moi , répondit froidement Caderouffe que vous ne fassiez pour votre mari qui cependant ne vous a pas donné trop de marques de son amitié. Je vous ai entendu soupirer , perfide que vous êtes , & vous n'en avez pas fait davantage lorsque je vous ai témoigné tout ce que je sentoais pour vous. Mais

je
qu
vo
vo
sur
lui
fut
avo
pas
acc
C
vou
lui
il se
char
eût
qui
roit
se re
cour
jeté
après
noit
la dé
pérez

je suis assez vengé par le peu de cas qu'il faisoit de vos caresses, & n'avez-vous point de honte d'aimer déjà qui vous aime si peu ? La Duchesse fut surprise de ces reproches, & voulut lui nier ce qu'il avoit entendu : mais il fut bien qu'en juger ; & après en avoir été témoin lui-même, il n'eut pas la complaisance de vouloir lui accorder ce qu'elle disoit.

Cette petite querelle fit qu'il ne voulut ni boire ni manger, quoi qu'elle lui pût dire ; & voulant s'en aller, il se laissa tomber au milieu de la chambre, soit de foiblesse, ou qu'il eût trouvé quelque chose sous ses pieds qui en fût cause. Cependant il n'auroit peut-être jamais eu la force de se relever, si la Duchesse ne fut accourue à son secours : mais s'étant jeté à son cou, elle lui demanda si après toutes les alarmes qu'elle venoit d'avoir, il étoit encore résolu de la désespérer. C'est vous qui me désespérez, Madame, répondit Cade-

rouffe , & je croyois que vous ayant donné mon cœur , je ne devrois pas partager le vôtre avec un mari , qui , comme je vous ai dit , vous aime si peu , qu'il y a deux jours tout entiers qu'il est avec vous , & cependant Elle ne lui donna pas le temps d'achever , & s'étant emportée à des caresses tout-à-fait touchantes , non-seulement elle le fit relever , mais elle lui fit sentir encore qu'il n'étoit pas tout-à-fait mort. Il voulut lui en donner des marques à l'heure même , à quoi s'opposant foiblement sous prétexte qu'il n'étoit pas en état de cela après un si long jeûne , il la jeta sur un lit , où elle n'eut jamais tant de plaisir. Elle fit un grand nombre de soupirs , dont ce pauvre amant fut si charmé , qu'il oublia ceux qu'elle avoit faits avec le Duc.

Un si doux moment pensa être cependant le dernier de sa vie ; la foiblesse où il étoit le fit évanouir lorsqu'il ne pensoit être que pâmé , & la

Duc
roit
rel ,
put
pron
d'eau
frott
pes &
lui ,
ne à
déjà
voulu
qu'il
qui ve
plus
un bo
bien.
moins
grand
ne de
eille
des fo
mais
perçût
en bas

Duchesse s'appercevant que cela durait trop long-temps pour être naturel, elle se débarrassa le mieux qu'elle put pour courir au secours. Elle fut promptement chercher une bouteille d'eau de Hongrie, & lui en ayant frotté le creux des mains, les tempes & les narines, il revint enfin à lui, mais si foible qu'il avoit de la peine à se soutenir. Quoiqu'elle l'eût déjà voulu voir dehors, elle ne le voulut pas laisser sortir néanmoins qu'il n'eût pris quelque chose; & ce qui venoit de se passer l'ayant rendu plus traitable qu'auparavant, il prit un bouillon qui lui fit beaucoup de bien. Il mangea outre cela tout au moins pour quatre sous de pain, un grand pot de confitures, une douzaine de noix confites, & but une bouteille de vin. Avec ce secours il prit des forces pour pouvoir s'en aller: mais de peur que le Suisse ne l'apperçût, il fit une station dans la salle en bas, comme il avoit fait en arri-

vant , pendant laquelle la Duchesse d'Aumont fit monter le Suisse , sous prétexte de lui dire ceux qu'elle vouloit qu'il laissât entrer , & ceux qu'elle ne vouloit pas qui entraissent.

L'embarras où ils s'étoient trouvés fut cause qu'ils ne songerent pas à prendre des mesures pour se revoir sitôt. Mais la maison de Madame de Bonnelle étant un lieu propre à se donner rendez-vous , quoiqu'elle ne le crût pas , ils s'imaginèrent tous deux , qu'y pouvant aller quand ils voudroient , il leur seroit aisé de se parler , & de se dire tout ce qu'ils auroient sur le cœur. Cependant la femme de Caderousse qui n'avoit point eu de ses nouvelles depuis trois jours , en étant en peine , envoya par-tout où il avoit coutume d'aller , pour voir si on ne lui en apprendroit point ; & n'en pouvant savoir d'aucun endroit , le bruit courut à la Cour & à la Ville qu'il falloit qu'il se fût allé battre. S'il avoit eu la moindre affaire , c'en

étoit
don
gou
Mai
sage
faire
fallo
char
lors
enco
O
quel
me n
il vo
lui l
qui f
four
ne fa
une f
lende
le, o
gé. L
avec
celle
enten

étoit assez pour le perdre , les Ordonnances ne pouvant être plus rigoureuses qu'elles l'étoient à cet égard. Mais comme on favoit qu'il étoit sage , ce bruit s'évanouit bientôt pour faire place à un autre , qui fut qu'il falloit qu'il se fût engagé au jeu. Le changement qui parut sur son visage , lorsqu'il fut revenu chez lui , donna encore plus de couleur à ce faux bruit.

On s'imagina donc qu'il avoit fait quelque perte considérable , & sa femme n'osoit presque lui demander d'où il venoit , de peur de l'affliger. Elle lui lâcha pourtant quelques paroles qui firent voir son soupçon , & cela fournit un prétexte à Caderouffe qui ne favoit presque où en trouver après une si longue absence. Il parut dès le lendemain chez Madame de Bonnel-le , où l'on fut surpris de le voir si changé. La Marquise de Rambures , qui avec la passion du jeu , avoit encore celle de l'amour jusques à l'excès , entendait dire à tout le monde qu'il

falloit qu'il eût été bien piqué pour jouer trois jours entiers sans que ses amis l'eussent pu voir : c'est , dit-elle , qu'il n'avoit que faire de témoins au jeu qu'il jouoit. Chacun se prit à rire de cette faillie : mais Caderouffe en rougit , ce qui fut remarqué particulièrement du Marquis de Fervagues , fils de Madame de Bonneille.

Ce n'étoit pas néanmoins un homme qui fût forcier : au contraire , il avoit extrêmement à se plaindre de la nature , qui lui avoit donné un fort grand corps , mais un fort petit esprit. Sur ces entrefaites , la Duchesse d'Aumont entra , & après que celles qui ne l'avoient pas encore été voir lui eurent fait compliment sur son mariage ; Fervagues se mit auprès d'elle , lui demanda si ce n'étoit point elle qu'on devoit accuser de la disparition de Caderouffe ? Comme il n'y a rien qui soit à l'épreuve de la vérité , elle ne se put empêcher de rougir , & pour peu d'esprit qu'il eût eu , il eût

bien
sent
tout
point
y p
que
il se
fort
n'y
prix
à ne
qu'il
qu'il
avoi
nant
beau
cru
man
renc
vora
touje
mais
sez l
ôfer
me c

bientôt reconnu qu'il l'avoit touchée sensiblement : mais il avoit dit cela à tout hazard , tellement que ne faisant point de réflexion à l'intérêt qu'elle y prenoit , il se contenta de lui dire , que quelque mérite qu'eût Caderouffe , il seroit trop heureux si une pareille fortune lui arrivoit : que comme il n'y avoit personne qui en connût le prix si bien que lui , cela l'obligeoit à ne la desirer que pour lui-même : qu'il y avoit déjà plus de deux ans qu'il en étoit amoureux , sans lui en avoir jamais osé parler ; mais que venant d'épouser un homme qui avoit beaucoup plus d'âge qu'elle , il avoit cru que s'il manquoit ce temps-là , il manqueroit une occasion qui ne se rencontreroit peut-être jamais si favorable. La Duchesse d'Aumont avoit toujours cru son cousin un peu fou ; mais comme elle ne le croyoit ni assez hardi , ni assez spirituel pour lui oser faire jamais une déclaration comme celle-là , elle en fut toute surprise.

se, & lui demanda s'il avoit appris ce qu'il lui venoit de dire depuis qu'il voyoit la Comtesse d'Olonne. Fervagues rougit à ce discours & se trouva bien embarrassé, car il étoit vrai qu'il sacrifioit depuis plusieurs mois à cette vieille médaille. Néanmoins, quoique la chose fût publique, il prit le parti d'abord de la nier, mais voyant que la Duchesse étoit trop bien instruite pour prendre le change, il crut avancer grandement ses affaires en lui sacrifiant deux ou trois de ses lettres qu'il avoit dans sa poche. C'est pourquoi ne se retranchant plus sur la négative, mais sur ce qu'il n'avoit aucun dessein en la voyant, les lui montra aussi-tôt, & voulut l'obliger à les lire malgré elle. La Duchesse qui ne prenoit aucun intérêt à cette vieille Idole, s'en défendit à dit; mais Fervagues ne cessant de l'importuner, lui en présenta une toute ouverte, où elle ne se put empêcher de lire ces paroles.

Lettre Tor

Lettre de Madame d'Olonne au
Marquis de Fervaques.

IL y'a si long-temps que je suis séparée du commerce du monde, que je vaux bien une fille de ce temps-ci. Vous m'en pouvez croire sur ma parole, moi qui ai assez d'expérience pour juger de toutes choses. Cependant il ne tiendra qu'à vous de vous en éclaircir, & vous me dites hier trop de douceurs, jusqu'à m'offrir votre bourse, pour ne pas faire tous les pas qui me peuvent faire paroître plus reconnoissante. Ne jugez pas que ce que j'en fais, soit pour avoir lieu d'accepter vos offres. Quoique vous soyez plus riche que moi, j'ai encore mille pistoles de votre service : mais il me semble qu'en un intérêt gens comme nous, on se doit aimer tout à but, & qu'à moins que d'être dans le besoin, on ne doit jamais faire des démarches ni l'un ni l'autre, qui puissent faire croire qu'on soit plus intéressé qu'amoureux.

La Duchesse d'Aumont avoit voulu d'abord rendre la lettre , ne croyant pas qu'après ce qu'elle contenoit à l'ouverture , une honnête femme pût la lire sans s'attirer quelque reproche. Mais enfin la curiosité l'avoit emportée par dessus toute sorte de considération , si bien qu'elle ne rebuta point la seconde que Fervaques lui présenta , & qui étoit du même style. Voici ce qu'elle contenoit.

*LETTRE de Madame d'Olonne au
Marquis de Fervaques.*

POUR un homme qui va à la guerre , & qui est même Capitaine dans la Gendarmerie , vous avez bien peu de hardiesse. Attendez-vous que je vous aille prier ? & pour vous avoir dit que j'avois des mesures à garder dans le monde , est-ce vous dire que vous n'avez rien à espérer ? J'enrage que vous m'obligiez malgré moi à faire un per-

sonnage que j'ai toujours haï, c'est-à-dire, à vous moriginer comme un jeune homme. Venez pourtant tout présentement, l'on vous apprendra à vivre, puisque vous ne le savez pas; mais apportez du moins plus de courage que vous n'en aviez hier au soir.

Ah! la folle, dit en même temps la Duchesse d'Aumont, & quand prétend-elle devenir sage, si ce n'est à l'âge qu'elle a? Elle n'est point encore si âgée, ma cousine, dit Fervaques, & elle n'a pas plus de trente-cinq ans. J'en suis bien ravie, mon cousin, répondit la Duchesse, & que vous la trouviez à votre gré. Moi? point du tout, repliqua Fervaques, qui s'avisa, mais un peu tard, qu'il venoit de dire une sottise; & pour lui prouver qu'il la voyoit sans attachement, il lui fit confidence qu'elle vouloit marier avec Mademoiselle la Ferté sa niece, à qui elle donnoit tout son bien. Cette conversa-

tion interrompit celle qui avoit commencé : mais comme il y vouloit revenir à toute heure, la Duchesse lui dit, qu'on voyoit bien qu'il avoit beaucoup profité sous une si bonne maîtresse, & qu'il n'étoit plus besoin de l'accuser de timidité.

Cependant Caderouffe s'étoit mis au jeu : mais voyant que leur conversation duroit si long-temps, il étoit sur les épines, & faisoit mille fautes, qu'il n'avoit pas accoutumé de faire. La Marquise de Rambures qui étoit auprès de lui y prit garde, & que de temps en temps il jettoit des œillades à l'endroit où étoit la Duchesse. Quand elle eut remarqué cela deux ou trois fois : voulez-vous parier, lui dit-elle à l'oreille, que je vous dis maintenant pourquoi nous ne vous avons point vu depuis trois jours, & pourquoi vous ne prenez pas garde à votre jeu ? Il ne fit que sourire à ce discours, comme s'il eût voulu dire qu'elle y seroit bien empêchée.

mais elle se rapprocha en même temps de lui , & lui dit que la Duchesse d'Aumont en étoit cause. Cela le déconcerta encore plus qu'auparavant, il ne fut que lui répondre ; & c'en fut assez à cette Dame , qui étoit habile dans le métier, pour lui faire juger que ce qu'elle en pensoit étoit véritable. Vous voyez , lui dit-elle en même temps , que je suis mieux informée que vous ne pensez : mais que cela ne vous alarme pas , j'en userai bien , & je veux commencer à vous rendre service. En même temps elle dit à la Duchesse d'Aumont , que cela étoit bien vilain de quitter la compagnie pour être si long-temps tête à tête avec un homme : qu'elle s'en scandalisoit toute la première , & que si elle ne venoit auprès d'elle , elle ne lui pardonneroit jamais.

Cela défraya la conversation quelques momens , & la Duchesse ne pouvant plus demeurer auprès de Fervagues après ce reproche , elle se vint

mettre à côté d'elle , c'est-à-dire , auprès de Caderouffe. S'il eût osé , il lui eût dit de n'en rien faire après ce qui venoit de se passer : mais comme c'eût été donner trop de marques de leur intelligence , il se contenta de garder un certain sérieux , qui fit encore juger à la Marquise de Rambures , que leurs affaires étoient en meilleur état qu'elle ne croyoit. La Duchesse d'Aumont qui ne savoit point ce qui s'étoit dit tout bas , fut surprise du peu d'accueil que lui faisoit Caderouffe , & s'en trouva si piquée , qu'elle s'en alla beaucoup plutôt qu'elle n'auroit fait. Cependant elle avoit trop de choses sur le cœur , pour n'en rien témoigner , de sorte qu'elle lui écrivit un billet. Mais faisant réflexion que si elle se servoit encore de Catherine , elle pourroit se douter à la fin de la vérité , elle le mit dans sa poche , résolue de le mettre elle-même le lendemain dans celle de son amant , quand elle le trouveroit chez

sa tante. En effet, elle le fit si adroitement, que personne ne s'en feroit apperçu, si la Marquise de Rambures, qui avoit quelque dessein sur Caderouffe, ne les eût observés de si près, qu'il étoit impossible que rien lui échappât. Elle vit donc tout ce manège; mais devant que Caderouffe fût ce qui étoit arrivé, elle fouilla dans sa poche sous prétexte de prendre son peigne, & prit la lettre qu'elle cherchoit. Par malheur pour la Duchesse, elle étoit alors dans un coin avec Fervagues qui lui contoit des folies, & ne put prendre garde à ce qui se passoit. Elle affectoit même de ne pas regarder de ce côté-là, & d'être fort attachée à la conversation, pour se venger de Caderouffe, qui en effet se désespéroit. Enfin le jeu étant fini, chacun prit de son côté, & Caderouffe s'étant offert à remener les Dames, elles le prirent au mot, si bien que la Marquise de Rambures, qui ne s'en étoit pas encore allée, de

80 HIST. AMOUREUSE

peur que ces deux amans ne se parlaissent, n'ayant plus rien qui l'arrêtât, monta promptement en carrosse, & ne fut pas plutôt arrivée chez elle, qu'elle ouvrit sa lettre. Elle étoit conçue en ces termes.

LETTRE de la Duchesse d'Aumont
au Duc de Caderousse.

JE ne croyois pas être si dégoûtante, qu'on se dût rebuter de moi dès la première fois : mais je sais ce que j'en dois croire après votre procédé ; & me fuir comme vous me fuyez, est assez m'en dire, pour me repentir toute ma vie d'avoir été folle, & pour me rendre sage à l'avenir. Dans le dépit où je suis, je croirois que je ne vous aime plus, si je n'avois un peu trop de penchant à la vengeance. Je n'ai jamais tant souhaité d'être aimable, que je le fais maintenant, pour vous donner un peu de jalousie. Mais, hélas ! que je suis simple ! on n'est jaloux que de ce

qu'on aime , & si je ne m'abuse , vous me verriez entre les bras de toute la terre sans en avoir aucun chagrin.

Cette lettre parloit trop bon François , pour laisser aucun lieu de douter de la vérité. Ainsi la Marquise de Rambures voyant tout ce qui en étoit , conçut fort peu d'espérance de son dessein , ayant à brouiller des gens qui étoient si bien ensemble. Néanmoins comme elle étoit malicieuse jusques à être méchante , elle résolut d'y faire tout de son mieux , quand même elle n'en devroit pas profiter. Pour cet effet elle fit écrire une lettre , comme si c'eût été Caderouffe , & ayant travesti un de ses laquais qu'elle employoit dans ses affaires les plus secrètes , elle l'envoya à l'Hôtel d'Aumont , avec ordre de rendre cette Lettre en main propre à la Duchesse. Le laquais s'acquitta fort bien de sa commission , & la Duchesse qui n'avoit jamais vu de l'écriture de Cade-

rouffe , s'étant méprise aisément au caractère , elle y lut ces paroles , qui l'accablèrent de désespoir.

*LETTRE du Duc de Caderouffe à la
Duchesse d'Aumont.*

JE vous ai aimée , parce que j'ai eu de l'estime pour vous : mais je ne vous aime plus maintenant , parce que je cesse de vous estimer. Cela ne vous doit pas surprendre dans le procédé que vous tenez aujourd'hui. Tout vous est bon , jusques à votre cousin Fervaques , & il vous importe peu que vous trouviez de l'esprit , pourvu que vous trouviez un corps qui vous rende service. Prenez garde néanmoins à vous méprendre : quoique ce soit parler contre moi , que de vous parler contre les gens de grande taille , la sienne ne promet pas qu'il puisse durer long-temps ; d'ailleurs , c'est avoir trop d'affaires , que d'être obligé de contenter en même temps la

*Comtesse d'Olonne , & une femme de
votre appétit.*

Il est aisé de concevoir quel fut le désespoir de la Duchesse à la lecture d'une lettre si crue. Et ne doutant point qu'elle ne vînt de Caderouffe , non-seulement elle le haït mortellement , mais si elle en eût cru sa passion , elle auroit été tout de ce pas lui arracher le cœur. Elle n'eut garde avec des sentimens si envenimés , de se trouver à son ordinaire chez Madame de Bonnelle , & Caderouffe n'y voyant point Fervaques , s'imagina qu'ils étoient ensemble ; ce qui le jetta dans une jalousie inconcevable. Pour achever son désespoir , il arriva que le Duc d'Aumont , qui étoit revenu de la Cour , voyant sa femme dans une mélancolie surprenante , crut la divertir en la menant lui-même à l'Opéra ; & le hazard ayant voulu que Fervaques s'y fût trouvé , il se mit dans sa loge , où il

84 HIST. AMOUREUSE

lui dit mille pauvretés. Tout cela fut rapporté le soir même à Cadrouffe, ce qui fut suffisant pour lui persuader que ses soupçons n'étoient que trop véritables. Epris de dépit & de jalousie, il la chercha par-tout, pour lui pouvoir dire ce qu'il avoit sur le cœur : mais comme elle le fuyoit avec beaucoup de précaution, il lui fut difficile de trouver ce qu'il cherchoit. Il la rencontra néanmoins un jour chez la Reine, & se préparoit à lui faire tous les reproches, qu'il croyoit être en droit de lui faire, quand la Duchesse le regardant avec un mépris & une colere qui étoient capables de glacer l'homme du monde le plus amoureux : Ne m'approchez jamais, lui dit-elle, si vous ne voulez que je vous dévisage. Elle s'esquiva au même temps, & il ne la put jamais joindre, parce qu'elle avoit pris tout exprès par dessous le bras la Duchesse de Crequi, avec qui elle s'en alloit.

Un traitement si extraordinaire eut de quoi le surprendre, lui qui croyoit que tous les sujets de plaintes étoient de son côté. Cependant la Marquise de Rambures, après avoir si bien réussi dans le projet qu'elle avoit fait de les brouiller ensemble, fit son possible pour venir à bout du reste. C'est pourquoi elle le pria de venir chez elle, où on devoit jouer, & afin qu'il y fût attiré par la bonne compagnie, elle dit la même chose à tous les gens de la Cour. L'assemblée fut bientôt des plus nombreuses, mais non pas des mieux choisies. La Marquise de Rambures qui s'encanailloit aisément, y souffrit de certaines gens, qui n'avoient point d'autre caractère que celui de Joueurs, & à qui l'on imputoit même de savoir jouer avec adresse. Cela rebuta bien d'honnêtes gens d'y aller, & à plus forte raison d'avoir quelque pensée pour elle. Car d'ailleurs, bien loin d'avoir quelques charmes, on pouvoit dire qu'elle étoit

des plus laides. Avec toutes ces méchantes qualités , elle avoit encore celle d'être déjà vieille , ce qui n'étoit pas un ragoût pour un homme qui venoit de tâter d'une jolie femme , comme étoit la Duchesse d'Aumont. Aussi Caderouffe étoit bien éloigné de songer à ce qu'elle songeoit ; & si ce n'est que Madame de Bonnelle s'en étoit en allée en Normandie après avoir perdu tout son argent , & qu'il n'y avoit point d'autre endroit où l'on jouât à Paris , il n'auroit pas seulement mis le pied chez elle.

Comme il n'en venoit point à ce qu'elle vouloit , & qu'elle étoit impatiente de son naturel , elle lui dit un soir , comme il venoit de quitter le jeu , qu'il vînt dîner le lendemain avec elle , & qu'elle avoit quelque chose à lui dire. Il le lui promit , ne se doutant point de la vérité , & il trouva qu'elle s'étoit parée extraordinairement ; ce qui l'obligea à lui demander si c'est qu'elle se marioit ce jour-là.

Je n'en fais rien , lui dit-elle : je ne suis pas une si méchante fortune que vous croyez , j'ai eu quatre cents mille francs en mariage , j'ai un bon douaire , & quelque dégoûté que vous soyez , il y en a bien qui voudroient m'avoir , & qui ne m'auront pas. Je ne dis pas cela pour vous , continua-t-elle , en faisant encore plus de minauderies qu'elle n'en avoit fait auparavant ; je voudrois avoir dix millions , ils seroient à votre service aussi-bien que tout ce que j'ai. Et se jetant à son cou en même temps pour lui montrer qu'elle étoit de bonne foi , elle le surprit assez pour être quelques moments sans lui rien dire.

Cependant , comme il n'étoit pas un de ces Héros de Roman , qui se font un scrupule de regarder seulement une autre personne que leur maîtresse , il reçut ses caresses avec dessein d'y répondre : mais ayant à l'heure même repassé dans son esprit , qu'il n'alloit avoir que les restes d'une

infinité de monde , les forces qu'il
 sentoient un moment auparavant com-
 mencerent à l'abandonner. Il fit ce
 qu'il put pour rappeler sa vigueur ;
 mais quoiqu'il se dit qu'il y alloit
 de son honneur à ne pas demeurer en
 si beau chemin , tout ce qu'il se put
 dire fut utile. Il se crut obligé dans
 un si grand abandonnement de la na-
 ture , de faire des excuses proportion-
 nées à la faute qu'il commettoit mal-
 gré lui : mais ne sachant par où s'y
 prendre , il se fut jetter de désespoir
 sur un lit de repos. La Marquise de
 Rambures , qui bien loin de se défier
 de son malheur , croyoit toucher aux
 doux moments qu'elle desiroit depuis
 si long-temps, s'y en fut en même temps
 avec lui , & le prenant entre ses bras ,
 elle lui fit connoître qu'elle ne vouloit
 rien lui refuser. Mais comme elle vit
 qu'il ne répondoit que par des baisers
 languissans à l'ardeur qui la consu-
 moit , le cœur lui dit qu'elle étoit en-
 core éloignée de ses espérances ; &

qu'il pour en être plus sûre , elle chercha à
com- s'en éclaircir par un attouchement qui
fit ce lui fût sensible. D'abord qu'elle eut
heur ; porté la main où elle vouloit , elle se
alloit repentit d'avoir été si curieuse , & ne
rer en trouvant rien qui ne lui fît connoître
e put son malheur : A quoi dois-je attribuer
e dans ce que je vois , lui dit-elle ? & êtes-vous
la na- insensible pour moi , pendant que
rtion- vous êtes si sensible pour les autres ?
mal- Ne sortez-vous point d'avec la Du-
à s'y chesse d'Aumont , & faut-il qu'elle
spoir vous réduise au pitoyable état où
se de vous êtes ? Ce discours le surprit , lui
éfier qui ne savoit pas qu'elle fût si bien
r aux instruite de ses affaires. Aussi étant bien
e puis éloigné de croire qu'elle en pût par-
emps ler si affirmativement : Vous avez tort ,
bras , lui dit-il , de m'accuser de penser à
ouloit d'autres qu'à vous. Si la Duchesse
le vit d'Aumont a quelque intrigue , ce n'est
aisers pas avec moi , & tout ce que je vous
onfu- puis dire , c'est que si vous me voyez
t en- en l'état où je suis , c'est vous qui en
; & êtes cause , & qui Elle ne lui

laisa pas le temps d'achever, & reprenant la parole avec véhémence, & même avec quelque sorte d'aigreur. Quoi donc, lui dit-elle, ce n'est pas assez de l'outrage que vous me faites, si vous n'y joignez le plus sanglant reproche qui se puisse faire à une femme? Enfin c'est donc manque de charmes que vous vous trouvez aujourd'hui impuissant, & vous avez peu de considération pour moi que de ne l'oser dire à moi-même.

C'est mal expliquer ma pensée, fin répondit Caderouffe, & ce que j'ai voulu dire, n'est pas ce que vous dites. C'est la jalousie qui fait l'effet que vous voyez, & vous n'auriez pas à l'heure qu'il est à me reprocher mon impuissance, si lorsque je me sentois prêt à vous donner des marques d'un assez bon tempérament, je ne me fusse ressouvenu d'une certaine robe de chambre qu'on m'a montrée à l'armée, & que le Prince de Courtenay m'a fait voir comme venant de

vous. Que voulez-vous dire par-là , interrompit la Marquise de Rambures ? Qu'en amour , comme en ambition , répondit Caderouffe , on ne souffre pas volontiers de concurrent. Vous ne lui avez fait présent de cette robe de chambre que parce que vous l'aimiez , & le moyen de croire que vous l'avez oublié , lui qui a de si belles parties pour les Dames ? gros , large , robuste , bien fait ; au lieu que je suis menu , effilé , foible , & enfin n'ayant aucune de ses belles & bonnes qualités. Il ne lui voulut pas encore conter mille histoires , qu'il savoit bien , de peur que le grand nombre ne lui fit connoître , qu'on ne pouvoit estimer une femme qui en avoit tant. Cependant la Marquise ne voulant pas tomber d'accord de cette vérité , elle lui nia tout ce qu'il disoit : mais lui n'en voulut rien rabattre , elle fut obligée de lui dire , que quand même cela feroit , qu'est-ce que cela concluoit si fort contre elle ?

Qu'à l'âge qu'elle avoit, & ayant toujours été du monde, ce n'étoit pas une chose extraordinaire, qu'elle eût été aimée d'un honnête homme, & d'un homme de qualité : Que le Prince de Courtenay étoit tel, & que quand elle auroit eu quelque reconnaissance pour lui, c'étoit une chose trop vieille pour en garder encore le souvenir : Que si cette intrigue se passoit de son temps, elle ne trouveroit pas à redire à sa délicatesse ; mais que ne le connoissant pas seulement dans le temps dont il vouloit parler, c'étoit proprement lui vouloir faire une querelle d'Allemand.

La raison étoit fort bonne ; & tout ce qu'il eût à dire, fut, qu'il en convenoit ; mais que comme on n'étoit pas maître de ses réflexions, ce n'étoit pas sa faute, si elles avoient produit un accident si funeste. Au même temps, pour lui faire connoître qu'il ne tenoit pas à lui, que les choses n'allaient mieux, il se remit à la ca-

ayant resserré ; ce qui faisant croire à la Marquise qu'il falloit qu'il se sentît , elle oubliâ la querelle , pour ne pas perdre une si bonne occasion. Mais quelque aide qu'elle lui donnât , elle ne put jamais faire passer une partie de sa vigueur dans le corps de ce pauvre Paralytique. Cependant , le voyant de bonne volonté , elle chercha à l'encourager , lui disant , qu'il ne falloit pas chercher à forcer la nature : Que toutes choses avoient leur temps : qu'il se porteroit peut - être mieux après dîner ; & pour le réchauffer , elle fut chercher des Truffes , dont son cabinet étoit toujours rempli , quoiqu'elle en eût moins besoin que personne du monde. Il en mangea plutôt par complaisance , que pour croire qu'elles pussent produire l'effet qu'elle espéroit.

Cependant la Marquise ayant ouï dire , que d'agréables idées rappelloient souvent un homme de mort à vie , elle lui parla des charmes de la Duchesse d'Aumont , lui disant qu'elle

avoit cru qu'il en avoit été touché. Il s'en défendit comme de beau meurtre, à quoi elle ne voulut pas le contredire, quoiqu'elle en fût si bien instruite. Ainsi elle ne continua cette conversation, qu'en tant qu'elle lui pouvoit être utile : elle lui fit donc un détail de tout ce que cette aimable personne avoit de beau, & s'arrêta long-temps sur sa gorge, & sur le reste de son corps, qu'elle disoit avoir vu plusieurs fois à découvert. Cette conversation ne manqua pas de ressusciter le pauvre défunt ; de quoi il ne se fut pas plutôt aperçu, qu'il s'approcha d'elle pour tâcher de réparer sa réputation. Quoiqu'il n'y eût rien de plus outrageant que cela pour la Marquise, elle résolut néanmoins de n'y pas prendre garde de si près ; & pour se faire faire l'application du mérite de la Duchesse, elle embrassa ce pauvre convalescent. Mais son imagination n'étant pas assez forte pour soutenir à la réalité

ouché d'un squelette, l'idée du plus beau
corps du monde, son feu s'éteignit au
même temps, & quoiqu'elle y mît la
main pour le rattiser, les cendres
étoient déjà si froides, qu'on eût dit
qu'il n'y en avoit point eu depuis
huit jours. Si elle n'avoit espéré quel-
que changement après le dîner, elle
n'avoit aïlez le sujet de se mettre en
colere pour lui dire bien des choses :
mais ne voulant rien précipiter, elle
résolut de se donner patience jusques-là.
Cependant l'on servit à manger,
& elle prit soin de lui mettre sur son
assiette tout ce qu'il y avoit de meil-
leur. Elle eut soin aussi de ne l'entre-
tenir que de choses agréables, ne
sachant néanmoins si tout cela seroit
capable de produire un bon effet. Et
la vérité, quoiqu'il parût réjoui de
la conversation, & que d'ailleurs il
mit quantité de bons morceaux dans
son ventre, il n'y avoit que lui qui
s'ennuyât, & le reste étoit toujours si
inquiétant que c'étoit grande pitié.

Comme on étoit prêt d'apporter le dessert, & qu'il étoit plus embarrassé que jamais par la conclusion du repas qui s'approchoit, un de ses Laquais entra, qui lui dit, que sa femme étoit extrêmement mal, & que s'il la vouloit voir encore avant que de mourir, il se devoit hâter de venir au logis. Quoique cette nouvelle l'affligeât, comme elle le tiroit d'un grand embarras, il n'y fut pas si sensible qu'il l'auroit été le matin. Il se leva en même temps, & priant la Marquise de l'excuser s'il la quittoit si brusquement, il monta en carrosse, & s'en fut chez lui, où il trouva que les choses n'étoient pas si désespérées, que le Laquais les avoit fait res. Sa femme, qui avoit eu une grande foiblesse, en étoit revenue & son mal qui étoit, à proprement parler, une certaine langueur, que les Médecins appellent *Phthisie*, donnant lieu de croire que son heure n'étoit point encore si proche, il eut de

quoit **T**

porter le quoi se consoler. Je ne saurois dire au
 arrassé vrai s'il en rendit graces au Ciel ; mais
 a repa toujours le remercia-t-il de ce que
 Laquai cet accident avoit servi à le tirer d'af-
 ne étoit faire. Cependant, comme il se doutoit
 la vou bien que la Marquise ne manqueroit
 e mou pas d'envoyer savoir des nouvelles de
 enir au sa femme, il donna ordre non-seule-
 l'affli ment, qu'on dît à ceux qui viendroient
 n grande sa part, qu'elle étoit toujours bien
 sensible malade, mais qu'il l'étoit aussi lui-
 se lev même. Pour cet effet, il s'empêcha
 Marquis de sortir de quelques jours, pendant
 si brus lesquels elle l'envoya visiter, & elle
 osse, & y feroit encore venue elle-même, si
 ava qu'elle n'eût craint d'apprêter un peu
 désespé trop à parler dans le monde.

oit fai Un contre-temps si fâcheux donna
 eu un beaucoup de chagrin à cette Dame,
 venue qui étoit pleine de vivacité, comme
 orement e crois déjà l'avoir dit, & qui de
 ur, qu plus n'avoit point de repos jusques à
 e, donc ce qu'elle eût exécuté le dessein qu'elle
 eure n'é pouvoit avoir conçu une fois. Elle se
 l'eut de dit néanmoins pour se consoler, que

l'abattement où elle avoit vu Caderouffe , étoit un commencement de la maladie qui venoit de le faïfir ; & cela servit à lui ôter quelque soupçon qu'elle avoit eu , que c'étoit peut-être par quelque dégoût qu'il avoit pris pour sa personne.

Tels étoient les sentimens de l'un & de l'autre , lorsque la maladie de la Duchesse de Caderouffe empirant tout d'un coup , fit songer sérieusement à son mari , qu'il en feroit délivré avant deux jours. En effet , elle rendit l'esprit vingt-quatre heures après entre ses bras ; le priant s'il l'avoit jamais aimée , d'avoir soin de leurs enfans , & de ne se jamais remarier. Il le lui promit , résolu de lui tenir parole , & il fut même bien aise qu'elle eût exigé cela de lui , prévoyant que la Marquise de Rambures , se fondant sur son bien , plutôt que sur son mérite , pourroit le solliciter de l'épouser.

D'abord que le grand deuil fut passé , ou pour mieux dire , qu'il se

fut écoulé quelques jours , pendant lesquels c'est la coutume de contrefaire l'affligé d'une chose , dont on a souvent beaucoup de joie , il parut dans le monde , comme auparavant , & tâcha d'avoir quelque conversation avec la Duchesse d'Aumont , pour savoir d'où venoit sa colere. Mais elle eut encore plus de soin de le fuir , qu'il n'en eut de la chercher , tellement que ses peines furent inutiles. Il retourna aussi chez Madame de Rambures , qui le reçut plus froidement qu'à l'ordinaire , de quoi il ne s'étonna pas grandement , parce qu'il la favoit bizarre & fantasque. Il alla donc toujours son chemin , c'est-à-dire , que se sentant plus homme qu'il n'avoit fait l'autre fois , il voulut lui en donner des marques à l'heure même. C'étoit quelque chose de bien touchant pour une femme de son humeur , & peut-être qu'elle ne s'étoit jamais fait de violence , que cette fois-là sur l'article : mais s'étant mise en tête de l'épouser ,

elle lui dit , que ce n'étoit plus le temps ; que la force de l'amitié qu'elle avoit pour lui , lui avoit fait passer autrefois par dessus toute sorte de considération ; mais que si ces feux étoient aussi ardens qu'il le vouloit faire paroître , il en pouvoit chercher l'accomplissement par des desirs légitimes , & non par où il en vouloit venir. Ce retour auroit eu de quoi l'affliger , s'il eût été fort amoureux : mais y ayant plus de débauche à son fait , que de passion , il prit la chose en raillerie , & lui dit qu'il étoit sûr que ce qu'elle en faisoit , n'étoit que pour l'éprouver ; qu'elle savoit à quoi sa femme l'avoit obligé en mourant , & qu'elle vouloit voir sans doute , s'il seroit homme de parole. A quoi vous a-t-elle donc obligé , Monsieur , lui repliqua-t-elle ? A ne me jamais remarier , Madame , lui répondit-il , & vous ne voudriez pas que je faussasse mon serment. Je ne fais si elle avoit connoissance ou non de cette circonf-

tanc
cela
le c
de l
en m
ple l
dout
mou
oblig
El
froid
que
rouss
crut
neur,
fus ,
l'eût
fleurs
deux
quelqu
qui av
premi
mérite
elle cr
flexion

tance : quoi qu'il en soit , elle traita cela de bagatelle , & pour lui rendre le change , elle lui dit , que Monsieur de Rambures l'avoit priée de même en mourant d'être sage ; que son exemple la remettoit dans le bon chemin , dont elle n'étoit sortie que pour l'amour de lui , & qu'elle lui en auroit obligation toute sa vie.

Elle disoit tout cela d'un si grand froid , que son air valoit encore mieux que ses paroles. Cependant , Caderousse ne la pressa qu'autant qu'il se crut obligé de le faire pour son honneur , & il fut même ravi de son refus , quand il fit réflexion , que cela l'eût mis en concurrence avec plusieurs gens d'épée , un Conseiller , deux hommes de Finance , & même quelques bourgeois. La Marquise , qui avoit coutume de succomber à la première tentation , se fit un grand mérite en elle-même de sa résistance ; elle crut que cela lui feroit faire réflexion à ce qu'il auroit à faire , &

que vingt-cinq mille livres de rente , jointes à une si grande vertu , étoient capables de le rembarquer , quelque répugnance qu'il eût à un second mariage. Sur ce pied-là , elle alla tête levée par-tout , & pour commencer à faire la réformée , elle se mit à médire de tout le monde.

Cependant l'on continuoit toujours à jouer chez elle , & Caderouffe ne laissoit pas d'y venir : mais il ne lui disoit plus rien , ce qui la faisoit enrager. Elle n'étoit pas plus heureuse au jeu , qu'en amour , & si elle gagnoit une fois , elle en perdoit quatre , ce qui la désespéroit pareillement. Tous ces sujets de chagrin la rendoient plus bizarre qu'à l'ordinaire , & par conséquent encore plus désagréable ; tellement que bien loin que Caderouffe songeât à se mettre bien avec elle , tout son but ne fut que de lui gagner son argent. Le jeu de la baïsette étoit alors extrêmement en vogue à Paris. Les femmes voloient leurs maris pour jouer ,

les
va
l'ép
de
sur
y ét
les a
ner
favo
l'avo
fon
scien
Un
venu
tres ,
parle
& en
à taill
gna
chang
nomb
tellem
gna no
tant qu
mille

les enfans leur pere , & jufques aux valets venoient regarder par deffus l'épaule des joueurs , & les prioient de mettre une année de leur gages fur une carte. Madame de Rambures y étoit encore plus chaude que tous les autres ; & quoiqu'on lui vînt donner tous les matins des leçons pour favoir la fuite des cartes , ou elle ne l'avoit pas bien retenue jufques-là , ou fon malheur étoit plus grand que fa fcience.

Un jour donc que Caderouffe étoit venu de meilleur heure que les autres , comme la faifon n'étoit plus de parler d'amour , elle lui parla de jouer , & en étant tombé d'accord elle fe mit à tailler tête à tête. D'abord elle gagna quelque chofe : mais la fortune changeant tout à coup , il lui fit un nombre infini d'*Alpiou* , & de *Va-tout* , tellement qu'en moins de rien il lui gagna non-feulement tout l'argent comptant qu'elle avoit , mais encore trois mille piftoles fur fa parole. Une fi

grosse perte lui ôta le mot pour rire , qu'elle avoit au commencement du jeu : & entendant venir du monde , elle n'eut le temps que de dire à Caderouffe , qu'elle le payeroit le lendemain , & qu'elle le prioit seulement de n'en point parler.

La compagnie étant entrée , & tous les joueurs étant venus les uns après les autres , on demanda des cartes : mais la Marquise , qui n'avoit plus d'argent , s'excusa de jouer sur un grand mal de tête. Le Chevalier Cabre , petit homme de Marseille , qu'on avoit vu arriver à Paris sans chausses & sans fouliers , mais qui par son savoir faire étoit alors plus opulent que les autres , s'offrit de tailler à sa place. Chacun le prit au mot , ayant choisi des croupiers , l'après-dinée se passa dans l'exercice ordinaire.

Comme Caderouffe sortoit , la Marquise l'arrêta & lui dit , qu'il trouveroit le lendemain son argent prêt ; mais qu'il vînt de bonne heure , parce

qu'elle
répon
& qu
der :
viend
tenir
rés du
eries
gage
pour
ne ma
payé
appor
pisto
que.
temps
favori
en deu
manda
perdit
Ce
faire ré
res lui
fit , se
toutes

qu'elle vouloit avoir sa revanche. Il lui répondit, que la chose ne pressoit pas, & qu'elle ne devoit pas s'incommoder : mais elle lui fit promettre qu'il viendrait à deux heures, & pour lui tenir parole, elle sortit dès huit heures du matin, & fut mettre des Pierres & de la Vaiselle d'argent en gage chez Alvarés, fameux Jouailler, pour quatre mille pistoles. Caderouffe ne manqua pas au rendez-vous, & fut payé d'abord. Après quoi elle se fit apporter des cartes, & mit les mille pistoles qui lui restoient dans la banque. Elles ne lui durèrent pas longtemps ; la fortune ayant continué de favoriser Caderouffe, il les lui gagna en deux ou trois tailles, & lui demandant à jouer sur sa parole, elle perdit encore vingt mille écus.

Ce fut alors qu'elle commença à faire réflexion sur sa folie, & les cartes lui tombant des mains, elle s'assit, se mit à pleurer, & enfin à faire toutes les grimaces, qu'une femme

extrêmement affligée est capable de faire. Caderouffe la regardoit de tous ses yeux pour voir à quoi cela aboutiroit ; car enfin il prétendoit n'avoir pas joué pour rien ; aussi, après avoir ferré l'argent qu'il avoit déjà touché, au moins, Madame, lui dit-il, il vous souviendra, s'il vous plaît, que vous me devez vingt mille écus. Je le fais bien, Monsieur, lui répondit-elle : mais je ne suis pas en état de vous les payer sitôt. L'argent que vous emportez vient de ma Vaiselle d'argent, & de mes Pierreries ; & au moins que nous ne nous accommodions, je ne fais que devenir. Quoi ! Madame, lui répartit Caderouffe, est-ce que vous prétendez quelque diminution ? Ce n'est pas à quoi je pense, repliqua la Marquise, entre gens comme nous, cela n'est guere en usage. Mais si vous vouliez écouter une proposition, j'ai une fille aînée, qui sera un bon parti, je me lierai les mains, & vous y trouverez bien autant votre

compr
que je
se souv
à sa fen
de Ra
gard de
de rép
d'être c
sa fille
état de
pondit
il falloir
ment, &
lui-mêm
conseil
verroit
peine à
qui laiss
Aussi
oit d'a
donnat
nécham
u'il le
ela, il
ouffe lu

compte qu'à vous faire payer de ce que je vous dois. Caderouffe, qui ne se souvenoit de ce qu'il avoit promis à sa femme, qu'à l'égard de Madame de Rambures, c'est-à-dire, qu'à l'égard de sa personne, qui étoit perdue de réputation, étant bien éloigné d'être dans les mêmes sentimens pour sa fille, qui n'avoit pas encore été en état de se laisser corrompre, lui répondit, que c'étoit une chose à quoi il falloit qu'elle pensât plus sérieusement, & à quoi il devoit penser aussi lui-même; que la nuit leur porteroit conseil à l'un & à l'autre, & qu'il la verroit le lendemain. Elle eut de la peine à le laisser aller, ou plutôt à lui laisser emporter son argent.

Aussi lui dit-elle, que s'il se résolvoit d'accepter sa proposition, il se donnât bien de garde d'en faire un méchant usage; qu'elle s'attendoit, qu'il le lui rendît, & qu'à moins de cela, il n'y auroit rien à faire. Caderouffe lui dit, qu'elle dormît en re-

pos là-dessus , & faisant réflexion à la chose , il la trouva si avantageuse , qu'il fut dès le lendemain matin dire à Madame de Rambures , que si elle avoit parlé de bonne foi , il étoit prêt de passer le contrat.

Madame de Rambures , qui n'avoit pas dormi de toute la nuit , de crainte qu'il ne la rebatît encore de la dernière volonté de sa femme , fut ravi de se voir à la veille de ravoir son argent , & envoyant querir à l'heure même son Notaire , le contrat fut dressé sans y appeller aucun parens. En effet , il n'y avoit guere d'apparence , qu'ils eussent consenti à une chose si défavantageuse pour Madame de Rambures , laquelle étoit une grosse héritière , & d'une des meilleures Maisons de Picardie.

La chose étant arrêtée de la sorte Madame de Rambures lui dit , que c'étoit au moins à condition qu'il seroit fidele à sa fille , & qu'il ne reverroit plus la Duchesse d'Aumont.

Et co
qu'il
elle lu
sans
passé
en lui
gue ,
que ne
elle le
ment ,
entenc
Il f
pour lu
autre i
cette tr
manda
de la D
il la pr
mettan
nant au
ne lui
La M
re , &
en fu
mont ,
To

Et comme il vouloit toujours lui nier qu'il eût jamais été bien avec elle , elle lui dit , qu'elle ne parloit point sans savoir ; que sans rappeler le passé , elle avoit pris assez d'intérêt en lui pour s'éclaircir de leur intrigue , & là-dessus lui contant tout ce que nous avons rapporté ci-devant , elle le mit dans un si grand étonnement , qu'il eut peine à croire ce qu'il entendoit.

Il falloit qu'elle prît ce temps-là pour lui faire un tel aveu , car dans un autre il ne lui auroit jamais pardonné cette tromperie. Cependant il lui demanda si elle avoit encore la Lettre de la Duchesse , & ayant su qu'oui , il la pria de la lui rendre , lui promettant moyennant cela , & moyennant aussi qu'elle gardât le secret , de ne lui en jamais rien témoigner.

La Marquise lui promit l'un & l'autre , & lui ayant rendu la Lettre , il en fut trouver la Duchesse d'Aumont , à qui après avoir fait un récit

sincere de tout ce qui s'étoit passé, il lui dit, qu'il étoit sur le point d'épouser Mademoiselle de Rambures, qui étoit un mariage avantageux pour lui; que néanmoins le procédé de la mere étoit si cruel, qu'il romproit toutes choses, si cela la satisfaisoit; qu'elle venoit de lui rendre sa Lettre, qu'il lui rapportoit avec protestation qu'il n'avoit jamais été homme à lui faire une réponse pareille à celle qu'elle avoit reçue. Que bien loin de-là, il l'avoit toujours autant aimée, & autant estimée, que quand elle avoit eu de la bonté pour lui, qu'il ne disoit point cela par intérêt, étant à la veille d'épouser une femme avec laquelle il s'efforceroit de bien vivre; mais pour lui faire seulement connoître la vérité. Madame d'Aumont trouva ce procédé fort sincere, mais fort peu galant. Faisant mine néanmoins d'en être la plus contente du monde, elle lui répondit qu'elle seroit au désespoir de s'opposer à son bon

heur ; qu'elle fouhaitoit qu'il eût toute sorte de contentement dans son mariage , qu'elle le prioit seulement d'épargner la réputation de celles qui avoient eu de la considération pour lui.

Madame d'Aumont étoit en l'état que nous venons de dire , quand le Marquis de Biran fit dessein de l'aimer. Son entreprise n'étoit pas difficile dans le fond , puisqu'elle avoit déjà été sensible : cependant , à bien examiner toutes choses , elle l'étoit plus qu'on ne pensoit ; car , soit que cette Dame eût du chagrin de l'affaire de Caderouffe , ou qu'elle vouloit plaire à son mari , qui continuoît dans sa dévotion , elle s'y étoit jetée elle-même , ou du moins elle en faisoit semblant ; de sorte que les Dames de la Cour la citoient à leurs filles , les maris à leurs femmes , comme un exemple de vertu. Biran , qui avoit eu plusieurs commerces , qui avoient appris qu'il n'y avoit rien de si trompeur que les apparences , ne

s'étonna point des discours qu'elle lui tint à la première entrevue, non plus que de lui voir un habit à grandes manches, tel qu'en portent toutes les femmes qui sont bien aises de faire accroire qu'elles sont dévotes. Elle lui dit qu'elle ne savoit si elle le devoit voir, lui qui étoit perdu de réputation dans le monde; qu'il aimoit également le vin & les femmes; & que pour un homme de condition, il méritoit une vie si débordée, qu'il n'y en avoit point de pareille; qu'elle avoit oui faire mille histoires de lui, mais toutes si défavantageuses, qu'elle ne pouvoit s'en souvenir sans honneur; que c'étoit dommage qu'il employât si mal son esprit, lui qui en avoit tant, & qui auroit pu se procurer quelque bonne fortune: que toutes les Dames le devoient fuir comme la peste, lui qui n'en avoit pas une qu'il n'allât dire aussi-tôt tout ce qu'il savoit, & tout ce qu'il ne savoit pas; que l'indiscrétion étoit la plus

méc
avoir
qui en
qu'à l
Bir
voulu
gé so
ne s'é
l'eût f
doit pa
tours
avoit f
compa
trophé
l'eullen
pas pas
été fait
heur, i
son sen
vant se
vie plu
qu'il lu
étoit po
la plura
plus av

méchante qualité qu'un homme pût avoir, & que tous ceux comme lui, qui en étoient entichés, n'étoient bons qu'à pendre.

Biran la laissa dire tout ce qu'elle voulut; mais après qu'elle eut déchargé son petit cœur, il lui dit, qu'il ne s'étonnoit pas que la médifance l'eût si peu épargné; qu'il ne vouloit pas nier qu'il n'eût fait de petits tours de jeunesse; mais que ce qui les avoit fait éclater, c'est qu'il étoit en compagnie de gens qui faisoient trophée de leurs débauches; que s'ils l'eussent voulu croire, elles n'auroient pas passé les murailles où elles avoient été faites; mais que, pour son malheur, ils ne s'étoient pas trouvés de son sentiment; qu'il vouloit dorénavant se séparer d'eux, & mener une vie plus conforme à son inclination; qu'il lui avouoit que son penchant étoit pour les Dames, & même pour la pluralité; mais qu'il ne vouloit plus avoir d'attache que pour une

seule personne, c'est pourquoi il la choisiroit telle, qu'elle en vaudroit la peine.

Biran crut en avoir assez dit de ce premier coup, & la rerournant voir fort souvent, il l'accoutuma peu à peu à la laideur de son visage. Car pour être fils d'une femme qui avoit passé en son temps pour une fort belle personne, & d'un pere qui avoit eu bonne mine, il n'en avoit pas moins un nez épouvantable, qu'un chien de Boulogne qui en auroit eu un pareil, eût été regardé avec admiration. Quoi qu'il en soit, son esprit suppléa bientôt à ce défaut. La Duchesse, qui se faisoit un plaisir merveilleux de ses faillies, oubliâ dans un moment sa dévotion, & quoiqu'elle se fût fait un grand mérite auprès de son mari, de courir souvent les Eglises, elle n'eut plus de soin de lui donner ce contentement. Comme Biran étoit homme à découvrir bientôt les sentimens d'une femme, il s'apperçut dans un mo-

men
ceun
temp
rer d
lettre

LET

TL
I vo
Je n'
eusse
heure
cela m
vois q
peut-é
tre vo
fidéra
n'est p
Il y
vous
être si
n'en d

La

il la ment de ce qui se passoit dans son
 cœur, & ne voulant pas être long-
 temps sans voir ce qu'il avoit à espé-
 rer de ses services, il lui écrivit cette
 lettre.

LETTRE du Marquis de Biran à la
 Duchesse d'Aumont.

IL vous doit être bien glorieux d'a-
 voir réduit un débauché à la raison.
 Je n'avois jamais aimé, que je n'en
 eusse fait une déclaration à la même
 heure : l'on avoit beau me dire, que
 cela marquoit peu d'amitié, je ne sui-
 vois que mon penchant, & je le suivrois
 peut-être encore, si je n'étois tombé en-
 tre vos mains. Cependant, quelque con-
 sideration qu'on ait pour les gens, on
 n'est point obligé à un silence perpétuel.
 Il y a un mois que je vous vois sans
 vous l'avoir osé dire : & vous devez
 être si contente de ce triomphe, que vous
 n'en devez pas exiger un plus grand.

La Duchesse d'Aumont, malgré

toute sa dévotion , avoit bien reconnu que Biran n'étoit pas insensible. Pour faire la prude , elle s'étoit demandé plusieurs fois à elle-même comment elle en useroit , quand il viendrait à se découvrir. Mais quoiqu'elle eût fait résolution de l'éprouver longtemps devant que de lui faire connaître la moindre chose , elle ne se put empêcher de lui faire cette réponse.

*Réponse de la Duchesse d'Aumont au
Marquis de Biran.*

JE ne sais à quoi attribuer les sentimens que j'ai pour vous. Je sais bien que je ne vous aime pas assez pour dire que votre déclaration me plaît : mais aussi je ne vous hais pas assez pour m'en offenser. Après m'être bien examiné , je ne puis croire autre chose , sinon , qu'il entre un peu de vanité dans mon fait. Je sens que je serois ravie de faire dire que vous seriez devenu honnête homme

aupr
si vou
cela,
voir,
vous

C'
intell
étoit
qua
me,
de la
Cepe
qu'au
temp
amou
g'ém
melle
n'avo
prom
main
elle a
lui,
point
baïser.

auprès de moi. C'est donc à vous à voir si vous voulez changer de vie, car sans cela, je ne saurois me résoudre à vous voir, & je vous dirai franchement que vous pouvez prendre parti ailleurs.

C'en étoit assez dire à un homme intelligent, pour lui faire voir qu'il étoit heureux. Aussi Biran ne manqua pas de l'aller assurer à l'heure même, qu'il ne vouloit plus vivre que de la manière qu'elle lui ordonneroit. Cependant, comme il étoit jeune, & qu'auprès d'une belle femme, son tempérament le rendoit toujours amoureux, il s'exprima avec tant d'agrément, qu'après qu'elle eut tiré promesse qu'il feroit plus discret, qu'il n'avoit été avec les autres, elle lui promit d'espérer. Biran lui baïsa la main en signe de remerciement : mais elle approcha sa bouche si près de lui, pour voir peut-être s'il ne pouoit point, qu'il faisoit cette occasion de la baïser. Elle y trouva tant de plaisir,

qu'elle ne se souvint pas , que pour soutenir son caractère de prude , il falloit faire semblant du moins de se retirer ; & Biran de son côté , ayant trouvé une haleine admirable , se sentoit transporté de sorte en un instant , que la force de son tempérament lui fit faire une chose , qui arrive assez souvent aux jeunes gens. Quand la Duchesse n'auroit pas été assez habile pour s'en appercevoir , sa jupe , qui étoit toute gâtée , ne lui permettoit pas d'en douter. Elle ne fut dans ce moment quel parti prendre , ou de la sévérité , ou de la douceur. Car si d'un côté elle n'étoit pas fâchée de le voir si sensible , elle n'étoit pas bien aise de l'autre , que cet accident l'eût remis dans un état plus modéré , & qui lui donnoit moins de plaisir. Ainsi , comme toute dévote qu'elle vouloit paroître , elle étoit personne à se laisser maîtriser par ses sens , elle se fâcha de ce qui venoit d'arriver , & lui dit , qu'elle étoit ravie qu'il n'eût pas tardé plus

long
étoit
peu
soit
B
ce p
tat
pon
que
Dar
lui a
geor
com
auro
avoit
re ,
voit
avoit
si ell
il n'
l'avo
eût
piec
bien
ress

long-temps à se faire connoître ; qu'il étoit sans façon du moins , s'il étoit peu respectueux ; mais que cela suffisoit pour la rendre sage.

Biran , qui avoit peur qu'elle ne prît ce parti dans l'idée qu'il fût hors d'état de lui rendre service sitôt , lui répondit qu'il s'étonneroit de se voir quereller , s'il ne savoit que toutes les Dames étoient injustes ; que c'étoit à lui à se plaindre de ce qu'elle l'obligeoit à tant de respect ; qu'il se voyoit contraint de prendre des plaisirs , qu'elauroit pu rendre plus grands si elle avoit voulu ; qu'il ne pouvoit que faire , si sa jupe étoit gâtée , qu'elle savoit comment cela arrivoit ; qu'il n'y avoit qu'à en avoir une autre , & que si elle en vouloit une toute semblable , il n'y avoit pas si long - temps qu'elle l'avoit achetée , que le marchand n'en eût encore de quoi en faire une à la pièce. Cette petite dispute se termina bientôt : Biran , qui avoit de grandes ressources , fut dans un moment res-

fuscité , & voulant faire un meilleur
 usage de ses forces , qu'il n'avoit fait
 l'autre fois , il chercha à faire sa paix
 par des caresses. La Dame , qui n'a-
 voit pas vu renaître les plaisirs si
 promptement , ni avec Caderouffe , ni
 avec son mari , fut touchée d'un si
 grand témoignage d'amour , & com-
 me elle étoit encore échauffée de ses
 premiers mouvemens , elle ne fit
 qu'une résistance si médiocre , que Bi-
 ran la jeta sur un lit. Elle éprouva là ,
 que ceux qui ont dit qu'il ne falloit ja-
 mais mesurer un homme à la taille ,
 ont raison ; car quoique Biran ne fût
 qu'un demi - homme en comparaison
 des deux dont elle avoit tâté , il en fit
 autant lui seul qu'ils en faisoient tous
 deux ensemble. Comme elle le vit si
 emporté , elle le pria de se modérer un
 peu , lui faisant entendre que les cho-
 ses violentes n'étoient pas de longue
 durée. Mais il lui dit , qu'elle verroit
 encore toute autre chose , quand il se-
 roit en haleine ; ce qu'il auroit beaucoup

réjou
 con.

Ils
 goût
 pas
 au-c
 que
 oubl
 mien
 à la
 Mais
 pris
 lui d
 aussi
 mêm
 plut
 étoit
 étoit
 celle
 sans
 manc
 com
 dant
 sa dév
 le mé
 mêm

réjouie , si elle n'eût su qu'il étoit Gascon.

Ils avoient pris tous deux tant de goût au métier , qu'ils ne s'étoient pas apperçus qu'il y avoit un justeau-corps du Duc d'Aumont sur le lit , que les Valets-de-chambre avoient oublié par mégarde. Après le premier acte , Biran le remarqua , & dit à la Duchesse , qu'il le falloit ôter. Mais elle , pour lui faire voir le mépris qu'elle avoit pour son Epoux , lui dit , qu'elle voudroit qu'il y fût aussi , & qu'elle le feroit servir lui-même de matelas. Cette réponse ne plut pas à Brian , tout débauché qu'il étoit , & il crut qu'une femme qui étoit capable de dire une chose comme celle-là , l'étoit encore de tout faire sans rougir. Néanmoins elle lui recommanda le secret , s'il vouloit que leur commerce durât long-temps. Cependant pour faire accroire au monde que sa dévotion n'étoit pas ralentie , elle fut le même jour à l'Hôtel-Dieu , où de la même main dont elle avoit touché ce

que je n'ose dire, elle ensevelit un mort.

Cette entrevue fut suivie de beaucoup d'autres, mais de moindre rapport pour la Dame, que n'avoit été celle-là; ce qui lui fit dire à Biran, qu'elle ne s'étoit pas méprise, quand elle avoit dit qu'il étoit Gascon. Le Duc ne s'aperçut nullement de ce commerce, & fut au contraire si infatué de sa femme, qu'il commença à prôner lui-même sa vertu. Cependant les trois amis se demandoient souvent des nouvelles de leurs maîtresses, en quoi il n'y eut que le Chevalier de Tilladet qui fût de bonne foi. Car il dit tout d'un coup sans se laisser donner la gêne, que la Duchesse de la Ferté étoit la meilleure femme du monde, & de la meilleure composition : Que cependant il ne croyoit pas qu'elle l'obligeât à être constant : Qu'elle étoit d'un appétit défordonné, & qu'il faudroit avoir d'autres forces qu'il n'avoit pour ne pas tomber sur les dents. Biran &

Ro
peu
s'ac
loit
n'av
Co
qu'
que
en t
j'en
de
plus
Qu
d'av
éto
tres
Qu
mê
à se
trou
de,
fem
déf
mo
avo

Rouffi lui répondirent , que c'étoit peut-être sa faute : Que quand on s'attachoit auprès des Dames, il falloit renoncer à tous ses amis , & qu'il n'avoit peut-être pas encore quitté le Comte de Tallard. Il leur avoua qu'il le voyoit bien quelquefois, mais que depuis que Tallard s'étoit mis en tête de faire Monsieur le Duc cocu, j'entends à l'égard de la Comtesse de Maré, sa maîtresse, il n'avoit plus de considération pour lui : Qu'il s'étonnoit comment le plaisir d'avoir le reste d'un Prince du Sang étoit si grand, qu'il en fit oublier d'autres, où l'on avoit paru si sensible : Que pour lui, bien loin d'en être de même, il étoit tout prêt à retourner à ses anciennes inclinations, qu'on y trouvoit quelque chose de plus solide, & de plus touchant qu'avec les femmes : Qu'elles avoient toutes des défauts dont il ne se pouvoit accommoder : & qu'en un mot, il n'en avoit point trouvé, depuis qu'il étoit

au monde, qui ne fussent toujours comme si elles venoient d'accoucher : Que petites & grandes, elles étoient toutes de même taille à un certain endroit de leur corps : Que pour lui la Nature lui avoit été assez ingrate, pour ne pas avoir sujet de s'en louer ; qu'une des plus belles qualités étoit de se connoître, & que, graces à Dieu, celle-là ne lui manquoit pas.

Biran & Rouffi trouverent qu'il avoit raison en beaucoup de choses, & peu s'en fallut qu'il ne les dégoûtât de leurs maîtresses. Cependant, comme elles récompenseroient ces défauts par quelque chose d'assez engageant, ils ne voulurent pas tout-à-fait se régler sur lui. On demanda à Rouffi, en quels termes il en étoit avec la sienne ? A quoi il répondit, qu'il étoit assez malheureux pour en être maltraité. Le Chevalier de Tilladet, s'écria là dessus, que cela étoit impossible, qu'elle étoit de trop bonne race, & qu'il vouloit leur donner le change.

En es
qu'il le
qu'il n
res fav
dre qu
ne ma
roit.

Cet
au co
comm
étoit d
avoit
les ho
fente d
auprè
Nain
& pou
fort d
penda
tiere d
enfant
encor
bossu
plus c
aux ja

En effet, la Dame n'étoit pas si cruelle qu'il le vouloit faire accroire, & quoi qu'il n'en eût pas encore tiré les dernières faveurs, elle lui avoit fait comprendre qu'il ne tenoit pas à elle, & qu'elle ne manqueroit pas dès qu'elle le pourroit.

Cette Dame, qui étoit de belle taille, au corps de fer près, qu'elle portoit comme ses deux sœurs, & dont le visage étoit d'ailleurs extrêmement agréable, avoit un mari le plus contrefait de tous les hommes. Esope, qu'on nous représente comme un Magot, étoit un Ange auprès de lui. Car il est de la taille d'un Nain, a le nez & les levres horribles, & pour achever de le peindre, il lui sort de l'un une écume perpétuelle, pendant qu'il coule de l'autre une matière dont on reprend souvent les petits enfans. Si l'on examine le reste, c'est encore pis, si cela se peut dire : il est bossu devant & derrière, a les bras plus courts l'un que l'autre ; & jusques aux jambes, on ne voit rien qui ne fasse

peur. Cependant ayant tant de sujets de se plaindre de la nature, elle la recomposé d'une belle qualité. Il a de grands talens pour les Dames, & si sa figure ne rendoit tout ce qui vient de lui désagréable, il pourroit suffire à toutes celles qui en voudroient tâter. Cela est causé qu'il se rabat sur la première venue, & il en a souvent des faveurs qui l'obligent d'avoir recours au Chirurgien.

Une aventure comme celle-là l'avoit brouillé avec sa femme, à qui il avoit déjà fait le même présent plusieurs fois. Ainsi comme elle ne couchoit plus avec lui, elle fit entendre au Comte de Roussi, qu'elle avoit assez d'estime pour lui accorder toutes choses, mais que la conjoncture demandoit qu'il se donnât patience. Cependant pour entretenir chalandise, elle dit, qu'il pouvoit toujours prendre d'avance ce qu'elle lui pouvoit accorder; il se trouva si heureux de ces accessoires, qu'il jugea que sa ion

tune
en
L
che
mor
cidi
che
don
s'en
Con
rava
& l'
de l
mar
mal
quer
s'en
che
d'ap
tienc
son
plus
donc
tes
les;

tune n'auroit point de pareille , s'il en pouvoit jamais venir plus avant.

La querelle du Duc & de la Duchesse avoit fait grand bruit dans le monde , & comme le Duc avoit recidivé plusieurs fois , & que la Duchesse avoit juré qu'elle ne le lui pardonneroit plus , on n'osoit presque s'entremettre de les réconcilier. Si le Comte de Rouffi se fût déclaré auparavant , il auroit empêché cet éclat , & l'envie qu'elle auroit eue de tâter de l'Amant lui auroit fait souffrir le mari avec tous ses défauts. Mais par malheur il n'étoit venu qu'après la querelle , si bien qu'il eut le temps de s'ennuyer. Pour ce qui est de la Duchesse , quoiqu'elle ne manquât pas d'appétit , elle prenoit son mal en patience , d'autant plus qu'elle voyoit son amant devenir tous les jours de plus en plus amoureux. Elle croyoit donc le lier par des chaînes si fortes , qu'elle les rendroit éternelles ; & comme elle espéroit que le

temps ameneroit toutes choses , elle vivoit , comme on dit , d'espérance.

La Duchesse de la Ferté étoit la plus mécontente des trois. Le Chevalier de Tilladet tâchoit à faire comprendre à Tallard , que la Comtesse de Maré ne lui donneroit jamais les plaisirs qu'ils avoient eus ensemble , & sur ce pied-là il prétendoit le réchauffer. Mais lui qui se faisoit un plaisir de débusquer le fils du premier Prince du Sang , bien loin de l'écouter , persistoit dans son entreprise , où il eut un si heureux succès , que le Duc d'Anguien , jaloux de se voir en concurrence avec lui , résolut de quitter la Comtesse.

Comme , selon ce qu'en dit Buffy , qui est un excellent Auteur en ces fortes de choses , le nombre touche beaucoup une femme , celle-ci fit ce qu'elle put pour le retenir : mais le Duc d'Anguien sachant qu'elle avoit envoyé la nuit même un Courier à Tallard , à qui elle mandoit des

choses
fut c
grin
avoit
étoit
comm
qu'il
comp
été u
lé a
étoit
que l
avoit
avoit
arriv
toujo
avoit
verre
qu'il
pour
marc
éclat
avoit
ce d
Duc

, elle choses extrêmement tendres , il s'en fut chez elle , où ajoutant à l'air chagrin qu'il a naturellement , celui qu'il avoit par accident , il lui dit , qu'elle étoit indigne de l'amour d'un Prince comme lui : qu'elle favoit que depuis qu'il l'aimoit , il avoit eu autant de complaisance pour elle , que si c'eût été une Reine : qu'il s'en étoit brouillé avec Madame la Duchesse , qui étoit la meilleure femme du monde : que Monsieur le Prince son pere n'en avoit pas été plus content : qu'il lui avoit prédit plusieurs fois ce qui lui arrivoit aujourd'hui ; mais qu'il avoit toujours été aveuglé , qu'il n'en avoit voulu rien croire : qu'elle verroit si Tallard feroit pour elle ce qu'il avoit fait : que ce n'étoit pas pour le lui reprocher , mais que les marques de son amour avoient paru si éclatantes , que Corneille le jeune avoit pris sujet de-là de faire la piece de l'Inconnu. En effet , c'étoit ce Duc qui lui avoit fourni une partie

de sa matiere , par les fêtes qu'il lui avoit données , & il n'y avoit ajouté qu'un peu d'intrigue.

La Comtesse nia fortement le commerce qu'elle avoit avec Tallard , & prenant le parti de la dissimulation , parti assez ordinaire aux femmes , elle lui dit que c'étoit comme cela qu'en usoient ceux qui vouloient se dégager : que les prétextes ne manquoient jamais ; mais que la difficulté étoit de justifier ce qu'on disoit. Elle en alloit bien dire davantage , si le Duc d'Anguien , perdant patience , n'eût tiré une Lettre de sa poche , que ses bienfaits lui avoient fait recouvrer des mains de ceux qu'elle employoit dans ses amours ; & la lui faisant voir , il lui demanda tout en colere , si c'étoit là un prétexte ou une vérité ? Il est aisé de juger de sa confusion à cette vue : elle demeura un quart-d'heure , comme s'il lui eût coupé la langue , pendant quoi le Duc ne discontinua point ses reproches. Enfin

il lui étant las de tant parler , il passa aux effets , qui fut de casser des Porcelaines , dont il lui avoit fait présent. Elle se jeta sur lui pour l'empêcher de faire un plus grand désordre , ce qui l'irrita encore davantage. En effet , il fit réflexion dans ce moment , qu'une femme qui avoit été si insensible à tout ce qu'il lui avoit dit , & qui l'étoit si fort à une perte de si petite conséquence , ne l'avoit jamais aimé que par intérêt.

Ainsi il recommença à se venger sur ce qu'il lui avoit donné , & ce fut un si grand fracas , qu'on n'en avoit jamais vu un pareil. La Comtesse voyant tant d'emportement , lui dit , qu'elle s'en plaindroit au Roi , & qu'il n'entendoit pas qu'on traitât de la sorte une femme de sa qualité. Mais lui qui étoit fier au de-là de son imagination , lui fit réponse , qu'il ne savoit à quoi il tenoit qu'il ne lui coupât sa jupe. Si elle eût eu autant de force que de courage , elle

l'auroit dévisagé après ces paroles. Aussi sejetta-t-elle sur lui toute furieuse, & le Duc fut obligé de lui donner un soufflet pour se dégager de ses mains.

Il sortit ensuite, pour n'être pas obligé de recommencer un combat si indécent : mais à peine fut-il hors de sa chambre, que presque aussi tranquillement que si de rien n'eût été, elle ne songea qu'à faire tirer les meubles d'un logis au cul-de-sac de St. Thomas du Louvre, qu'il lui avoit meublé, & où ils se voyoient souvent. Elle monta donc promptement en carrosse : mais le Duc après s'en être allé à l'Hôtel de Condé, ayant fait réflexion, qu'elle aimoit assez son profit pour se les vouloir approprier, s'y en fut lui-même, & la trouva déjà qui déménageoit. Ce fut un sujet de nouvelle querelle : mais elle ne dura pas tout-à-fait tant que l'autre, car la Comtesse ne se tenant pas si forte en cet endroit, qu'elle

soit
obligé
néan
échap

Ce

Duc

de M

de G

de se

desqu

temen

voit p

'étoit

éans d

oit,

a mē

neuf.

e à vo

voit

quartic

oit to

ouvo

Quo

ant to

rit la

foi

Tor

soit chez le Maréchal son pere , fut obligée de filer doux , bien fâchée néanmoins qu'une si bonne proie lui échappât.

Ce fut ainsi que finit l'intrigue du Duc d'Anguien & de la Comtesse de Maré. Ce qui obligea le Maréchal de Grancey de retrancher une partie de ses domestiques , pour l'entretien desquels le Duc fournissoit à l'appointement. Car ce bon homme , qui n'avoit pas l'esprit trop bien timbré , s'étoit mis en tête que le Duc d'Orléans qui aimoit sa cadette , l'épouseroit , & que le Duc d'Anguien feroit la même chose s'il pouvoit devenir veuf. Sur ce pied-là c'étoit une chose à voir que sa maison , rien n'y manquoit que d'avoir des Officiers par quartier , & hors de cela l'on y faisoit tout aussi bonne chere qu'on pouvoit faire chez le Roi.

Quoi qu'il en soit , cette affaire s'étant terminée de la sorte , Tallard prit la place du Duc d'Anguien , ce

qui fit perdre espérance au Chevalier de Tilladet de le posséder entièrement. La Duchesse de la Ferré, qui savoit que c'étoit-là la raison pour laquelle il n'en usoit pas avec elle comme elle l'y croyoit obligé, fut ravie de cet obstacle ; & comme elle étoit plus emportée que sa sœur de Ventadour, elle lui continua ses faveurs, quoiqu'elle eût autant de lieu qu'elle de les lui refuser. En effet, elle s'étoit brouillée avec son mari, qui étoit un bon ivrogne, & qui, sans prendre garde qu'il ne pouvoit rien dire contre elle qui ne réjaillît sur lui, étoit le premier à en faire des médifances.

Tilladet, faute de mieux, entre tint cette intrigue pendant quelque temps, & le hazard ayant voulu qu'elle devînt grosse de son fait, ce fut une étrange alarme. Comme Tilladet n'avoit pas pour elle cet amour délicat, qui fait qu'on craint pour la personne aimée, il lui dit, quand elle lui fit confidence de cet accident

qu'e
ne,
crai
fon
qu'e
Lon
couc
s'en
ni q
tête
Ce
Duch
elle f
mens
gemi
moye
une c
lui. C
un h
lui av
quel
si elle
étoien
au be
l'enten

qu'elle avoit tort de se mettre en peine, que son mari n'étoit pas plus à craindre pour elle, que le Maréchal son père l'avoit été pour sa femme; qu'elle avoit eu un enfant du Duc de Longueville dans le temps qu'elle ne couchoit point avec lui: qu'elle ne s'en portoit pas plus mal pour cela, ni qu'elle n'en alloit pas moins la tête levée.

Ces raisons ne satisfirent point la Duchesse de la Ferté: au contraire, elle se scandalisa de lui voir des sentimens si différens; & ayant pleuré & gémé pendant une heure, elle trouva moyen de l'attendrir, ce qui étoit une chose fort extraordinaire pour lui. Cependant comme il n'étoit pas un homme de grand expédient, il lui avoua franchement qu'il ne savoit quel emplâtre y mettre; mais que si elle vouloit, il avoit des amis qui étoient assez éveillés pour l'assister au besoin. D'abord que la Duchesse entendit parler de la sorte, elle fit

encore plus de cris qu'elle n'en avoit fait auparavant ; elle lui demanda s'il étoit fou de vouloir dire ces sortes de choses à personne , & si ce n'étoit pas proprement la vouloir perdre ?

Tilladet , pour lui faire quitter tout d'un coup ces vaines frayeurs , crut qu'il n'étoit point besoin de finesſes avec elle , & lui avouant ingénument que ſon amour n'étoit point un coup de l'étoile , mais une choſe préméditée entre Biran , Rouſſi & lui , il la fit trembler , quand elle vint à faire réflexion que ſon ſecret étoit entre les mains de gens accoutumés à ne celer que ce qu'ils ne favoient pas. Elle en fit de grands reproches à Tilladet , qui bien loin de lui dire quelque choſe pour la conſoler , lui ſoutint que le ſeul moyen de la tirer d'affaire , étoit de leur faire part encore de ce qui ſe paſſoit. Enfin , après bien des paroles de part & d'autre , la Duchefſe qui ne pouvoit être dans un pire état que celui où elle ſe trou-

voit, consentit à tout; si bien que Tilladet dit à Biran & à Roussi, dans quel état ils se trouvoient.

Toute l'affaire roula sur Biran, qui étoit plus intrigant que l'autre. Aussi Tilladet ne lui eut pas plutôt fait son rapport, qu'il lui dit qu'il y trouveroit bientôt remède. Celui qu'il y trouva fut de faire une partie de débauche avec le Duc de la Ferté, qui étoit de ses amis, c'est-à-dire, ami de Cour, car je ne prétends pas que ce mot signifie ce qu'il devoit signifier. La Ferté qui étoit toujours prêt pour ces sortes de choses, accepta le rendez-vous qui étoit à l'Alliance dans la rue des Fossés, fauxbourg S. Germain. Roussi fut de la débauche avec le Duc de Ventadour & Biran, qui alloit à ses fins, & qui en auroit joué une douzaine comme eux. Il leur dit, quand il les vit en pointe de vin, que leur exemple ne leur donnoit point d'envie de se marier, que leurs femmes portoient le haut de chaussé, &

qu'il ne leur étoit pas permis de coucher avec elles quand ils vouloient.

Ventadour écumant de la bouche comme un cheval qui se joue de son mors, se trouva choqué de ces paroles, & lui repliqua que s'il ne couchoit pas avec sa femme, c'étoit parce qu'il en avoit de plus belles. Mais Biran lui contredifant tout exprès, il le mit tellement en colere, qu'il jura qu'il ne feroit pas plutôt chez lui, qu'il lui passeroit son épée au travers du corps, ou qu'elle lui obéiroit. Pour ce qui est du Duc de la Ferté, il n'avoit pas été si long-temps sans faire paroître son extravagance; il avoit déjà tiré tout ce qu'il portoit, & l'ayant montré à la compagnie, il dit qu'il vouloit qu'on le lui coupât, s'il ne faisoit son devoir dès qu'il seroit arrivé à sa maison. C'étoit un plaisir de voir la passion de ces deux hommes, qui étoient aussi sous l'un que l'autre: mais ce qui étoit encore de plus plaisant, c'est que Biran & Roussi fai-

soient
En
son
pare
ble
Il
faisa
ci é
vant
dans
ils c
Duc
quer
nés à
lui d
trem
ordin
lui,
sion.
d'ho
Rou
cha
mett
cheff
la p

cou-
oient.
ouche
e son
paro-
choit
e qu'il
Biran
e mit
qu'il
il lui
orps,
qui est
as été
e son
é tout
ntre à
ouloit
it son
a mai-
ir la
, qui
utre :
plai-
fai-

soient mine de n'en vouloir rien croire. En quoi celui-ci jouoit d'autant mieux son personnage, qu'il espéroit qu'une pareille action l'alloit mettre au comble de sa joie.

Ils quitterent ces deux Ducs en leur faisant ainsi la guerre, de quoi ceux-ci étant encore tous remplis, en arrivant chez eux ils monterent d'abord dans la chambre de leurs femmes, où ils débuterent pas des juremens. La Duchesse de la Ferté, qui en conséquence des avis que Biran avoit donnés à Tilladet, avoit été avertie par lui de tout le manège, fit semblant de trembler à sa voix, & quoique son ordinaire fût de parler plus haut que lui, elle ne sonna mot en cette occasion. La Ferté, qui se faisoit un point d'honneur de tenir parole à Biran & Roussi, la voyant si souple, se coucha auprès d'elle, où il tâcha de se mettre en état de la caresser. La Duchesse, qui savoit jouer son rôle, fit la pleureuse, se plaignit qu'il ne la

recherchoit que lorsqu'il revenoit de débauche , & par de petites résistances elle l'anima tellement qu'elle crut qu'il pourroit accomplir l'œuvre , dont il n'avoit auparavant que la volonté. En effet , toutes choses se passerent selon son desir ; après quoi son mari ne demandant qu'à dormir , il passa toute la nuit d'une piece , pendant que de son côté elle eut sujet d'avoir plus de repos. Quand la Ferté eut cuvé son vin , elle voulut le lendemain matin le faire retourner à l'ouvrage , soit que le métier lui plût , ou qu'elle eût peur qu'il ne se ressouvînt pas de ce qui s'étoit passé. Mais il se trouva si pesant , qu'après avoir essayé d'en venir à bout , il fut obligé de faire retraite.

Cependant Rouffi étoit aux écoutes pour savoir ce qu'il avoit à espérer de ses petits soins : mais il avoit manqué à une chose , qui étoit d'avertir sa maîtresse ; tellement que le Duc de Ventadour s'y

étant
que
fem
frir.
bonn
tout
lui ,
ce qu
Ro
chose
seule
encor
proch
peu ,
occas
Elle
nia l'
toute
assura
s'il lu
soit.
tât , &
cont
dant
beau

étant pris aussi brutalement avec elle que la Ferté avoit pu faire avec sa femme, elle ne voulut jamais le souffrir. Le petit bossu jura & pesta de bonne sorte; mais s'étant aguerrie à tout cela, depuis qu'elle étoit avec lui, elle le laissa dire, & ne fit que ce qu'elle voulut.

Rouffi sachant de quelle maniere la chose s'étoit passée, lui en fut non-seulement mauvais gré, mais pensa encore se brouiller avec elle. Il lui reprocha que c'étoit le considérer bien peu, que d'avoir trouvé une si belle occasion, & ne s'en être pas servie. Elle ne put disconvenir de l'un, mais nia l'autre fortement, rejetant sur lui toute la faute, dans laquelle elle lui assura qu'elle ne feroit jamais tombée, s'il lui eût fait part de ce qui se passoit. Il fallut bien qu'il s'en contentât, & de la petite oie qu'elle lui continua en attendant mieux. Cependant quoique ce fût quelque chose de beau que ce qu'elle lui donnoit, y

ayant peu de corps semblables au sien, si ce n'est celui de la Duchesse d'Aumont, sa sœur ; comme l'appétit croît en mangeant, il se sentoît excité tous les jours de plus en plus à la consommation du plaisir entier. La Duchesse de même ne pouvoit sentir de telles amorces sans desirer la même chose. Ainsi leurs desirs étant communs, ils s'émanciperent à de petites libertés, qui les firent tomber insensiblement dans le précipice qu'ils avoient évité depuis si long-temps. La Duchesse, qui avoit peur des suites, n'eut pas plutôt commis la faute qu'elle s'en repentit. Elle s'en prit à ses yeux, mais Roussi lui remontrant qu'elle retrouveroit l'occasion qu'elle avoit perdue avec son mari, la consola tellement qu'elle se résolut de s'abandonner à la providence. Il eut donc tout ce qu'il souhaita ce jour-là, & quelques autres suivans. Mais le Duc de Ventadour, qui avoit passé sa fantaisie ailleurs, ne lui ayant rien dit, la craignit

te du tablier fit qu'elle se priva d'un plaisir, où elle étoit encore plus sensible qu'une autre.

Ce fut de grandes alarmes jusqu'au temps qu'elle put avoir des marques de sa stérilité. Mais enfin ayant vu ce qu'elle desiroit de voir, tout se calma, à la réserve de son amour. En effet, comme elle avoit éprouvé des forces qui n'étoient pas ordinaires, la privation d'un tel plaisir lui fit tant de peine, que pour avoir une couverture, elle témoigna à tout le monde que puisque Dieu lui avoit donné un mari, elle seroit bien aise de vivre dorénavant avec lui en meilleure intelligence. Quoiqu'on ait toujours du penchant à juger mal de son prochain, on crut qu'une si grande résignation étoit l'effet des conversations fréquentes qu'elle avoit avec la Duchesse d'Aumont, car celle-ci étoit toujours regardée comme une Béate. Et Biran qui avoit accoutumé d'être indiscret, avoit été si sage à son égard, que per-

sonne ne se doutoit de leur intrigue. En effet, il eût été difficile de le soupçonner sans passer pour médisant, car elle ne se contentoit plus d'ensevelir les morts, elle alloit encore les mettre en terre : ce qui lui donnoit une si grande réputation, que si elle fût morte dans ce moment, on l'auroit sans doute canonisée.

L'Avocat dont il a été parlé dans la première partie de cet ouvrage, sachant que la Duchesse de Ventadour faisoit tant d'avances pour se raccommoder avec son mari, voulut en avoir le mérite. Il les vit séparément l'un & l'autre, & leur ayant fait trouver bon qu'il leur donnât à manger, il emprunta une maison à un Village au-dessous de Montmartre, où il leur fit bonne chère. Plusieurs autres personnes s'y trouverent aussi, & le louerent fort de son repas, qui avoit été mieux apprêté qu'il ne fut payé car au bout de six mois le Traiteur fut obligé de lui faire donner assigna-

tion.

tion , & s'il ne l'eût menacé de lui faire arrêter son carrosse , il ne l'aurait pas contenté sitôt.

La suite de ce repas eut le succès pour lequel il avoit été fait. Le Duc & la Duchesse coucherent ensemble , ensuite de quoi elle songea à faire venir son amant , avec qui il lui étoit permis maintenant de se divertir tout à son aise. Par malheur pour elle , il étoit allé à la Ferté sur Joire , terre qu'a son pere aux environs de la ville de Meaux. Ainsi elle fut obligée de presser son retour par une lettre dont voici la copie.

Lettre de la Duchesse de la Ferté au Comte de Roussi.

Vous ne me direz plus que je ne vous aime pas. Je me viens de accommoder avec mon magot pour l'aider de vous ; & comme je crois être entre les bras d'un singe , quand je suis obligée de le souffrir , je crains à tous

momens qu'il ne m'étouffe. Jugez s'il est sacrifice plus sanglant que le mien. Cependant vous m'abandonnez lorsque j'ai le plus besoin de consolation, & de plus vous m'abandonnez sans me le dire ; si vous ne revenez bientôt , je vais mourir. Mais , qu'importe ? aussi-bien n'ai-je plus guere à vivre , & je sens bien que si je ne meurs de tristesse , je mourrai du moins de joie quand je vous tiendrai entre mes bras.

La fin de cette lettre étoit trop touchante pour ne pas monter promptement à cheval. Rouffi prit la poste & trouva la Dame si affamée qu'il lui fut impossible de la contenter. Enfin en étant sorti le mieux qu'il put , elle ne lui donna pas de repos qu'il ne lui eût accordé une nouvelle entrevue & celle-ci étant suivie de plusieurs autres , elle le mit si bien sur les dents qu'il fut obligé d'avouer que l'exercice nuit en toutes choses.

Les affaires de ces trois amans

étoient en cet état , quand Biran se
 brouilla avec la Duchesse d'Aumont.
 Comme il avoit un Régiment de Ca-
 valerie , & qu'en temps de paix comme
 en temps de guerre , le Roi n'exem-
 ptoit personne de son devoir , il fut
 obligé d'aller faire un tour à la gar-
 nison , où ayant vu la femme de la
 Grange , Intendant des troupes , il en
 devint amoureux , ou pour mieux di-
 re , il chercha à passer son temps avec
 elle. Cette petite femme , à qui mille
 Officiers avoient inspiré la vanité , ne
 se vit pas plutôt un amant de la trem-
 pe de Biran , qu'elle méprisa tous les
 autres ; & ayant peur qu'un homme
 de la Cour ne se rebutât , si elle le fai-
 soit languir , elle ne le fit attendre que
 jusqu'à ce qu'il lui demanda quelques
 faveurs.

La Duchesse d'Aumont , qui avoit
 admiré plusieurs fois la constance qu'il
 avoit eue pour elle , n'en étoit pas si
 bien assurée , qu'elle n'eût pris des
 mesures pour être avertie , s'il retour-

noit à son penchant. Ainsi ayant su peu de jours après ce qui se passoit, elle entra dans une jalousie qui ne lui laissa plus de repos. Elle lui écrivit donc en termes qui témoignaient son ressentiment : mais quoique Biran l'aimât, elle avoit tort d'être absente, & toute charmante qu'elle étoit, il se contenta de lui donner de belles paroles, pendant qu'il continua avec l'autre son petit commerce, qui dura tant qu'il fut obligé d'être à la garnison.

Ainsi n'ayant point changé de conduite, il outra tellement la Duchesse, que quand il fut de retour, elle ne le voulut plus voir. Ce fut alors qu'il reconnut le tort qu'il avoit eu de préférer une petite bourgeoise plus laide que belle, à une femme de qualité toute charmante. Cependant son repentir ne fut pas capable de lui faire obtenir sa grace, si bien qu'il lui préféroit la fantaisie de retourner à la garnison pour insulter celle qui étoit cause de son malheur. Voilà sans doute une ré-

solution bien bizarre pour un homme
 d'esprit , & qui venoit de témoigner
 tant de tendresse à une femme : mais
 ne croyant que ce moyen-là pour re-
 gagner la confiance de l'autre , il ar-
 riva auprès de la petite la Grange , à
 qui pour premier compliment il dé-
 buta que ne pouvant pas être toujours
 à son Régiment , & étant obligé d'en
 laisser le soin au Lieutenant de sa com-
 pagnie , il prétendoit qu'il veillât aussi-
 bien sur sa conduite que sur celle de
 ses cavaliers : que pour l'engager à le
 faire avec plus d'affection , il vouloit
 qu'il partageât ses faveurs avec lui :
 que du tempérament dont il la con-
 noissoit , il savoit qu'elle ne se pouvoit
 passer d'homme , & qu'il aimoit mieux
 lui en donner un de sa main , que de
 s'en rapporter à son choix.

Il est aisé de juger l'effet que fit ce
 compliment sur une personne qui se
 souvenoit d'avoir été traitée , il n'y
 avoit pas long-temps , comme si elle
 eût été aimée. Elle s'en trouva si sur-

prise, qu'elle auroit cru que c'eût été conduit
 un songe, si Biran, pour ne lui laisser ce qu'il
 aucun lieu de douter de la vérité, n'eût mais
 lâché en même temps son Lieutenant craindre
 après elle. Comme ce procédé étoit la fit
 extrêmement choquant, elle voulut disoit
 prendre son sérieux : mais Biran préLieute
 nant le sien, lui dit qu'il n'y avoit point tout c
 d'autre parti à prendre ; sinon, qu'il mit po
 révéleroit à son mari tout ce qui s'élection
 toit passé entre eux. Ce fut bien possible
 la faire tomber de fièvre en chaqui éto
 mal, s'il m'est permis de parler de de gue
 forte. Elle lui demanda s'il étoit serompe
 ou ivre. Mais voyant qu'il n'étoit de men
 l'un ni l'autre, & qu'il continuoit tou avoi
 jours sur le même ton, elle eut temps
 cours aux pleurs qui ne le touchereavoit
 guere. Cependant comme il crut qu'elle
 c'étoit vouloir exiger trop d'elle toaveurs
 en un moment, il se relâcha à lui a& qu'il
 corder un délai de vingt-quatre heures plu
 res, pendant lesquelles il dit au Liequ'on e
 tenant de faire ses affaires. S'il

Jamais on n'avoit oui parler d'un rapport

fut ét conduite comme celle-là , & c'étoit
 laiffée qui défefpéroit la petite la Grange :
 n'étoit mais fe voyant entre fes mains , la
 enant crainte qu'il n'exécutât fes menaces ,
 étoit la fit réfoudre , non pas à faire ce qu'il
 vouloit difoit , mais à tâcher de gagner le
 n pro Lieutenant , afin qu'il lui fit accroire
 tout ce qu'elle voudroit. Elle lui pro-
 mit pour cela , non-feulement la pro-
 ui s'ection de fon mari , mais encore une
 n pouffiez bonne fomme. Mais celui-ci ,
 chaqui étoit pitoyable comme un homme
 r de de guerre , lui fit réponfe , qu'elle fe
 oit ferompoit , fi elle le croyoit capable
 étoit de mentir à fon Colonel ; & comme
 oit tout avoit pris fes manieres depuis le
 eut temps qu'il le hantoit , il ajouta qu'elle
 chereavoit tort de faire tant la réfervée ,
 eut qu'elle avoit peut-être accordé des
 le to faveurs à gens qui ne le valoient pas ;
 lui a & qu'il lui confeilloit en bon ami d'en
 re haïr plus honnêtement , fi elle vouloit
 a Lie qu'on en usât bien avec elle.

S'il eft vrai ce que la médifance
 r d'apporte , il faut croire qu'elle fit

réflexion à un discours si pressant. Quoi qu'il en soit, le Lieutenant se vanta, après être sorti d'avec elle, qu'elle s'étoit rendue à la raison ; & on y ajouta d'autant plus de foi, qu'il dit de certaines circonstances de ses beautés cachées, dont on ne pouvoit parler si assurément, à moins que de les avoir vues. Elle crut après cela, qu'elle étoit en repos du côté de son mari ; mais Biran poussant les choses jusques à l'extrémité, il lui envoya un homme exprès à un endroit où il étoit allé, pour l'avertir, que s'il vouloit sauver l'honneur de sa femme, il falloit qu'il revînt en diligence ; autrement, qu'il alloit faire naufrage dans un rendez-vous qu'elle avoit donné. La Grange quitta les affaires du Roi pour les siennes, mais ce fut pour essuyer mille railleries piquantes, qu'il lui fit ; de sorte que, comme il n'étoit pas d'ailleurs trop prévenu de la vertu de sa moitié, il commença à faire méchant ménage avec elle, & la renvoya peu

de t
dan
B
noeu
ris,
mon
tour
Duc
de la
le fa
après
men
nes.
E
jour
bure
si bie
le te
le te
au d
oblig
être
il n'y
étant
mand

de temps après chez ses parens , ou dans une Religion.

Biran , ayant fait cette belle manœuvre , s'en retourna en poste à Paris , où il prouva à la Duchesse d'Aumont la violence de son amour , par le tour scélérat qu'il venoit de faire. La Duchesse , qui n'étoit pas différente de la plupart des femmes , qui aiment le sacrifice , fut ravie de celui-ci ; & après s'être fait prier quelques momens , elle le remit enfin dans ses bonnes grâces.

En ce temps-là , l'on continuoît toujours à jouer chez la Marquise de Rambures , où le Chevalier Cabre s'étoit si bien introduit , qu'il étoit devenu le tenant. Caderouffe , qui connoissoit le tempérament de la Dame , en étoit au désespoir , par l'intérêt qu'il étoit obligé de prendre à sa conduite , après être entré dans sa famille. Cependant il n'y pouvoit que faire , la Marquise étant d'un âge à faire plutôt des réprimandes aux autres , qu'à souffrir qu'on

lui en fit. En effet , elle n'étoit pas à ignorer , qu'un commerce si honteux la ruinoit de réputation : mais sa folie , qui alloit jusques à l'excès , fut enfin au-delà de toute sorte d'imagination. Elle devint jalouse de ce petit homme , qui voyoit une certaine Madame Sallé , femme d'un Maître des Comptes , & encore quelques autres femmes. Elle s'emporta extraordinairement contre lui , lui reprocha sa naissance , & l'honneur qu'elle lui faisoit. Mais lui , qui depuis qu'il avoit de l'argent , commençoit à se donner des airs de qualité , la traitant mal à son tour , lui dit qu'un homme tel qu'il étoit , quand il avoit de l'honneur , valoit mille fois mieux qu'une femme de qualité qui n'en avoit point : qu'il ne s'étoit pas loué à elle pour faire le métier de Porteur de chaise , qu'il ne l'avoit que trop caressée ; & qu'il étoit temps qu'il en caressât d'autres , qui lui fissent moins de peine.

C'en étoit assez dire , pour faire

mon
reufe
leme
un ba
les j
enfin
pouv
mon
vit à
cher
de ve
le pri
grace
que p
il tail
cela é
en l'é
à mon
lui , re
Cas
& le
deffein
à qu
pen la
croiti

pas à mourir de douleur une femme amoureuse. Aussi le prit-elle à cœur tellement, qu'elle devint sèche comme un bâton; & le chagrin rongea tous les jours son esprit de plus en plus, enfin elle acheva ses jours, qu'elle ne pouvoit plus passer aussi-bien dans le monde avec honneur. Quand elle se vit à l'extrémité, elle envoya chercher Cabre; & sachant qu'il refusoit de venir, elle envoya une seconde fois, le priant de ne pas lui refuser cette grace. La petite Sallé, qui ne l'aimoit que parce qu'il se laissoit voler quand il tailloit à la Bassette, lui dit, que cela étoit vilain de refuser une femme en l'état où elle étoit; & l'ayant obligé à monter en carrosse, elle y entra avec lui, résolue de l'attendre à la porte.

Caderouffe étoit dans la maison, & le voyant venir, il crut que son dessein étoit d'achever de la piller; à quoi il n'avoit pas perdu de temps pendant qu'il l'avoit vue, si l'on en croit la renommée. Quoi qu'il en soit,

comme l'intérêt rend tout le monde ardent , lui qui n'aimoit point à dégainer , fit le brave ; & se postant sur une porte , lui demanda à qui il en vouloit. Cabre lui dit nettement , à Madame de Rambures. A quoi l'autre ayant répondu un peu en colere , qu'il ne l'avoit que trop vue , & que ce n'étoit plus le temps ; le discours s'échauffa de sorte , que s'il ne fût survenu des valets , ils auroient peut-être tiré l'épée. Cabre jugea à propos de ne pas avoir affaire à cette populace ; mais quelque sage que fût ce conseil , on le poursuivit jusques à son carrosse , où la vue de Madame Sallé , qui étoit connue pour ce qu'elle étoit , excita plutôt les injures , que de les appaiser.

Pendant que cela se passoit , le Duc de Roquelaure vint à mourir de chagrin ; & l'on voulut que ce fût pour avoir fait une méchante affaire , en achetant la Comté d'Astarac , qui appartenoit à la Maison d'Epernon , & pour avoir perdu cinquante mille écus

au
Gon
Gon
valu
en a
plus
Cou
de l
mar
de fo
s'il v
Lava
la D
cens
Ces
pour
d'une
aima
prit
toute
pouv
oncle
de pe
bonté
le con

au jeu : comme néanmoins il étoit
 Gouverneur de Guyenne, & que ce
 Gouvernement lui avoit beaucoup
 valu, ses affaires se trouverent encore
 en assez bon état, pour faire desirer à
 plusieurs filles des plus hupées de la
 Cour, de pouvoir épouser le Marquis
 de Biran. Mais c'étoit au Roi à le
 marier, & il ne fut pas plutôt la mort
 de son pere, qu'il lui fit proposer, que
 s'il vouloit songer à Mademoiselle de
 Laval, Fille d'honneur de Madame
 la Dauphine, il lui donneroit deux
 cens mille francs, & le Brevet de Duc.
 Ces offres étoient trop avantageuses
 pour les refuser. La Demoiselle étoit
 d'une des premieres Maisons de France,
 aimable de sa personne, ayant de l'es-
 prit infiniment, & enfin revêtue de
 toutes les bonnes qualités, que l'on
 pouvoit desirer. Aussi le Duc du Lude,
 oncle de Biran, & qui lui tenoit lieu
 de pere, remercia d'abord le Roi des
 bontés qu'il avoit pour lui; & sans
 le consulter, l'assura qu'il seroit dis-

posé à lui obéir : mais l'ayant trouvé, il fut surpris de ne lui pas voir pour cette affaire toute la chaleur qu'il dût avoir, & lui en ayant demandé la raison : parce, lui répondit Biran, que le Roi prend trop de soin de Mademoiselle de Laval. Ce peu de paroles fit comprendre au Duc du Lude, qu'il falloit qu'il eût oui quelque chose de certains discours, qui s'étoient faits à la Cour sur ce sujet. Mais comme ce Duc ne voyoit rien d'égal au Brevet, qui étoit proposé pour ce mariage, il fit ce qu'il put pour lui insinuer l'ambition qui le tourmentoit lui-même. Biran voulut encore lui contredire ; mais lui se fâchant aussi-tôt, lui repliqua qu'il ne falloit point couvrir d'un prétexte comme celui-là, un refus qui ne procédoit que d'une autre passion. Qu'il étoit averti de bonne part, qu'il voyoit Mademoiselle de Bois-franc avec assiduité : s'il n'avoit point de honte de songer à entrer dans la famille d'un homme qui ne devoit

fon
nfun
apre
lui t
n'av
ni fu
C
de M
vrai
ou d
avoi
pas d
se v
oncl
aupr
cu'o
comm
toit
le p
s'en
Il se
où s'
l'enc
Duch

son bien qu'à ses rapines , & à ses usures ? Qu'il ne le vouloit plus voir après cela , & que s'il ne venoit avec lui tout de ce pas remercier le Roi , il n'avoit que faire de compter jamais , ni sur son amitié , ni sur sa succession.

Ce qu'avoit dit le Duc du Lude , de Mademoiselle de Bois-franc , étoit vrai. Biran l'aimoit depuis un mois ou deux. La Duchesse d'Aumont en avoit été si jalouse , qu'elle n'avoit pas craint d'éclater. Cependant Biran , se voyant pressé de la sorte par son oncle , résolut de se faire un mérite auprès de la Duchesse , du mariage qu'on lui proposoit. C'est pourquoi , comme ce qu'il avoit dit du Roi , n'étoit pas capable de l'arrêter , il prit le parti de contenter son oncle , & s'en fut avec lui remercier ce Prince. Il se retira ensuite dans sa maison , où s'étant fait donner du papier & de l'encre , il écrivit en ces termes à la Duchesse.

LETTRE du Marquis de Biran à la
Duchesse d'Aumont.

JE viens de remercier le Roi de ce qu'il m'a choisi pour épouser une Demoiselle qu'il n'a pas haïe. C'est vous en dire assez pour vous apprendre, que je ne l'aimerai jamais, & que vous serez toujours maîtresse de mon cœur. Si vous vous étonnez que je fasse un pas comme celui-là, prenez - vous - en à vous-même, & non pas à moi, qui ne crois pas manquer d'honneur pour cela. Je veux vous témoigner, que bien loin d'aimer Mademoiselle de Bois-franc, comme vous vous êtes imaginée, je ne me marie, que parce qu'on le veut, ou plutôt parce que j'épouse une personne, qui ne pourra jamais vous donner de jalousie.

La Duchesse d'Aumont trouva dans cette Lettre des consolations merveilleuses. Ah ! le pauvre garçon, s'é-

cria -
qu'il
voul
Et ap
cette
dema
dema
il dev
nomm
quela
tel pa
fer le
qu'il
il se
n'avo
La pa
manie
se res
les re
geât à
melle
toutes
crut q
moins
pour

à la
 le ce
 une
 vous
 que
 us se
 r. Si
 pas
 en à
 ui ne
 cela.
 loin
 anc,
 e me
 ou
 nne,
 r de
 dans
 veill-
 s'é-

cria-t-elle aussi-tôt ! Qui eût cru
 qu'il eût été de si bonne foi , que de
 vouloir être cocu pour l'amour de moi !
 Et après plusieurs exclamations de
 cette sorte , elle eut la malice de lui
 demander un rendez-vous pour le len-
 demain , sachant que le jour d'après
 il devoit être marié. Biran , que je
 nommerai dorénavant le Duc de Ro-
 quelaure , puisqu'il devoit être déclaré
 tel par le Roi , n'eut garde de refu-
 ser le cartel ; & pour lui faire voir
 qu'il ne vouloit vivre que pour elle ,
 il se ménagea si peu , que jamais il
 n'avoit fait paroître tant de courage.
 La paix s'étant faite aisément de cette
 maniere , elle lui dit qu'au moins il
 se ressouvînt , qu'il n'alloit avoir que
 les restes d'un autre , & qu'il son-
 geât à se conserver. Il le lui promit for-
 mellement ; & comme elle avoit pris
 toutes ses précautions là-dessus , elle
 crut qu'il lui garderoit parole. Néan-
 moins comme c'étoit du fruit nouveau
 pour lui , & que les jeunes gens ne

font pas toujours ce qu'ils promettent, il n'eut pas plutôt Mademoiselle de Laval entre ses bras, qu'il la traita, non pas comme sa femme, mais comme une maîtresse. Si elle eût voulu dire tout ce qu'elle savoit, peut-être eût-elle avoué, que ce n'est pas toujours les plus grands hommes, qui sont les plus vigoureux : mais comme elle avoit plus d'un jour à vivre avec lui, & qu'elle ne vouloit pas en user si franchement, avant que de le connoître, elle fit toutes les grimaces que ses parens lui avoient dit de faire, pour lui faire accroire qu'il en avoit eu les gants.

Biran étoit trop habile pour s'y méprendre ; néanmoins, comme il étoit tout aussi-bien instruit qu'elle, qu'il falloit garder le secret, il feignit d'être le plus content du monde, principalement aux gens qui venoient lui faire compliment sur son mariage.

En effet, pour insinuer mieux qu'il avoit l'esprit libre, il se fit coëffier avec des cornettes & des fontanges

& te
cut
Si b
gran
s en
gard
eût d
qui l
Co
dure
meur
fouve
qu'il
vint d
car d
état d
aise d
d'Au
d'ent
y avo
mais
foien
étoie
mene
bien

& tenant la place de sa femme, il reçut les Dames qui la venoient voir. Si bien que, comme il n'y avoit pas grande clarté dans la chambre, elles s'en feroient retournées sans prendre garde à la supercherie, s'il ne les eût défabusées par un attouchement qui leur étoit sensible.

Ces folies ne pouvant pas toujours durer, sa femme qui n'étoit pas d'humeur à se passer de la Cour, le fit refouvenir, qu'il y avoit quatre jours qu'il n'y avoit été. Il fut ravi que cela vint d'elle, pour plus d'une raison; car outre qu'il n'étoit pas toujours en état de lui rendre service, il étoit bien aise de se conserver pour la Duchesse d'Aumont, avec qui il avoit résolu d'entretenir commerce. Il trouva qu'il y avoit bal ce jour-là à Saint Germain; mais la plupart de ceux qui y dansoient, ayant oublié à sa vue, qu'ils étoient obligés de se ménager, ils l'amenerent boire à une lieue de-là, si bien qu'ils n'étoient pas encore reve-

nus, quand le Roi dit qu'il étoit temps
 de commencer. On fut chercher les
 Danseurs ; & ceux qui y étoient al-
 lés leur ayant annoncé la volonté du
 Roi, ce fut la chose du monde la plus
 pitoyable, quand ils vinrent à paroî-
 tre devant lui. Le Roi, voyant ce qui
 en étoit cause, s'en alla plutôt que de
 coutume, & Biran n'osa paroître, de
 peur qu'il ne l'accusât d'avoir été l'au-
 teur de la débauche. D'ailleurs il n'é-
 toit pas plus en état de se montrer
 que les autres, principalement devant
 un Prince, qui étant extrêmement sage
 de lui-même, s'appercevoit aussi-tôt
 des moindres excès. La nuit ayant dis-
 sipé toutes les exhalaisons vineuses qu'il
 pouvoit avoir, il se trouva le matin
 au lever du Roi, qui lui demanda fort
 obligeamment de ses nouvelles, & de
 celles de sa femme. Il lui répondit en-
 goguenardant, qu'il faudroit bien d'au-
 tres fatigues, à l'un & à l'autre, pour
 les faire mourir. Cependant ce qu'il
 dit au Roi, n'étoit rien en comparai-

son de ce qu'il dit à sa femme. Etant
revenu à Paris, elle lui demanda quel
accueil il avoit reçu; sur quoi pre-
nant un grand sérieux, il lui répon-
dit, qu'il avoit tout lieu imaginable
de se louer de Sa Majesté; qu'elle ne
l'avoit pas plutôt vu, qu'elle lui avoit
dit fort obligeamment, qu'elle ne vou-
loit plus se ressouvenir de ce qu'avoit
fait Monsieur de Biran, & que ce ne
seroit plus que ce que feroit Monsieur
de Roquelaure.

La Dame fut ravie de ce qu'il pa-
roissoit si content, & ne se doutant
en aucune façon pourquoi il avoit dit
ces paroles, elle lui exagéra la bonté
du Roi, lui demanda, si l'on pou-
voit dire les choses avec plus d'esprit
& plus de bonté. Biran avoua que
cela étoit impossible; & après avoir
encore renchéri par dessus, il lui dit,
qu'il trouvoit cette pensée si juste, qu'il
vouloit s'en servir à son égard: qu'il
lui promettoit donc, qu'il avoit ou-
lié tout ce qu'avoit fait Mademoiselle

de Laval ; & qu'il ne se mettroit jamais
 mais en peine , que de ce que feroient ,
 Madame de Roquelaure. Si la Du-
 chesse avoit pu retenir sa langue après ce
 reproche, elle l'eût fait sans doute il
 aux dépens d'une partie de son sang
 mais n'y ayant plus de remède , elle
 tâcha de cacher la confusion où elle
 étoit.

Le commerce qu'il avoit avec Ma-
 dame d'Aumont dura encore quelque
 temps : mais ayant une jeune femme
 tous les jours auprès de lui , quel-
 que abstinence qu'il pût faire , la Du-
 chesse s'aperçut devant peu , qu'une
 femme étoit plutôt capable de servir
 à trente hommes , qu'un homme à
 deux femmes. Comme elle étoit
 gourmande & avoit beaucoup d'ap-
 pêt , elle chercha quelqu'un qui
 la pût consoler de la perte qu'elle
 avoit faite ; & comme l'Archevêque
 de Reims , frère du Marquis de
 Louvois , se radoucissoit auprès
 d'elle depuis quelque temps , elle
 fit un jugement avantageux de
 mille apparences.

oit jaunes, qui se trouvoient en lui. En
 feroient, il étoit marqué à la marque,
 a Due Caderouffe estimoit si essentielle
 e après être habile homme en amour, &
 dout'il avoit spécifié, quand il avoit
 sanglé du Prince de Courtenay à la
 e, en marquise de Rambures. Ce Prélat
 ou elle ne faisoit aucune abstinence qui
 it diminuer son embonpoint; & s'il
 ec Maioit à craindre quelque maladie, ce
 quel étoit que parce qu'il en usoit quel-
 femmefois en homme, qui croyoit que
 quelquen ne pouvoit nuire à sa santé.
 uches. Cet endroit étoit fort touchant pour
 femme Duchesse, qui aimoit l'excès en
 à beaucoup de choses : néanmoins il
 x feroit encore une autre qualité qui fer-
 nde fit autant à la gagner. Ce fut, qu'é-
 'un qut homme d'Eglise, & elle dévote,
 le avde crut qu'on leur verroit tout faire,
 que faut parler de la sorte, sans qu'on
 ouvoit trouvât à redire. Elle étoit en cette
 depensée, quand l'Archevêque, qui
 gementoyoit qu'une Lettre faisoit autant
 ces hoïet que la parole, lui envoya
 le-ci.

Lettre de l'Archevêque de Reims
à la Duchesse d'Aumont.

JE vois bien des femmes , mais je n'en vois point qui me plaisent tant que vous. J'enrage que je ne sois du monde pour vous le pouvoir dire ouvertement ; l'on me verroit à vos pieds , sans me soucier ni de l'alliance que j'ai avec votre mari , ni des jaloux que je pourrois faire. Mais il faut déférer quelque chose au rang que je tiens , qui n'empêchera point pourtant , que je ne m'y rende , si vous l'avez agréable. Songez cependant , que l'intérêt que les gens comme moi ont d'être discrets , assure la réputation d'une femme , laquelle court grand risque avec les galans de profession.

La Duchesse n'étoit pas fâchée que l'Archevêque l'aimât : mais elle trouva cette déclaration trop cavaliere ; & elle eût voulu , que comme elle faisoit profession de piété , il lui en eût fait

fait qu'il lui
fiance
qu'elle
vertu ,
solumen
pas un
gatelles
& don
nager p
voit po
il s'en
rouge c
jugez d
lui dit-
vous ne
prendre
Moi ! je
lui dit l
devriez
que , qu
qui ne f
ne lui fa
L'Arc
à un tra
fait
Ton

fait quelque mention ; c'est-à-dire , qu'il lui eût témoigné moins de confiance dans son entreprise. C'est ainsi qu'elle cherchoit les apparences de vertu , quand elle y avoit renoncé absolument. Mais l'Archevêque n'étoit pas un homme à s'amuser à ces bagatelles , lui qui alloit droit au fait , & dont la coutume étoit de ne ménager personne. Aussi voyant qu'il n'avoit point de réponse à son billet , il s'en fut chez elle , où , le visage rouge comme un Chérubin : Vous me jugez donc bien indigne , Madame , lui dit-il , de votre amitié , puisque vous ne daignez pas seulement m'apprendre quelque chose de ma destinée ? Moi ! je ne fais que vous répondre , lui dit la Duchesse : cependant vous devriez bien vous dire vous-même , que , qui se plaît à écrire des choses qui ne sont point , mérite bien qu'on ne lui fasse point de réponse.

L'Archevêque , qui s'étoit attendu à un traitement plus rigoureux , fut

ravi qu'elle ne le payât que d'incrédulité. En effet, il sentoît des choses, qui lui permettoient de croire qu'il ne seroit pas long-temps sans la convaincre. Ainsi, tout rempli d'espérance : Madame, lui dit-il, je ne fais à quoi servent toutes ces façons entre gens comme nous, qui ne manquent pas d'expérience. Pourquoi vous dirois-je que je vous aime, si je ne vous aimois pas ? Dois-je souhaiter de perdre mon temps dans le siècle où nous sommes, où on peut si bien l'employer ? & ne le devrois-je pas compter pour perdu, si je recherchois des faveurs où je me trouverois peu sensible ? Je vous aime premièrement, parce que vous êtes toute aimable ; mais j'ajouterai à cela, que vous êtes belle sans être coquette, ce qui me plaît encore plus que tout le reste. Je vous dirai aussi que c'est parce que vous êtes vertueuse, & que toutes les autres ne le sont pas. Mais prenez garde de ne pas interpréter ce mot

au pie
siste pa
voir g
appare
vous,
lité au
plaira
tes cho
lement

La l
entend
étoient
c'étoit
terie,
toujour
mais d'
ressenti
mieux.
demand
toit poi
mais q
fût touj
à aimer
un feu
même

au pied de la lettre. La vertu ne consiste pas à être farouche , mais à savoir goûter les plaisirs sans que les apparences nous découvrent. Pour vous , vous pouvez avoir cette qualité au suprême degré quand il vous plaira , & l'on vous verroit faire toutes choses , qu'on n'en auroit pas seulement le moindre soupçon.

La Duchesse pensa se fâcher , lui entendant dire que les apparences étoient belles en elle ; elle crut que c'étoit l'accuser tacitement de galanterie , & comme le soupçon regne toujours parmi le crime , elle le pria , mais d'un ton qui marquoit quelque ressentiment , de vouloir s'expliquer mieux. Il lui accorda volontiers sa demande , & lui dit , qu'il ne doutoit point qu'elle n'eût été vertueuse ; mais qu'il seroit fort fâché qu'elle le fût toujours ; qu'il n'étoit pas homme à aimer sans espérance , & que comme un feu s'éteint faute de matiere , de même un homme se retireroit bientôt

d'auprès d'une femme, quand il voyoit qu'il n'y avoit rien à faire.

Il lui expliqua ainsi les mystères amoureux, en quoi il avoit meilleure grace, que dans la chaire. Aussi y étoit-il entré plusieurs fois sans sentir ce qu'il disoit; au lieu qu'alors il étoit si ému, qu'il ne l'avoit jamais été davantage. Aussi voulut-il voir tout d'un coup ce qu'il avoit à espérer; c'est pourquoi il se mit à vouloir caresser la Dame, qui se défendit quelque temps: mais feignant de ne pouvoir résister à un homme de sa force, elle se laissa enfin coucher sur un lit, où la trop grande ardeur de l'Archevêque fut cause qu'elle ne prit point de part au plaisir qu'il avoit goûté. Comme il étoit homme à tourner toutes choses à son avantage, il lui dit, que pour avoir quarante ans passés, c'étoit encore être assez prêt à rendre service aux Dames; que devant qu'il fût un moment, il n'y auroit rien de perdu

pour
bien,
faire
se sen
gueur
fut fo
de se
d'abor
les eff
lemen
vantag
pas fa
avec e
d'où
Comm
lere, v
belles
un inc
flexion
mari,
à Rom
Il fu
de s'en
Il lui di
simple

pour elle , & qu'il se méconnoîtroit bien , s'il demeurait court dans l'affaire dont il s'agissoit. En effet , il se sentit bientôt une nouvelle vigueur , & se mettant à la caresser , il fut fort surpris de voir qu'elle tâchoit de se dérober de dessous lui. Il crut d'abord que c'étoit des façons : mais les efforts qu'elle faisoit continuellement ne le tenant pas incertain davantage de la vérité , il ne voulut pas faire davantage le coup de poing avec elle , & lui demanda froidement d'où venoit tant de changement ? Comment , lui dit-elle toute en colère , vraiment vous m'alliez faire de belles affaires ! J'allois commettre un inceste , si je n'y eusse fait réflexion : vous êtes parent de mon mari , & il auroit fallu que j'eusse été à Rome.

Il fut impossible à l'Archevêque de s'empêcher de rire à ce discours. Il lui dit cependant , qu'elle étoit bien simple de dire ce qu'elle disoit : Qu'il

n'étoit nullement parent du Duc d'Aumout , & qu'une marque de cela , c'est que si lui qui parloit étoit à marier , & que le Duc eût une sœur , rien ne l'empêcheroit de l'épouser. La Duchesse n'avoit pas la conception prompte en matiere de cas de conscience. Ainsi il lui fallut expliquer celui-là plus au long , & c'étoit quelque chose sans doute de plaisant , de voir qu'une femme qui venoit de faire un adultere , voulût faire la scrupuleuse. Aussi tout cela n'étoit que pure grimace : mais comme depuis qu'elle étoit dévote elle s'étoit accoutumée à en faire beaucoup , elle ne prit pas garde qu'il y avoit des rencontres où elles n'étoient nullement de saison.

L'Archevêque appréhendoit après cela qu'elle ne lui fit quelque difficulté sur son caractère : mais l'exemple de tant d'Evêques qui avoient des Maîtresses , avoit tellement frappé l'esprit de cette Dame , qu'elle ne pensa pas

seulen
chose
& da
place
La ra
qu'il n
il cou
comm
avoit a
quelau
long-t
comme
tenoit
chesse
Elle se
pella m
tes ces
prendre
menaça
La D
l'Arche
ner le t
quelque
dit , qu
amis , il

seulement à lui en parler. Ainsi les choses allèrent le mieux du monde , & dans peu il prit dans son cœur la place que Roquelaure y avoit tenue. La raison en étoit plausible , c'est , qu'il n'avoit point de femme avec qui il couchât tous les jours ; raison qui , comme nous avons dit ci - devant , avoit arraché l'autre de son cœur. Roquelaure avoit trop d'esprit pour être long-temps sans s'appercevoir de ce commerce , & comme la chose lui tenoit au cœur , il fut chez la Duchesse , qu'il accabla de reproches. Elle se retrancha sur la négative , l'appella mille fois impertinent : mais toutes ces injures ne lui ayant pas fait prendre le change , il sortit outré , la menaçant de la perdre.

La Duchesse en avertit aussi - tôt l'Archevêque , qui ne voulant pas donner le temps à Roquelaure de faire quelque folie , le fut trouver , & lui dit , qu'ayant toujours été de ses amis , il espéroit qu'il lui accorderoit

une priere. Qu'il ne s'amuseroit donc point à finasser avec lui : Qu'il lui avouoit de bonne foi, qu'il étoit bien avec Madame d'Aumont, laquelle il favoit l'avoir aimé : Qu'il ne falloit prendre des femmes que ce qu'elles vouloient, & non pas prétendre les retenir par force : Qu'à ce qu'il pouvoit connoître, il étoit cause lui-même de ce changement; qu'il ne devoit pas se marier : Qu'une belle femme, comme Madame d'Aumont, n'aimoit pas à partager les caresses d'un homme avec une autre : Qu'enfin il ne lui diroit autre chose, sinon, qu'il lui auroit une obligation infinie de se faire un peu de violence pour l'amour de lui; & qu'en revanche il pouvoit compter sur ses services & sur son amitié.

Biran étoit des amis de l'Archevêque : mais ayant peine à digérer un morceau comme celui-là, il lui fit réponse, qu'il s'étonnoit qu'il lui demandât d'avoir quelque égard pour

une fe
de haï
qu'il v
Qu'il
l'incer
par un
hoit d'
toient p
mais q
ufat ho
loit qu
bien au
donné l
d'Aume
elle dev
paravan
choses d
quand c
pouffer
répondr
C'éto
prenant
raisonne
ne fortu
fession c

une femme qu'il avoit tant de sujet de haïr, sur-tout après la déclaration qu'il venoit de lui faire lui-même : Qu'il falloit du moins le laisser dans l'incertitude, & non pas l'accabler par un aveu si choquant : Qu'il tomboit d'accord, que les Dames n'étoient pas obligées d'aimer toujours : mais que si elles vouloient qu'on en usât honnêtement avec elles, il falloit que de leur côté elles en usassent bien aussi avec ceux à qui elles avoient donné leur amitié : Que si la Duchesse d'Aumont vouloit rompre avec lui, elle devoit du moins l'en avertir auparavant ; mais de n'apprendre les choses comme il venoit de faire, que quand elles étoient faites, c'étoit le pousser un peu trop, pour qu'il pût répondre de sa discrétion.

C'étoit quelque chose d'assez surprenant, que de voir deux rivaux raisonner ainsi ensemble sur leur bonne fortune : mais la différence de profession de l'un & de l'autre, faisoit

qu'il n'y avoit rien à craindre ; outre que l'Archevêque étoit en possession à cause du crédit de son frere , de faire porter respect. En effet, cela fut cause que Roquelaure se modéra plus qu'il n'auroit fait avec un autre. Cependant il ne lui voulut rien promettre, & l'Archevêque étant allé rendre compte de son message à la Duchesse, elle fut extrêmement en peine.

L'Archevêque résolut d'y retourner une seconde fois, & deux fois, & deux fois si près l'une de l'autre, ayant donné quelque curiosité à la Duchesse de Roquelaure, elle en demanda le sujet à son mari, qui n'avoit pas donné au Prélat plus de contentement qu'il avoit fait l'autre fois. Comme il étoit encore tout bouffi de colere, & qu'il ne cherchoit qu'à décharger son cœur : c'est, Madame, lui dit-il, qu'une femme vient parler pour sa maîtresse qui a été la mienne, & il desiré que je ne dise point de mal, ce que je n'osant

garde de lui promettre. Pourquoi
 donc, Monsieur, lui répondit la Du-
 chesse ? C'est une chose à quoi la con-
 sidération vous engage ; outre qu'il est
 toujours honnête à un homme d'en
 bien user avec une femme qu'il a ai-
 mée. Mais ne sauroit-on savoir qui
 c'est ? & vaut-elle assez la peine de
 vous mettre dans l'inquiétude où je
 vous vois ? Non, Madame, elle ne le
 mérite pas. C'est la Duchesse d'Au-
 mont, puisque vous le voulez savoir,
 & elle ne vaut pas mieux que ses
 auteurs, qui s'en font donner par Rouf-
 seau, & par le Chevalier Tilladet. Ah !
 Monsieur, s'écria en même temps la
 Duchesse, treve de raillerie, & ne
 m'épargnez - vous pas plus que les
 autres ? La Duchesse d'Aumont ! un
 exemple de vertu & de sainteté, &
 qui il seroit à desirer que toutes les
 femmes ressemblassent. Dites, Mada-
 me, plutôt un exemple de tromperie
 & de perfidie ; je la ferai connoître
 avant qu'il soit peu, & puisque l'Ar-

chevêque de Reims en use si mal avec moi, je ne vois pas que je sois obligé d'en user mieux avec lui.

Roquelaure, tout spirituel qu'il étoit, lâcha ces paroles un peu légèrement; car, quoiqu'il ne se souciait pas de faire connoître à sa femme qu'il avoit été bien avec la Duchesse, c'étoit néanmoins lui faire voir que sa passion duroit encore; ce qu'il étoit obligé de cacher. Aussi la Duchesse ne se doutant point de la chose, elle se prit à pleurer, & lui dit, que s'il ne l'aimoit pas, du moins devoit-il avoir la discrétion de ne pas prendre pour confidente de ses amours: Qu'elle avouoit qu'elle n'avoit ni la beauté, ni le mérite de la Duchesse d'Aumont; mais que c'étoit moins sa faute que la sienne, de ne l'avoir pas choisie plus à son gré. Roquelaure, qui étoit meilleur mari qu'on n'avoit cru, & qu'il n'auroit cru lui-même, voyant cette nouvelle querelle, fut obligé de ne plus son-

ger

Tom

ger à l'autre , pour appaïser celle-ci. Il lui en coûta quelques caresses , & n'y ayant rien qui aide plus à remettre une femme de belle humeur , elle voulut s'enquérir encore plus particulièrement qu'elle n'avoit fait , des circonstances de son intrigue. Il lui en avoit trop dit pour ne pas achever ; ainsi il lui apprit en peu de mots tout ce qu'elle vouloit savoir , lui promettant néanmoins , qu'il lui seroit si fidele , qu'elle n'auroit point de sujet de s'en alarmer. La Duchesse qui aimoit la Cour , & tout ce qui étoit de la faveur , lui dit alors , que s'il parloit de bonne foi , il ne lui refuseroit pas une grace qu'elle avoit à lui demander : qu'elle le prioit pour l'amour d'elle ; que la chose n'allât pas plus avant avec l'Archevêque de Reims : qu'autrement elle feroit lui faire voir qu'elle lui étoit encore au cœur ; ce qu'elle ne vouloit pas croire de lui , après tous les témoignages qu'il venoit

de lui donner de son amitié. Roquel-
laure se crut obligé de le lui pro-
mettre, & la Dame, toute ravie de
sa victoire, écrivit en même temps
un Biller de sa main à l'Archevêque
de Reims, pour l'avertir qu'elle
avoit obtenu ce que son mari lui
avoit refusé. Voici ce qu'il conte-
noit.

*Lettre de la Duchesse de Roquelauure
à l'Archevêque de Reims.*

LE soin que je prends de la réputa-
tion de mon mari, & de celle de
Madame d'Aumont, m'a fait le tant
prier de ne pas écouter son ressentiment,
qu'il m'a accordé ce que je lui
demandois. Comme je sais que vous
prenez part à la Dame, vous pouvez
l'en avertir, & même lui montrer ce
que je vous mande. Elle sera peut-être
fâchée que j'aie tant de connoissance
de ses affaires; mais les miennes m'o-

bligent
afin qu
& aime
drois q
suis ob
tant de
que quo
turellem
moins
son secr

Cette
sans la
quelauure
ement,
e, réjo
ue. Il n
e lui m
uroit pa
e lui en
fier, il p
oit de c
e la Du
onsequen
dit-il, e

bligent à lui faire voir que je fais tout ,
 afin qu'elle en use bien avec moi. Belle
 & aimable comme elle est , je crain-
 drois que mon mari ne l'aimât ; & je
 suis obligée , étant si éloignée d'avoir
 tant de mérite , de lui faire connoître ,
 que quoique je ne sois pas méchante na-
 turellement , il est dangereux néan-
 moins d'offenser une personne qui a
 son secret entre les mains.

Cette Lettre , qui avoit été écrite
 sans la participation du Duc de Ro-
 quelaure , ayant été envoyée pareil-
 lement , sans qu'il en eût connoissan-
 ce , réjouit extrêmement l'Archevê-
 que. Il n'étoit pas besoin néanmoins
 de lui mander de la montrer , il n'y
 auroit pas manqué , quand même on
 ne lui en eût pas donné l'ordre. En
 effet , il prétendoit que cela achevé-
 roit de chasser Roquelaure du cœur
 de la Duchesse , dont il auroit par
 conséquent l'entière possession. Aussi
 lui dit-il , en la lui faisant voir , qu'elle

alloit connoître le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur la discrétion de ces fortes de gens : qu'il falloit être folle pour s'y confier , & qu'il ne comprenoit pas , comment il y avoit tant de femmes , qui y faisoient si peu de réflexion. La Duchesse étant si bien prévenue , n'eut garde de ne pas sentir quelque ressentiment à la lecture de cette Lettre ; cependant elle fut plus sensible à la joie de savoir que Roquelaure s'étoit radouci , qu'à la crainte de se voir à la discrétion de sa femme. L'Archevêque , qui alloit à ses fins , fut fâché de lui voir tant de tranquillité là-dessus , & ils alloient peut-être commencer déjà à se quereller , si elle ne lui eût fait connoître , que l'état où elle étoit ne procédoit que des assurances que la Duchesse de Roquelaure sembloit donner , qu'elle en useroit toujours bien tant qu'elle n'attireroit point son mari : que son dessein étoit de ne le jamais voir , il étoit donc

inutile
propo
Roc
sujet d
à s'en c
plaisir
je veux
jeunes
étoient
vouloie
s'appell
rendoit
c'est qu
eût fait
à son p
pendant
que l'ag
eux-mêm
Barbons
mençoie
à , il n'
plus en l
Termes ,
pouvant
emme p

inutile de faire des craintes mal-à-propos.

Roquelaure n'ayant plus tant de sujet de se louer de l'amour, chercha à s'en consoler dans une autre sorte de plaisir, qui est toujours à la mode, je veux parler du vin, à quoi tous les jeunes gens qui venoient à la Cour, étoient obligés de s'adonner, s'ils vouloient faire coterie avec ceux qui s'appellent Petits-Maîtres. Et ce qui rendoit ce désordre plus commun, c'est que quelque réprimande qu'en eût fait le Roi, il n'avoit pas été à son pouvoir de se faire obéir. Cependant on auroit eu lieu d'espérer que l'âge les auroit fait rentrer en eux-mêmes, si l'on n'eût vu que les Barbons, comme les autres, commençoient à s'en mêler. Entre ceux-là, il n'y en avoit point qui les mît plus en humeur, que le Marquis de Termes, homme dans un désordre épouvantable, & qui avoit quitté sa femme pour vivre avec la Marquise

de Castelnau , laquelle avoit si bien renoncé à la pudeur , que quoique son mari , qui lui avoit servi un temps de couverture , fût mort , elle ne laissoit pas de paroître publiquement le ventre plein. Ils étoient ordinairement dans une maison en Brie , appelée Fontenay , & il ne venoit à la Cour qu'à la dérobee , mais il y faisoit toujours parler de lui. Au reste , le désordre où il vivoit , lui avoit attiré plusieurs affaires , une entr'autres , où personne n'avoit jamais pu voir clair. Comme il étoit un soir dans cette maison , il vint descendre un homme dans une Hôtellerie du Village , lequel pria qu'on le menât au Château. Or , c'étoit la coutume , que tant que le Marquis de Termes y étoit , le Pont-levis étoit levé , ce qui faisoit dire qu'il travailloit à la fausse monnoie. Mais celui-ci s'étant fait connoître à un signal , on l'abaisa incontinent , & il lui fit bonne chere. Le lendemain matin ce

homme
rie ,
étoit
tant à
rent
Châte
étoit
ses an
à qui
Ce M
gros ,
même
de pa
mouf
quatre
que le
mi - q
quatre
détach
brasser
les me
avoit t
Cet
Cour ,
fût arr

homme s'en retourna à son Hôtellerie, où il trouva huit Cavaliers qui étoient aussi arrivés la veille, & montant à cheval avec eux, ils s'en vinrent tous de compagnie du côté du Château, dont le Marquis de Termes étoit parti avec un Gentilhomme de ses amis & avec tous ses domestiques, à qui il avoit fait prendre les armes. Ce Marquis rangea tout cela en un gros, & les autres s'étant rangés de même, l'on commença à combattre de part & d'autre à bons coups de mousqueton & de fusil. Il y en eut quatre ou cinq d'estropiés, & après que le combat eut duré près d'un demi-quart d'heure, tout d'un coup quatre Cavaliers de ces étrangers se détachèrent des autres & vinrent embrasser le Marquis de Termes, qui les mena dans le Château, où il y avoit un grand déjeuner.

Cette affaire fit grand bruit à la Cour, & le Roi donna ordre qu'il fût arrêté. Mais Madame de Mon-

tespan, qui à cause de son mari étoit de ses proches parentes, & qui étoit encore alors fort bien auprès du Roi, empêcha qu'il ne reçût cet affront. Cependant on lui fit demander ce que tout cela vouloit dire, car ce n'étoit ni duel, ni assassinat, puisque c'étoit de l'Infanterie contre de la Cavalerie, & que les choses s'étoient passées ainsi que je viens de rapporter; mais n'en ayant pas voulu dire la vérité, on écrivit au Président Robert, qui a une maison dans le voisinage, où il étoit alors, de mander ce qu'il en favoit. Ce Président, pour satisfaire aux ordres de la Cour, fit ce qu'il put pour éclaircir ce mystère; mais après bien des perquisitions, il ne put mander autre chose que ce que je viens de dire, dont le Roi fut obligé de se contenter.

Après cette affaire, il lui en arriva bientôt une autre, pour laquelle le Roi n'auroit eu garde d'écouter Ma-

dame
elle a
voulo
fut so
fort e
envoy
de ge
qui le
me q
mort
d'être
de se
& cha
qui a
être v
on cra
un gra
temps
que le
sa fem
fan;
trop
gea à
sonne
s'il é

dame de Montespan , quand même elle auroit eu si peu d'esprit , que de vouloir s'entremettre en sa faveur. Il fut soupçonné de poison , crime alors fort en usage en France , & qui avoit envoyé en l'autre monde beaucoup de gens qui se portoient bien. Ce qui le fit soupçonner , fut qu'une femme qui avoit été condamnée à la mort pour le même sujet , l'accusa d'être venu chez elle , sous prétexte de se faire dire sa bonne aventure , & chargea en même temps un homme , qui avoit été son Ecuyer , de lui être venu demander du poison. Or , on craignoit qu'il n'eût envie de faire un grand crime ; car il y avoit longtemps qu'il étoit mécontent , d'autant que le Roi avoit pris tout le bien de sa femme , qui étoit fille d'un Partisan ; & comme on ne pouvoit avoir trop de précaution là-dessus , on jugea à propos de s'assurer de sa personne. Il est difficile de dire au vrai , s'il étoit coupable , ou non ; car on

tâcha autant qu'on put, de dérober au public la connoissance de son affaire. On dit même qu'on fit passer son Ecuyer par les oubliettes, d'autres disent qu'il fut empoisonné. Quoi qu'il en soit, cet homme n'ayant pu déposer contre lui, il revint à la Cour, où trouvant la jeunesse si disposée, comme nous avons dit, à faire la débauche, il se mit non-seulement de la partie, mais devint encore un des Chefs. Le Duc de la Ferté, qui s'étoit séparé tout-à-fait d'avec sa femme, fit grande amitié avec lui par la sympathie qu'ils avoient à cet égard. Roquelaure, quoiqu'il fût un peu plus le sage depuis qu'il étoit marié, ne put refuser néanmoins à ses anciens amis de se trouver à leurs parties de plaisir : si bien que s'y fourrant encore avec un bon nombre d'autres débauchés, ce fut de quoi donner matière à bien des nouveautés. On n'eut garde d'épargner là le prochain, & après avoir médit de tous les gens

de l
com
faire
au li
fort
se m
donn
plur
quitt
vaille
mes,
parle
peu
dit q
p.êtr
leurs
entre
le no
rendi
gean
faire
Roya
sein
style
ressor

de la Cour , de Termes dit , que comme Noël approchoit, il falloit faire des paroles qu'on pût chanter au lieu de Noël. On trouva sa pensée fort juste; & comme l'on savoit qu'il se méloit de faire des Vers , on lui donna de l'encre , du papier & une plume, pour voir comme il s'en acquitteroit. Son dessein étoit de travailler sur eux-mêmes, sur leurs femmes, & sur toutes celles qui faisoient parler d'elles. Mais restant encore un peu de jugement à Roquelaure , il lui dit qu'il n'étoit pas de bon sens d'appâter aux autres matière de rire à leurs dépens; & que d'ailleurs il alloit entreprendre une chose impossible, le nombre en étant trop grand. Il se rendit à des si bonnes raisons, & changeant ainsi de pensée, il résolut de faire quelque chose sur la Maison Royale. Roquelaure sachant son dessein , l'approuva, moyennant que son style ne fût pas trop peste. Car il le fit ressouvenir que le Roi n'aimoit pas

les railleurs , & qu'il étoit bien aise de ne se point faire d'affaire. Cela fut cause que de Termes , qui avoit déjà fort bien débuté , raya ce qu'il avoit écrit , & il mit à la place les Noëls que voici.

NOELS NOUVEAUX.

O Messager fidele
 Qui reviens de la Cour ,
 Apprends-nous des nouvelles :
 Qu'y fait-on chaque jour ?
 Chacun à l'ordinaire
 Y passe mal son temps ;
 Les gens du Ministère
 Y sont les seuls contens.

Que fait le Grand Alcandre
 Au milieu de la Paix :
 N'a-t-il plus le cœur tendre ,
 N'aimera-t-il jamais ?
 L'on ne fait plus qu'en dire ,
 Ou l'on n'ose en parler :
 Si ce grand Cœur soupire ,

Il fait

Est-

Par-te

Qu'il

Sans c

Si nou

Au m

Il y f

Mais

Sa

En ef

Voit-

La ri

L'on

Et qu

Elle

Avec

Qu

Mon

Est-il

Va-t

Il n'a

Il fait dissimuler.

Est-il vrai qu'il s'ennuie
Par-tout, hors en un lieu : *Maintenon.*
Qu'il y passe la vie
Sans chercher le milieu ?
Si nous en voulons croire
Au moins ce qu'on en dit ,
Il y fait son histoire ,
Mais sa plume est son V . . .

Sa superbe Maîtresse *Montespan.*
En est-elle d'accord :
Voit-elle avec tristesse ,
La rigueur de son fort ?
L'on dit qu'elle en murmure ,
Et que sans ses Enfans
Elle feroit figure
Avec les mécontents.

Que fait dans son bel âge ,
Monseigneur le Dauphin :
Est-il toujours si sage ,
Va-t-il son même train ?
Il n'aime que la chasse ,

Cela lui coûte peu ;
 Quand ce plaisir le lasse ,
 Il revient à son feu.

Madame la Dauphine
 A-t-elle du pouvoir ,
 Comme l'on s'imagine
 Qu'elle en devroit avoir ?
 Son pouvoir se publie ;
 Mais l'on s'apperçoit bien ,
 Que sans la Comédie
 Elle ne pourroit rien.

La divine Princesse ,
 La charmante Conti ,
 A-t-elle la tendresse
 Toujours de son parti ?
 Elle en a de son Pere ,
 Et peu de son Epoux :
 Mais pour Monsieur son Frere ,
 Il en a pour eux tous.

La Princesse de Nante *Fille de Mad.*
 Fait-elle du fracas ; *de Montespan*
 Est-elle bien contente *& du Roi.*

De ses tendres appas ?

Elle a sujet de l'être ,

Si le Duc de Bourbon , *Petit-Fils*

Qui commence à paroître , *du Prince*

Lui fait changer de Nom. *de Condé.*

Du Colonel des Suisses

Ne nous direz-vous rien ,

Fait-il ses exercices ,

Y réussit-il bien ?

Il a beaucoup d'adresse ,

Grand esprit , & grand cœur ,

Fierté , beauté , jeunesse ,

Et de la belle-humeur.

Que fait-on chez les Dames *Sur les*

Dans ce charmant séjour ; *Dames*

Le commerce des flammes *en gé-*

Y regne-il toujours ? *néral.*

Les Amans sans ressource

Font voir pour leur malheur ,

Peu d'argent dans leur bourse ,

Peu d'amour dans leur cœur.

Des Dames renommées *D'Olonne,*

Ne dit-on que cela ; *Meklebourg,*
 Sont-elles réformées ; *de Fiesque.*
 Ont-elles dit hola ?
 Chez les Aventurieres
 L'Amour regne toujours ;
 Ainsi que les Rivieres ,
 Celles-là vont leur cours.

En est-il d'assez fieres
 Pour se faire prier ;
 D'autres assez séveres
 Pour ne rien octroyer ?
 Dans toutes les ruelles
 De différens états ,
 L'on a vu les plus belles
 Faire le premier pas.

Comment font les Coquettes ,
 Qui n'ont point d'agrément ,
 Et qui comme allumettes
 Brûlent pour un Amant ?
 Dans le siecle où nous sommes ,
 Chacun est indigent ;
 Elles trouvent des hommes ,
 Quand ell'ont de l'argent.

Des
 venez
 verent
 cela é
 qu'on
 Roque
 me ils
 se de r
 envie
 quelau
 monde
 premie
 cape.
 ne cha
 Prince
 Maint
 que lu
 mais
 ner de
 nier,
 les aut
 cœur
 couru
 compa
 qui co

erg,
que.

Des Termes ayant fait ce que vous venez de lire, il y en eut qui le trouverent bien, d'autres mal, disant que cela étoit trop sérieux. Il répondit, qu'on ne s'en prît pas à lui, mais à Roquelaure, qui avoit voulu, comme ils savoient, qu'il fît quelque chose de moins libre, que ce qu'il avoit envie de faire. La Ferté dit que Roquelaure étoit un sot, dont tout le monde convint, & lui-même tout le premier, quoique ce ne fût que sous cape. C'est pourquoi il jura, qu'il ne chanteroit que les couplets de la Princesse de Conti, & de Madame de Maintenon. Chacun savoit aussi-bien que lui, que c'étoient les meilleurs : mais comme on commença à entonner depuis le premier jusques au dernier, il fut obligé de faire comme les autres. On eut bientôt appris par cœur ces Noël's nouveaux, & ils coururent bientôt dans les meilleures compagnies. Le Prince de Condé, qui contre son ordinaire avoit quitté

sa Maison de Chantilli, pour venir passer une partie de l'Hyver à Paris, étant curieux de toutes sortes de nouveautés, on le régala de celle-ci, dont on avoit supprimé néanmoins l'article de la Princesse de Conti. Il demanda à celui qui lui faisoit ce présent, d'où vient que le Duc d'Orléans, lui, son fils, le Prince de Conti, & le Prince de la Rochefur-Yon n'y étoient pas ? A quoi l'autre ayant répondu, que l'Auteur n'avoit voulu parler que du Roi, & de ses Enfans : Donnez - moi donc, lui dit-il, celui de la Princesse de Conti, car elle est aussi bien sa fille, que Mademoiselle de Nantes. L'autre se trouva embarrassé de cette réponse, & vouloit chercher quelque détour : mais le Prince de Condé lui commanda de lui obéir. Ainsi il vit celui qu'on vouloit cacher ; de quoi ayant averti le Prince de Conti son neveu, il lui conseilla de se venger de l'Auteur, qui n'étoit

pas e
man
bale,
fortes
faux-
aband
de Co
seil du
déter
avoit
peine
coups
en au
tion c
s'il ne
lui de
nition
mes,
trouv
à l'ag
pour
parte
d'aill
Sang
Si

pas encore connu. Cependant on ne manqua pas d'attribuer cela à la cabale, comme étant capable de toutes sortes de sottises, & s'y trouvant un faux-frere, de Termes fut décelé, & abandonné au ressentiment du Prince de Conti, qui, sans attendre le conseil du Prince de Condé, s'étoit déjà déterminé sur la connoissance qu'il en avoit eue, à le récompenser de ses peines. En effet, il lui fit donner des coups de bâton, & le Duc de la Ferté en auroit eu sa part pour l'approbation qu'il avoit donnée à ce couplet, s'il ne se fût allé jeter à ses pieds & lui demander pardon. Quoique la punition fût un peu rude pour de Termes, personne ne le plaignit, & l'on trouva qu'il la méritoit bien, puisque à l'âge qu'il avoit, il étoit assez fou pour oser médire d'une fille, qui appartenoit de si près au Roi, & qui d'ailleurs étoit mariée à un Prince du Sang.

Si les Noël's étoient devenus pu-

blics en peu de temps , l'affront qu'avoit reçu l'Auteur ne fut pas davantage à se publier. Ainsi, comme les hommes ont coutume d'estimer une personne selon le bien ou le mal qui lui arrive , on vit que le Marquis de Termes devint bientôt le mépris de tous les honnêtes gens. Ses amis lui conseillèrent de s'en retourner à Fontenay : mais par malheur pour lui , sa femme à qui appartenoit cette terre , l'avoit obligé d'en sortir , tellement qu'à moins que d'aller dans le fond de la Gascogne , il n'avoit point de retraite. Il ne laissoit pas cependant de se montrer encore à la Cour , & le Prince de Conti voulant se moquer de lui , lui dit un jour en présence de tout le monde , qu'il falloit qu'il eût des ennemis , qu'on faisoit courir le bruit qu'il lui avoit fait donner des coups de bâton , que cela n'étoit pas vrai , & qu'il l'appelloit à témoin si ce n'étoit pas une imposture.

Cette aventure défraya la conversa-

tion p
comme
on n'en
maines
prenoie
sent. Ce
gement
Roussi,
aussi-bie
de Bira
maîtress
qu'elle
l'eût req
pas s'ex
faveurs
Ventade
débauch
ture qu
besoin ,
ses pare
l'exemp
sa sœur
Mais el
pérant c
& qu'ai

tion pendant quelques jours : mais comme tout s'oublie avec le temps , on n'en parla plus au bout de trois semaines , & il n'y eut que ceux qui y prenoient intérêt qui s'en ressouvinrent. Cependant il étoit arrivé du changement dans les amours du Comte de Rouffi , & du Chevalier de Tilladet , aussi-bien que dans celles du Marquis de Biran. Rouffi s'étoit rebuté de sa maîtresse pour un méchant présent qu'elle lui avoit fait , & quoiqu'elle l'eût reçu de son mari , il ne voulut pas s'exposer davantage à acheter ses faveurs à un tel prix. La Duchesse de Ventadour , qui avoit filé doux sur la débauche de son mari pour la couverture qu'elle en avoit , n'en ayant plus besoin , se mit à pester contre lui , & ses parens lui conseillèrent de suivre l'exemple de la Duchesse de la Ferté , sa sœur , qui s'étoit séparée du sien. Mais elle n'en voulut rien faire , espérant que Rouffi reviendrait à elle , & qu'ainsi elle en auroit encore be-

soin. Elle fit valoir ce refus au petit bossu, qui n'en usa pas plus honnêtement. Au contraire, continuant toujours dans ses débauches, non-seulement il entretint la réputation où il étoit, d'être parfaitement débauché, mais il eut encore bientôt celle de grand fripon. Le chemin qu'il prit pour y parvenir, fut de se transformer dans le sentiment des P.... qu'il voyoit, & étant tombé entre les mains d'une, qui joignoit à son métier celui de savoir filouter, il lui aida à tromper de pauvres dupes qui étoient assez fous pour attribuer le tout au hasard. Cependant, comme il est difficile, qu'en continuant toujours le même métier, l'on ne soit à la fin reconnu, il arriva qu'un homme d'Angers perdit mille écus, ce qui fit que toutes choses furent découvertes. Cela se passa de cette manière. Cet homme, qui étoit riche, aimoit les femmes, & un filou ayant reconnu son inclination, le mena en voir dans un pe-

dit Couv
qui sert
toutes le
affaire,
font ma
que gala
c'étoit u
ni-ci qu
Paris, l
pendant
le jour f
La Da
noigner
ayant r
la pria
rent, où
moderne
oyant t
e rendre
chez une
pas mie
pour une
u'elle l
Dès la se
e Venta

ait Couvent au fauxbourg S. Jacques , qui sert ordinairement de retraite à toutes les filles qui ont eu quelque affaire , & à toutes les femmes qui sont mal avec leurs maris pour quelque galanterie. Il lui fit accroire que c'étoit une femme de qualité ; & celui-ci qui ne connoissoit pas encore Paris , la trouva si à son gré , que pendant un mois entier il ne fut point de jour sans lui rendre visite.

La Dame ne manqua pas de lui témoigner de la reconnaissance , & cela ayant rendu encore plus amoureux , il la pria de vouloir sortir de ce Couvent , où il ne la pouvoit voir si commodément qu'il vouloit. La Dame le voyant tout-à-fait engagé , feignit de se rendre à ses raisons , & étant allée chez une de ses amies qui ne valoit pas mieux qu'elle , elle lui fit valoir pour une grande grace la permission qu'elle lui donnoit de l'y venir visiter. Dès la seconde fois , il y trouva le Duc de Ventadour , & deux ou trois au-

tres Dames , l'une desquelles ayant proposé de jouer à la bête en attendant qu'il fût heure d'aller à la comédie , on fit si bien qu'on l'y engagea. Cependant , pour lui faire croire que ce n'étoit que pour passer le temps , on ne fit valoir les marques que fort peu de chose. Mais le Duc , deux de ces Dames , qui étoient du jeu , faisant bête sur bête , & les mettant toujours l'une sur l'autre , enfin il se trouva mille écus sur le jeu ; & ce fut alors qu'avec des cartes apprêtées tout exprès on donna si beau jeu à cette pauvre dupe , qu'il crut que la fortune le favorisoit. Il fit donc jouer , mais ce fut pareillement pour faire la bête , tellement qu'il fallut mettre tout ce qu'il avoit d'argent devant lui , & faire bon du reste. On ne joua plus guère après cela ; on donna avec de pareilles cartes la vole au Duc , & il demanda à cet homme de lui faire un billet de ce qu'il lui devoit. Il fallut qu'il en passât par-là , quelque soupçon qu'il

qu'il e
nature
(car
die) il
qui ét
lui fût
quêtes
en vou
Il f
Avoca
mer co
sans de
sous le
té , il
contre
loit le
l'exécu
faire re
ne lui
lui don
au Duc
bossu lu
& qu'il
me don
reçu un
To

qu'il eût que cela n'étoit pas arrivé naturellement : mais après être sorti , (car il n'étoit plus question de comédie) il s'informa plus particulièrement qui étoient ces femmes , & sans qu'il lui fût besoin de faire de grandes enquêtes , il en apprit tout autant qu'il en voulut savoir.

Il fut au conseil après cela : les Avocats lui ayant dit de faire informer contre la maîtresse de la maison , sans désigner le Duc autrement que sous le nom d'une personne de qualité , il obtint décret de prise de corps contre elle. Cet homme crut qu'il falloit le lui faire savoir devant que de l'exécuter , afin que si elle vouloit lui faire rendre son billet d'amitié , on ne lui fit point cet affront. Cet avis lui donna l'alarme , elle en fut parler au Duc de Ventadour : mais le petit bossu lui dit de ne point avoir de peur , & qu'il la garantiroit de tout. L'homme dont il étoit question , n'ayant pas reçu une réponse conforme à sa de-

mande , mit les Archers en campagne ; & la Dame ne voulant pas toujours demeurer cachée , elle envoya dire au Duc qu'elle alloit tout dire , s'il ne la fortoit d'affaire promptement. C'en fut assez pour le faire mettre en colere , lui qui s'y mettoit de peu de chose. Il s'en fut dans sa maison , la maltrai ta de paroles & de la main , & la menaça de lui faire donner les écrivies par ses laquais. Il se trouva par hazard que cette femme étoit Demoiselle ; & quelqu'un lui ayant conseillé de le faire venir devant les Maréchaux de France , elle en obtint l'ordre au grand étonnement du Duc. Il ne se pouvoit que cette affaire ne fît grand bruit , l'homme qui avoit été dupé la contoît à tout le monde ; ainsi chacun en étoit abreuvé ; ses amis lui dirent , que pour l'assoupir entièrement , il falloit qu'il rendît le billet. Il écuma extraordinairement à cette proposition : mais l'Avocat qui se méloit de tout , comme

nous
fant
loit
pour
toles.
cents
de ter
vables
Il e
duite
ble po
quelle
pour
pouvoir
pendan
tience.
d'hume
vie ; &
environ
affaire ,
mais qu
pour un
un honn
Germain
il vint d

nous croyons déjà l'avoir dit, lui disant d'un ton de Juge qu'il n'en falloit point appeller; il en convint, pourvu qu'on lui donnât soixante pistoles. Ainsi un homme qui avoit deux cents mille livres de rente en fonds de terre, faisoit des bassesses inconcevables pour si peu de chose.

Il est aisé de juger qu'une conduite si misérable n'étoit guere agréable pour la Duchesse sa femme, laquelle étant déjà de méchante humeur pour la perte de son amant, ne se pouvoit consoler de sa destinée. Cependant il lui fut force de prendre patience. Le petit homme n'étoit pas d'humeur à prendre un autre train de vie; & en effet, quinze jours après ou environ, il lui arriva encore une autre affaire, non pas si vilaine à la vérité, mais qui étoit toujours fort honteuse pour un Duc & Pair. Etant entré dans un honnête lieu au fauxbourg Saint Germain, dans la rue des Boucheries, il vint des Sergens qui faisaient son

carrosse à la requête d'un Marchand qu'il ne vouloit point payer. Il descendit aussi-tôt pour en tuer quelqu'un : mais les Sergens étant déjà bien loin avec le carrosse, il entra dans la boutique d'un Chirurgien, qui étoit devant où on lui avoit dit qu'un de ces Sergens s'étoit sauvé. Il le demanda au maître de la maison, qui ne voulant point qu'il arrivât de meurtre chez lui, lui dit qu'il n'y avoit personne. De quoi il se mit si fort en colere, qu'il cassa toutes les vitres de la boutique; puis étant monté en haut, il donna vingt coups d'épée dans les matelas, & fit ainsi plusieurs actions extravagantes.

L'Avocat, non celui dont je viens de parler, mais le Maître des Requêtes dont on a fait mention si honorablement dans la premiere histoire contenue en ce volume, ayant su ce qui lui étoit arrivé, vint le voir aussi-tôt. Il lui dit qu'il eût à se consoler, & qu'il feroit mettre le Sergent en pri-

son :

les ma

du de

des O

pour u

eu un

le cach

le pria

garde

bien m

parties

le proc

toit le

sollicite

pendan

une par

gardoit.

si bon e

ou trois

is, & l

main-le

tout le

muer no

Il avo

touchant

son : qu'il tenoit l'ordonnance entre les mains , par laquelle il étoit défendu de saisir les meubles & les carrosses des Officiers de la Couronne ; & que pour une pareille chose il y en avoit eu un qui avoit été trois mois dans le cachot. Le Duc l'ayant remercié , le pria de songer à cela , & il n'eût garde d'y manquer ; quoiqu'il eût bien mieux fait de juger de pauvres parties , dont il y avoit deux ans que le procès lui étoit distribué. Mais c'étoit le caractère de l'homme d'être solliciteur bannal de tout le monde , pendant qu'il ne pouvoit pas faire une panse d'a touchant ce qui le regardoit. Aussi ses affaires étoient en si bon état , qu'il y avoit déjà deux ou trois ans que ses gages étoient faits , & lui qui parloit de faire donner main-levée aux autres , laissoit crier tout le monde après lui , sans se remuer non plus qu'une pierre.

Il avoit été de même le solliciteur touchant la séparation de la Duchesse

de la Ferté, laquelle ayant employé sous main le crédit que son galant avoit auprès du Ministre, avoit si bien accommodé son mari, qu'elle l'avoit dépouillé de tout son bien. Cependant le Chevalier de Tilladet n'avoit pas laissé de la voir encore quelque temps : mais étant devenu amoureux d'une petite bourgeoise, laquelle étoit bien autrement tournée, il la quitta brusquement & sans garder aucunes mesures. Elle en eut tant de chagrin qu'elle demeura six mois sans vouloir écouter personne, de quoi tout le monde s'étonna, croyant qu'elle étoit d'un tempérament à ne s'en pouvoir passer un jour seulement. Madame de Bonnelle, qui étoit la meilleure femme du monde, & qui avoit porté impatiemment tous les contes qu'elle avoit entendu faire d'elle, la loua beaucoup du parti qu'elle prenoit. Cette pauvre femme se ruoit de dire qu'on voyoit bien que tout ce qu'on avoit dit étoit médifance ; ce qu'elle assure encore

aujourd'hui
femme
mariage
qu'elle
lanterne
avoit p
chessie
compte
toit si b
rien de
faire le
mari, c
qui d'ai
d'une f
de gran
Hôpital
qu'il av
choix :
il n'y a
voir un
toit une
grace a
bonne n
la Duch
qu'elle.

aujourd'hui, se fondant sur ce qu'une
 femme qui a été féconde pendant son
 mariage, le seroit encore s'il étoit vrai
 qu'elle eût tant de penchant à la ga-
 lanterie. Quoi qu'il en soit, il n'y
 avoit plus des trois sœurs que la Du-
 chesse d'Aumont qui eût encore son
 compte, & l'Archevêque s'en acquit-
 toit si bien, qu'elle avouoit qu'il n'y a
 rien de tel que les gens d'Eglise pour
 faire les choses comme il faut. Son
 mari, qui étoit toujours à la Cour, &
 qui d'ailleurs n'avoit garde de se défier
 d'une femme qui continuoit de porter
 de grandes manches & de visiter les
 Hôpitaux, disoit aussi à tout le monde
 qu'il avoit sujet de se louer de son
 choix : que dans le siècle où l'on étoit
 il n'y avoit rien de plus rare que d'a-
 voir une femme vertueuse ; & que c'é-
 toit une chose dont il avoit à rendre
 grâce au Ciel particulièrement. Per-
 sonne n'avoit garde de lui contredire ;
 la Duchesse avoit si bien joué son rôle
 qu'elle étoit encore regardée comme

une Sainte : mais lorsqu'elle y pensoit le moins , il arriva un accident qui fit tout découvrir ; & ce qui la désespéra davantage , c'est que ce malheur arriva par son beau-fils.

Le Duc d'Aumont avoit un fils, comme nous avons dit , de son premier lit ; & comme il étoit déjà assez grand, il l'avoit envoyé en Italie , afin que les pays étrangers pussent aider à le rendre encore plus honnête homme. Au retour de son voyage , ce jeune homme qui étoit vigoureux & plein de santé, trouvant chez sa belle-mère une femme-de-chambre fort jolie , en devint amoureux : ayant trouvé moyen de la séduire , il commença avec elle le métier qui est si fort en usage à la Cour. Cette fille trouva cela le meilleur du monde , & quoiqu'elle fût plus âgée que lui , & qu'elle dût par conséquent prendre plus de précaution pour cacher ses affaires , néanmoins comme c'est le propre de l'amour d'ôter la raison , ils en manquè-

rent te
Duche
petit c
dinaire
qui est
faute d
même d
fille : n
cela ne
de qual
avoir d
comma
son. Il
tion de
ment si
fondit t
guis de
s'appell
mont, l
mir à pl
privé de
en quel
qu'il pre
fiction,
Madame

rent tellement l'un & l'autre, que la Duchesse s'aperçut bientôt de ce petit commerce. Elle prit le parti ordinaire des dévots & des dévotes, qui est de faire grand bruit des défauts du prochain. Peu s'en fallut même qu'elle ne mît la main sur cette fille : mais enfin faisant réflexion que cela ne feroit pas bien à une femme de qualité, elle se contenta, après lui avoir dit mille injures, de lui faire commandement de sortir de sa maison. Il est aisé de juger de l'affliction de la fille, à un commandement si funeste à son amour. Elle fondit toute en larmes, & le Marquis de Villequier, c'est ainsi que s'appelle le fils aîné du Duc d'Aumont, l'ayant trouvée en cet état, se mit à pleurer, voyant qu'il alloit être privé de sa présence. La fille se sentit en quelque façon consolée, de voir qu'il prenoit tant de part dans son affliction, & le regardant tendrement : Madame a grand tort, lui dit-elle,

d'en user avec tant de rigueur ; elle n'est pas plus sage que les autres , & si Monsieur le Duc savoit ce que je fais , il n'auroit garde d'en être si content. C'en étoit assez dire à un jeune homme , & sur-tout à un beau-fils , qui a toujours la haine dans le cœur pour une belle-mère. Pour contenter sa curiosité , il lui demanda avec empressement ce qu'elle vouloit dire , & voyant que la crainte de s'exposer à quelque traitement fâcheux la rendoit plus retenue , il lui protesta , non-seulement qu'il ne prenoit point de part à ce qu'elle lui diroit , mais même qu'il en feroit ravi. Avec de telles assurances elle ne balança plus à lui ouvrir son cœur. Elle lui dit que le Duc de Roquelaure avoit été bien avec la Duchesse , mais que depuis son mariage , leur commerce s'étant beaucoup ralenti , l'Archevêque de Reims avoit pris sa place. Quoi ! mon oncle , s'écria en même temps le Marquis de Villequier , tout étonné ; ah !

j'ai per
rément
le faire
vous ê
aussi-tôt
Versail
n'eut r
raisonna
ner , el
tout ce
inutile ,
cience.
gnoit qu
sortir de
s'entât ,
oute gr
meurâ
ment dan
Si la
elle se fe
e lui per
e rien ,
out un
ue con
flet , qu

elle
& j'ai peine à le croire, & tu n'es assu-
rément qu'une médisante. Il faut vous
le faire voir, lui dit-elle, puisque
vous êtes incrédule, & ce sera dès
aussi-tôt que Monsieur le Duc ira à
Versailles. Le Marquis de Villequier
n'eut rien à dire après des offres si
raisonnables, & l'ayant voulu question-
ner, elle lui répondit que puisque
tout ce qu'elle lui pouvoit dire étoit
inutile, il falloit qu'il se donnât pa-
tience. Cependant comme elle crai-
gnoit que la Duchesse ne l'obligeât à
sortir avant que l'occasion s'en pré-
sentât, elle lui fit demander pour
toute grace qu'elle voulût bien qu'elle
demeurât encore deux jours seule-
ment dans la maison.

Si la Duchesse eût su pourquoi,
elle se seroit bien donné de garde de
lui permettre : mais ne se défiant
de rien, elle ne voulut pas pousser à
un fille qui pouvoit avoir quel-
que connoissance de ses affaires. En-
fin, quoiqu'elle en eût usé en ha-

bile femme, c'est-à-dire, qu'elle eût conduit ses intrigues sans le secours d'une confidente, néanmoins elle se souvenoit que cette fille avoit trouvé une fois le Duc de Roquelaure qui sortoit de sa chambre à une heure indue, & comme elle savoit qu'elle ne manquoit pas d'esprit, elle eut peur qu'elle n'eût été personne à vouloir savoir ce qu'il y venoit faire si souvent. Elle ne se méprenoit pas à son calcul. Cette fille qui étoit curieuse, comme le sont toutes celles de son sexe, n'avoit pas voulu en demeurer au soupçon; après cette circonstance, elle avoit cherché à s'éclaircir. Elle avoit remarqué d'ailleurs, que souvent il avoit eu deux places de foulées dans le lit, tellement qu'elle s'étoit mise en embuscade. Elle n'y avoit pas été long-temps inutilement. Elle avoit vu entrer & sortir le Duc de Roquelaure, & voyant qu'il n'étoit plus en garde, elle avoit fait la même chose à l'égard de l'Archevêque de Reims.

dont
été su
duire
ne s'i
eût pu
nomm
chamb
petit H
de lui
permis
De ce
cation
entroit
teau, d
à Verf
éclairée
côtés,
toujour
être qua
lui, c'e
qu'il pa
pas cou
néanmo
quelaure
mais enf
don
Ton

dont les fréquentes visites lui avoient été suspectes. Ce Prélat avoit cru conduire ses affaires si habilement , qu'il ne s'imaginoit pas que personne les eût pu découvrir. Il avoit gagné un nommé du Plessis , qui a été Valet de chambre du Duc , & qui occupe le petit Hôtel d'Aumont, sous promesse de lui faire continuer toute sa vie la permission qu'il a de donner à jouer. De ce petit Hôtel , il y a communication au grand , & ce bon Prélat y entroit toutes les nuits en gros manteau , dès qu'il savoit que le Duc étoit à Versailles. Cette fille étoit trop éclairée pour ne pas guetter de tous côtés , d'autant plus qu'elle trouvoit toujours le lit en l'état qu'il devoit être quand le Duc avoit couché chez lui , c'est - à - dire en bon Français , qu'il paroïssoit que la Dame n'avoit pas couché toute seule. Elle croyoit néanmoins que c'étoit le Duc de Rochelaure qui étoit toujours l'heureux : mais enfin le Prélat lui apparut un

jour avec une lanterne fourde à la main , & le nez dans son manteau , ce qui servit à la détromper. Depuis cela elle le vit encore assez souvent faire le même personnage ; de sorte qu'elle crut qu'il n'y avoit qu'à poster le Marquis de Villequier , dès que son pere seroit parti. Et en effet, étant allé le même jour à Versailles , il vit entrer l'Archevêque en habit décent , ce qui ne lui permit plus de douter de ce qu'on lui avoit dit.

Ce jeune homme n'étoit pas d'un autre caractère que la plupart des gens de la Cour , quoiqu'il n'y eût pas long-temps qu'il y parût. Les autres l'avoient formé sur leur modele , & il étoit si fou , qu'il y en avoit aux Petites-Maisons qui ne l'étoient pas tant. Il en auroit donné des marques dans le même moment , sans la nuit qui l'empêcha de sortir , & lui paraître durer mille ans , tant il avoit d'impatience de faire une sottise. Le mariage fut pas plutôt venu qu'il s'en fu

à V
tas
tout
cela
gran
par t
Louv
qu'el
n'en
moig
rentes
son in
étoit t
ver ta
qu'il n
présen
qu'il n
le vou
Le M
jamais
roient
il s'éto
devant
le-mere
sa déco

à Versailles , où ayant assemblé un tas de fous comme lui , il leur conta tout ce qu'il avoit vu , & comment cela s'étoit fait. En même temps , cette grande nouvelle se répandit bientôt par toute la Cour. Le Marquis de Louvois ne voulut jamais croire qu'elle vînt de son neveu ; mais n'en pouvant plus douter après le témoignage de tant de personnes différentes , il lui lava la tête autant que son imprudence le méritoit. Le Roi étoit trop sage de même pour approuver tant d'indiscrétion ; ainsi sachant qu'il ne laissoit pas que de vouloir se présenter devant lui , il lui fit dire qu'il ne fût pas si hardi , & qu'il ne le vouloit jamais voir.

Le Marquis de Villequier n'avoit jamais cru que les choses se passeroient de cette manière ; au contraire il s'étoit mis en tête que ses parens devant ne pas aimer davantage sa belle-mère , que lui , le féliciteroient de sa découverte : mais voyant combien

il étoit loin de ses espérances , il prit le parti de s'en revenir à Paris. Cependant quand il vint à demander son carrosse , on lui dit qu'il n'y en avoit plus pour lui , & que son pere l'abandonnoit. Chacun en fit de même , de peur de déplaire à son oncle , qui s'étoit déclaré contre lui ; & il se vit contraint à s'en revenir à pied jusques auprès de Saint-Cloud , où quelqu'un le reconnoissant , & en ayant pitié , on le voitura jusques à Paris.

Ce fut une grande joie pour toutes les Dames galantes , que cette gorge-chaude , & elles se virent délivrées par-là de cent reproches qu'on leur faisoit tous les jours , qu'elles devoient ressembler à la Duchesse. Cependant la jeunesse ne se fouciant guere que le Roi & le Ministre se fussent déclarés contre le Marquis de Villequier , fut en foule chez lui pour lui offrir service. Le Prince de Turenne , fils aîné du Duc de Bouillon , se montra des plus échauffés ; & comme c'étoit un

jeune
affair
le vo
lui ap
nant
l'ayan
mais
se pr
Roi p
mercu
sa che
bellan
toucha
gants
Majest
si admi
mais vu
d'un to
garde u
qu'il se
le lui q
chalanc
plus gra
er , &
on pere

jeune étourdi qui s'étoit déjà fait mille affaires, non-seulement il résolut de le voir contre vent & marée, mais il lui applaudit encore par-tout, soutenant qu'il avoit eu raison. Le Roi l'ayant su lui fit fort mauvaise mine : mais cela ne l'ayant pas empêché de se présenter toujours devant lui, le Roi prit son temps pour lui faire une mercuriale. Un jour qu'il lui donnoit sa chemise en qualité de grand Chambellan, dont il avoit la survivance, il toucha de la frange qu'il avoit à des gants le visage de ce Prince; & Sa Majesté perdant le sang-froid, qui est si admirable en lui, qu'on ne l'a jamais vu se mettre en colere, lui dit d'un ton furieux, qu'il devoit prendre garde un peu mieux à ce qu'il faisoit : qu'il sembloit quand il étoit auprès de lui qu'il fit toutes choses par nonchalance : qu'il apprît que c'étoit le plus grand honneur qui lui pût arriver, & que sans la considération de son pere & de son oncle, dont il por-

toit le nom, & dont il révéroit 'a mémoire, il le rendroit si petit Ger-tilhomme, qu'il y en auroit mille en France qui le vaudroient bien.

Ce fut une grande mortification pour ce jeune Seigneur. Il voulut s'excuser : mais le Roi lui ayant tourné le dos, il fut obligé d'aller chercher ailleurs de la consolation ; & ce fut dans la débauche qu'il fut faire avec le Comte de Briofne, fils du Comte d'Armagnac, grand Ecuyer de France, avec le Prince de Tingri, fils du Duc de Luxembourg, & avec quelques autres Seigneurs de son âge. Comme ils avoient, si j'ose parler de la sorte, le diable dans le corps, ils voulurent fumer après être saouls, non pas pour le plaisir qu'ils y prenoient, mais parce qu'ils favoient que cela déplaïsoit au Roi. Ils furent de là prendre des courtisannes chez une appareilleuse, & les ayant fait malquer, ils s'en furent courir le bal, où ils firent mille désordres. Tout cela

fut r
Paris
de to
de ju
time
comm
dit qu
duite
pour
dans
faire
loir s
que d
Les
tiles :
voyoi
mais l
reuses
naissan
Cepen
sordre
lieu, n
lui fir
elle n
son cō

fut rapporté au Roi , qui avoit dans Paris des gens exprès pour l'avertir de tout ce qui se passoit ; & il est aisé de juger combien cela augmenta l'estime qu'il avoit pour eux. Néanmoins comme il aimoit M. le Grand , il lui dit qu'il veillât un peu mieux à la conduite de son fils : qu'il seroit fâché pour l'amour de lui , qu'il continuât dans ses bébauches. Mais quoi que pût faire Monsieur le Grand , c'étoit vouloir s'opposer au cours de la riviere que de pretendre le retenir.

Les Dames étoient alors bien inutiles : non-seulement nos trois sœurs voyoient leurs intrigues découfues , mais les autres n'étoient pas plus heureuses qu'elles ; toute cette jeunesse naissante faisant gloire de les mépriser. Cependant il lui arriva un petit désordre : étant allée dans un honnête lieu , il y vint des Mousquetaires qui lui firent quitter la partie ; & comme elle n'avoit que de petits couteaux à son côté , il fallut filer doux. Le len-

demain chacun prit une grande épée, & le Roi fut tout étonné de voir un si grand changement. Il en demanda la raison, & il ne la fut que trop tôt pour sa satisfaction. Ils retournerent le lendemain dans le même lieu : mais les Mousquetaires qui avoient su qui ils étoient ne s'y trouverent pas ; en quoi ils se montrèrent plus sages qu'ils n'avoient jamais été. Car c'étoit encore une autre jeunesse, qui ne faisoit pas moins de folie, & si l'on n'en parloit pas tant que de l'autre, c'est qu'elle n'étoit ni de son rang, ni de sa qualité. Les Dames se voyant alors à louer, prirent le parti de se divertir entre elles : mais comme sans les chapeaux, les coëffes passent mal leur temps, leurs plaisirs furent si fades, qu'elles s'en ennuyèrent bientôt. Ce qui étoit cause qu'on les abandonnoit ainsi, c'est que Monsieur le Dauphin n'avoit nulle inclination pour le beau sexe ; il n'aimoit que la chasse, comme le disoit fort bien de Termes :

& to
lui.
doi
n'avo
qu'il
pas
plaisi
grand
ne lui
me e
rer, M
& aya
de ch
à son
ment
couch
aupar
les fer
Dame
qu'il
tata d
même
elle é
valet
reillen

& tous les jeunes gens se régloient sur lui. Toutes les Dames qui prétendoient en beauté étoient fâchées de n'avoir pas été du temps du pere; ou qu'il ne lui ressemblât pas. Ce n'est pas que le Roi n'aimât encore son plaisir : mais l'âge avoit tempéré ces grands feux de jeunesse; de sorte qu'il ne lui en falloit plus tant. Enfin comme elles étoient prêtes à se désespérer, Monsieur le Dauphin s'évertua, & ayant trouvé une certaine femme de chambre de Madame la Dauphine à son gré, il se leva fort honnêtement d'auprès de sa femme pour aller coucher avec elle, lui ayant fait dire auparavant par un valet de chambre les sentimens qu'il avoit pour elle. La Dame étoit trop sensible à l'honneur qu'il lui faisoit pour le refuser. Elle tâta du beau Prince dans la chambre même de Madame la Dauphine, où elle étoit couchée : mais Joyeuse, valet de chambre qui y couchoit pareillement, s'étant apperçu de com-

merce , & fâché que Monseigneur y eût employé un autre que lui , en avertit le Roi , si bien que la femme de chambre fut chassée. Quoique toutes les Dames fussent fâchées que cela eût si peu duré , comme elles croyoient qu'un si bon exemple alloit ramener pour elles le siècle d'or , elles se consolerent bientôt. Madame la Dauphine ne le fut pas sitôt de cette aventure, elle en eut quelques paroles avec Monseigneur , & cela donna lieu à un couplet de chanson qu'on fit sur l'air d'un Vaudeville qui a couru sur le milieu de l'hyver , & qui court même encore présentement. Voici donc quel est ce couplet.

Notre Dauphine est en courroux ,
 Contre Monseigneur son époux ,
 Qui commence de faire , eh bien ,
 Comme le Roi son pere , vous m'entendez bien.

Les Dames ne s'étoient poin flat-
 tées mal - à - propos. L'exemple de

Mo
 elle
 veni
 leur
 n'eu
 Car
 tem
 ter
 gne
 vien
 yeu
 cha
 Ma
 de l
 toit
 qui
 au
 bell
 voir
 de
 obje
 qu'i
 pass
 van
 ceia

Monseigneur fit des merveilles pour elles. Chacun crut qu'elles alloient devenir à la mode, & on s'empressa de leur témoigner de la passion. Elles n'eurent garde de faire les cruelles. Car comme elles avoient été quelque temps à louer, elles voulurent profiter du bon temps. Cependant Monseigneur s'étant mis en rut par ce que je viens de dire, il regarda des mêmes yeux qu'il venoit de faire la femme de chambre une des filles d'honneur de Madame la Dauphine, qui étoit sœur de la Duchesse de Caderousse. Ce n'étoit pas pourtant une de ces beautés qui engagent malgré que l'on en ait; au contraire elle étoit plus laide que belle: mais la facilité qu'il avoit à la voir tous les jours l'enflammant tout de même que si c'eût été le plus bel objet du monde, il ne la trouva point qu'il ne lui dît quelques douceurs en passant. Il s'y seroit arrêté bien davantage sans la crainte qu'il eut que cela ne vînt aux oreilles du Roi. C'est

pourquoi pour se dérober à la contrainte où il étoit obligé de vivre , il jetta les yeux sur un confident qui pût dire non-seulement à la Demoiselle le mal dont il étoit atteint , mais qui pût encore par lui-même insinuer au public qu'il en étoit amoureux. Le Marquis de Créqui lui sembla tout propre pour cela , c'étoit le Gentilhomme le mieux fait de la Cour : & il n'y avoit qu'une seule difficulté qui paroissoit , savoir , que comme il étoit marié tout nouvellement , cela ne portât préjudice à la réputation de la Demoiselle. Il en dit son sentiment à ce Marquis , en même temps qu'il lui fit confidence de son amour : mais lui qui mouroit d'envie de rendre service au jeune Prince , lui dit que cette difficulté ne devoit point arrêter , puisque s'il ne considéroit que le *qu'en dira-t-on* , on parloit tout aussi-bien d'une fille qui avoit un galant qui n'étoit pas marié , comme quand elle en avoit un qui l'étoit : du reste qu'on sauroit tôt ou

tard
écou
beau
rend
elle
toien
qu'il
mise
n'eû
à la
pou
passé
déra
dire
pou
C
gran
pren
quit
moi
cont
de q
écou
c'eû
il n'

tard dans le monde, que si elle l'avoit écouté, ce n'étoit qu'en faveur du plus beau Prince de l'Europe; ce qui lui rendroit sa réputation, quand même elle l'auroit perdue. Ces raisons n'étoient pas trop convaincantes, puisqu'il est sûr, que cette intrigue étant mise entre les mains d'un homme qui n'eût pas été marié, on eût pu croire à la Cour, qu'il auroit eu du dessein pour elle; mais le jeune Prince ayant passé par dessus toute sorte de considération, il chargea le Marquis de dire à la Belle, tout ce qu'il se sentoît pour elle de pressant.

Comme on vit à la Cour dans une grande liberté, il ne lui fallut point prendre de grands détours pour s'acquitter de sa commission, il vit la Demoiselle dès le même jour; & lui ayant conté quelques douceurs, sans lui dire de quelle part elles venoient, il en fut écouté si favorablement, que quand c'eût été pour lui qu'il eût parlé, il n'en auroit pu concevoir de plus

grandes espérances. Cependant ne jugeant pas à propos de lui faire un secret davantage de ce qui se passoit : Je vous viens de dire bien des choses , Mademoiselle , lui dit-il , qu'il est impossible de ne pas sentir quand on vous voit ; mais que direz - vous , quand je vous apprendrai qu'il me faut cependant étouffer tout cela , en faveur d'un Prince qui me charge de la plus difficile commission qui fût jamais , puisqu'il devroit savoir qu'on n'est pas plus insensible que lui ? La Demoiselle , qui se douta dans ce moment , que le Prince dont il vouloit parler étoit Monseigneur le Dauphin , se consola du changement , dont elle ne se feroit pas consolée facilement , si c'eût été pour un autre. Elle lui demanda en même temps qui étoit ce Prince , & ayant su que c'étoit celui qu'elle soupçonnoit , elle lui dit sans faire beaucoup de façons , qu'elle s'étoit déjà apperçue qu'il ne la haïssoit pas ; mais qu'il lui paroïssoit dange-

reux
que
pas
non
de la
de la
voul
me
cela
rigo
f it
n'en
loit
fem
de c
s'all
que
sent
loit
lui
com
com
L
pas
elle.

reux de s'embarquer avec lui , parce que Madame la Dauphine ne feroit pas d'humeur à le souffrir , ni le Roi non plus , qui avoit assez témoigné , de la maniere qu'il avoit pris l'affaire de la Femme-de-chambre , qu'il ne vouloit pas que ce Prince eût des maîtresses. Le Marquis répondit à cela , que si le Roi avoit été un peu rigoureux dans l'affaire dont il s'agissoit , ce n'étoit qu'à cause que l'objet n'en valoit pas la peine : qu'il ne falloit pas qu'un grand Prince aimât une femme de rien , qu'il y en avoit assez de condition dans le Royaume , sans s'aller ainsi encanailler ; tellement , que quand le Roi le verroit dans les sentimens où il devoit être , il ne falloit pas croire qu'il y trouvât à redire , lui qui avoit éprouvé tant de fois combien il est difficile de se savoir commander.

La Demoiselle , qui ne demandoit pas mieux que d'aider à se tromper elle-même , se paya de ces raisons ;

elle fit une réponse aussi favorable que Monsieur le Dauphin la pouvoit desirer, & ce jeune Prince en étant devenu encore plus amoureux, il chercha quelque occasion pour lui parler autrement que par Procureur. Il lui fut assez difficile de la trouver, on l'éclairoit de près depuis l'affaire de la Femme-de-chambre; & le Marquis de Crequi lui fit accroire qu'on l'éclairoit encore davantage, afin de se rendre nécessaire. Tout le secret fut donc déposé entre ses mains pendant quelque temps, & il y eut beaucoup de gens qui crurent que c'étoit lui qui en étoit amoureux.

Il avoit épousé une des filles du Duc d'Aumont du premier lit. C'étoit une jeune Dame qui, dans une médiocre beauté, avoit beaucoup d'agrément: elle aimoit son mari, & il lui eût été fâcheux d'apprendre cette nouvelle. Mais l'Archevêque de Reims, qui n'avoit plus osé retourner chez la Duchesse d'Aumont, depuis l'éclat qu'a-

voit
l'ayan
de s'é
nes d
La
en qu
mente
sinuer
les pl
Il lui
conte
lui fit
feroit
pouvo
re, il
dont l
Crequ
comm
auprès
au soi
prend
ailleu
son e
vous é
de vo

voit fait le Marquis de Villequier , l'ayant trouvée à son gré , il résolut de s'établir auprès d'elle sur les ruines de son mari.

La facilité qu'il avoit de la voir , en qualité d'oncle , ayant encore augmenté son amour , il chercha à s'insinuer dans l'esprit du Marquis , sous les plus beaux prétextes du monde. Il lui fit beaucoup de bien , & non content de l'avoir gagné par là , il lui fit espérer que ce seroit lui qu'il seroit son héritier. Cependant pour pouvoir voir la Marquise à toute heure , il loua à l'Hôtel de Longueville , dont le derriere répondoit à l'Hôtel de Crequi ; & ayant fait faire une porte de communication , le bon Prélat étoit auprès d'elle depuis le matin jusques au soir. Il prit son temps pour lui apprendre que son mari étoit amoureux ailleurs , & ayant jeté le trouble dans son esprit par cette nouvelle : Que vous êtes folle , Madame , lui dit-il , de vous en fâcher , comme si vous n'a-

viez pas à lui rendre le change ! Si il a fait une maîtresse, vous n'avez qu'à faire un galant, l'un vaudra bien l'autre ; & je crois que c'est là le meilleur conseil qu'on vous puisse donner.

La Marquise ne topa pas à la chose ; au contraire, elle fut fort surprise de le voir dans ces sentimens, lui qui devoit l'en détourner, si elle eût été de cet avis-là. Ainsi n'ayant pas trouvé son compte avec elle, il prit le parti de s'expliquer mieux, ce qu'il fit en termes si intelligibles, qu'elle ne douta point qu'il ne voulût être de moitié de la vengeance. Elle trouva cela horrible pour un Archevêque, & pour un oncle ; cependant, comme elle en recevoit du bien, & qu'elle en espéroit encore davantage à l'avenir, elle ne jugea pas à propos de le mortifier, comme elle auroit fait sans cette considération. Cela le rendit encore plus amoureux, s'imaginant qu'il y avoit de l'espérance pour lui ; & pour boucher les yeux tout-à-fait au mari,

il par
fa ma
Le
ces b
à cell
en té
fance
qui n
lui, a
mieu
toien
sez f
l'Arc
de sa
avoit
payo
Marc
justic
bien
là-de
sa pat
lui en
pour
roit c
voit

il parla de le défrayer , lui & toute sa maison.

Le Marquis qui rapportoit toutes ces bontés à la qualité d'oncle , & non à celle d'amant , en fut si touché , qu'il en témoigna par-tout sa reconnoissance : mais le Maréchal , son pere , qui n'étoit pas tout-à-fait si dupe que lui , approfondissant les choses un peu mieux , il reconnut bientôt d'où par-toient toutes ces libéralités. Il étoit assez fier pour en parler lui-même à l'Archevêque , & pour lui faire honte de sa turpitude : mais considérant qu'il avoit affaire à un homme qui ne se payoit pas de raison , il en parla au Marquis de Louvois , & lui demanda justice. Ce Ministre lui dit qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir rien faire là-dessus : que son frere n'écoutoit que sa passion , c'est pourquoi d'abord qu'il lui en parleroit , il croyoit en être quitte pour nier toutes choses : qu'il le feroit cependant , mais que s'il ne pouvoit rien gagner sur lui , comme il

y avoit beaucoup d'apparence, il lui conseilloit de s'en plaindre au Roi.

Le Maréchal trouva qu'il parloit de bon sens, cependant lui ayant fait connoître, que toute la famille avoit intérêt que la chose ne se répandît pas dans le monde, il le conjura non-seulement de faire tous ses efforts pour le faire rentrer en lui-même, mais encore d'y travailler promptement. Le Marquis de Louvois le fut trouver aussi-tôt; mais d'abord qu'il eut ouvert la bouche, l'Archevêque lui reprocha que ce qu'il en faisoit n'étoit que par jalousie; & que tout riche qu'il étoit, il étoit encore assez intéressé pour craindre que sa succession ne lui échappât. Le Marquis de Louvois, sachant que tout ce qu'il lui pourroit repliquer, seroit inutile, le laissa là, & fut redire au Maréchal la conversation qu'il avoit eue avec lui. Il étoit cependant si outré, que sans considérer le tort qu'il lui feroit, il consentit que le Maréchal en parlât au Roi. Cela fut

fait à
ayant
à ce R
le pri
vêque
qui n'
foit d
Duch
qu'il f
peller
ayant
jours
comm
dire d
dans s
repli
mais
honn
plioit
bonne
Lettre
champ
chevé
ques
que p

fait à l'heure même. Le Maréchal ayant demandé un moment d'audience à ce Prince , il se jeta à ses pieds , & le pria de ne pas souffrir que l'Archevêque déshonorât sa famille. Le Roi, qui n'avoit pas dit tout ce qu'il pensoit de l'intrigue du Prélat avec la Duchesse d'Aumont , fut fort fâché qu'il fit encore des siennes. Il fit appeler le Marquis de Louvois , & lui ayant demandé si son frere vouloit toujours ainsi donner du scandale , il lui commanda d'aller à l'heure même lui dire de sa part , qu'il eût à s'en aller dans son Archevêché. Le Marquis lui repliqua qu'il étoit tout prêt d'obéir ; mais que comme il avoit affaire à un homme difficile à mener , il le supplioit d'en faire expédier l'ordre en bonne forme. Le Roi y consentit, & une Lettre de cachet ayant été faite sur le champ , le Marquis fut trouver l'Archevêque ; & le salua d'abord de quelques plaintes bien fondées , l'accusant que pour l'amour de lui il falloit que

le Roi se mit en colere; mais l'Archevêque croyant qu'il avançoit cela de son crû, il se mit, de son côté, à lui reprocher ce qu'il avoit fait dans sa jeunesse : tellement que c'eût été une affaire à ne pas finir si tôt, si le Marquis de Louvois, tout en colere, n'eût coupé court à toutes choses, en lui montrant la Lettre de cachet. Il fut fort surpris, & n'ayant plus alors le mot à dire, il promit d'obéir. Le Marquis de Louvois ravi de l'avoir si bien mortifié, sortit après cela; & le Prélat prenant le temps qu'on accommodoit toutes choses pour son départ, fut dire adieu à la Marquise, qu'il conjura de se souvenir, que c'étoit pour l'amour d'elle qu'il alloit souffrir l'exil.

Le Marquis de Crequi fut délivré, de cette manière, des cornes que le bon Prélat lui préparoit. Cependant, sans songer qu'il avoit peut-être été menacé de ce malheur, à cause de l'intrigue dont il se mêloit lui-même, il la continua, & ménagea quelques

entre
& Ma
me ro
gue, c
faire f
sa déc
toutes
Le M
homm
bleffé
yeux :
à l'ép
au gra
qui pr
geuser
tous f
mais l
à mes
soin,
Made
obstan
contâ
donna
Monf
cette r

entrevues secretes entre Monseigneur & Mademoiselle de Rambures. Comme toutes choses se favent à la longue, quelqu'un s'en apperçut; & pour faire sa cour au Roi, il lui fit part de sa découverte. Le Roi pour prévenir toutes les suites résolut de la marier. Le Marquis de Polignac, Gentilhomme riche & distingué entre la Noblesse d'Auvergne, lui faisoit les doux yeux: l'on fut l'engager adroitement à l'épouser, de sorte qu'il se déclara, au grand regret de Madame sa mere, qui prétendoit le marier plus avantageusement. Elle lui en parla, & fit tous ses efforts pour l'en détourner: mais la Cour qui redoubloit les siens, à mesure qu'elle en avoit plus de besoin, prévalut enfin dans son esprit. Mademoiselle de Rambures, qui nonobstant qu'un si grand Prince lui en contât, étoit bien aise d'être mariée, donna les mains sans l'en consulter; & Monsieur le Dauphin ayant appris cette nouvelle, en fut si touché, qu'il

dit au Marquis de Crequi qu'il ne la vouloit plus voir. Pourquoi donc, lui repliqua-t-il ? Est-ce que vous êtes fâché, qu'avec le plaisir que vous aurez d'être bien avec elle, vous ayez encore celui de faire un mari cocu ? Je ne fais pas, mon Prince, ajouta-t-il, de quelle maniere vous êtes fait ; mais pour moi j'y trouve tant de ragoût, que je préférerois toujours les bonnes grâces d'une femme médiocrement belle, à celles d'une fille tout-à-fait accomplie de corps & d'esprit. Il dit mille choses pour prouver son dire, & le Prince se rendit à ses raisons, à condition toutefois qu'il feroit des reproches de sa part à Mademoiselle de Rambures, de ce qu'elle s'étoit engagée sans lui en parler. Elle s'excusa sur ce que le Roi le lui avoit commandé, & pour abréger matiere, le mariage se fit, & fut consommé chez la Princesse de Montauban, sa tante, femme de grand appétit, & digne sœur de Madame de Rambures. Elle avoit

épousé

épousé
de R
sa po
Allen
néral
rant
mort
pas d
qu'el
plaisi
il ne
la sca
après
quart
Princ
de Gu
bazou
roit e
ce n'e
norer
le Ch
Ava
qu'il e
dire un
semble
Ta

épousé en premières noces le Marquis de Rannes , fort honnête homme de sa personne , & qui avoit été tué en Allemagne , où il étoit Lieutenant Général. Elle lui en avoit fait porter durant sa vie ; & dès le lendemain de sa mort , elle avoit jugé à propos de ne pas demeurer veuve long-temps , parce qu'elle appréhendoit , que parmi les plaisirs dont elle ne se pouvoit passer , il ne lui arrivât quelque accident qui la scandalisât dans le monde. Enfin après s'être offerte au tiers & au quart , sans que pas un en voulût , le Prince de Montauban , cadet du Prince de Guémené , & fils du Duc de Montbazou , ce fameux fou , que l'on auroit enfermé aux Petites maisons , si ce n'est qu'on n'a pas voulu déshonorer le nom de Rohan , dont il est le Chef , se présenta.

Avant que de parler du bonheur qu'il eut d'emporter sa femme , je veux dire un mot de son père , à qui il ressemble tout-à-fait par la tête. Ce Duc ,

après la mort du bon homme le Prince de Guémené, n'ayant pu avoir la Charge de Grand-Veneur qu'il avoit, & qui fut donnée au Chevalier de Rohan, son frere, eut encore le dégoût, que le Roi ne le voulut pas faire recevoir Duc & Pair, ce qui lui appartenoit pourtant, comme aîné d'une Maison qui jouissoit de cette prérogative. Le refus du Roi étoit fondé sur sa folie: mais lui ne se rendant point de justice, il dit au Roi cent pauvretés, qui dans la bouche d'un autre auroient été fort outrageantes: mais le Roi ayant pris le tour de la part d'où cela venoit, il se contenta d'envoyer querir la Princesse de Guémené sa mere, avec qui il convint de le faire enfermer à la Bastille. Au bout de quelque temps, sa prison ayant été changée en un ordre de s'en aller à une de ses Terres, il se sauva en Flandre. Les Espagnols, qui connoissoient mieux son nom que sa tête, lui donnerent de l'emploi avec une pe-

sion
pagn
tant
Espa
l'obli
deda
armé
à gon
coup
oblig
dier:
à ce q
Vo
de M
ble or
d'en d
nes:
voit d
beauc
mais l
pellée
ret, fi
femme
gueux
Si c

sion considérable. Cependant la campagne de Lille survint, & le Roi s'étant approché de Dendermonde, les Espagnols lâcherent les écluses, & l'obligerent de se retirer. Le Duc étoit dedans, & voyant la retraite de notre armée il se mit sur le rempart, & cria à gorge déployée : *le Roi boit*. Beaucoup d'autres folies jointes à celles-là obligerent les Espagnols de le congédier : il se retira je ne fais où, jusques à ce que ses parens l'ont fait enfermer.

Voilà quel est le pere du Prince de Montauban, à qui le fils ressemble on ne peut pas mieux. L'on tâcha d'en détourner la Marquise de Rannes : on lui dit tout ce qu'on pouvoit dire là-dessus, à quoi l'on ajouta beaucoup de choses de sa gueuserie : mais l'envie qu'elle avoit d'être appelée Princesse, & d'avoir le tabouret, fit qu'elle aima mieux être la femme d'un rejetton de fou & d'un gueux, que de ne le pas prendre.

Si c'étoit son histoire que j'écri-

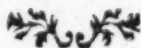
visse , je ferois voir comment elle n'a pas été long-temps sans s'en repentir : mais n'en voulant plus parler , qu'en tant qu'elle a du rapport avec le sujet que je traite , l'on saura que le lendemain des noces , elle demanda à sa niece , si le Marquis de Polignac valoit autant que Monsieur le Dauphin ? Elle fut scandalisée de cette demande , & toute en colere , elle lui fit réponse , qu'elle lui rendroit raison là-dessus volontiers , pourvu que de son côté elle lui voulût dire , si le Prince de Montauban valoit mieux que mille autres à qui elle avoit eu affaire. Elles se brouillerent ainsi toutes deux , & la Princesse de Montauban eut tellement la vengeance en tête , qu'elle fut avertir le Marquis de Polignac , qu'il devoit envoyer sa femme à la campagne. Cela lui donna lieu d'observer sa conduite , & il reconnut bientôt qu'il avoit un rival du premier rang.

Le Roi s'en aperçut de même , aussi-bien que Madame la Dauphine ,

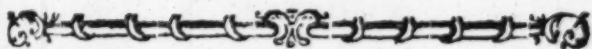
& f
de P
Cou
enve
lable
phin
da ,
du R
fatal
Dau
s'en
Creg
son
rage.
bien
soit
étoit
Roi ,
souve
ceper
pied
qu'il
qu'il
versa
prit d

& sachant tous deux , que la Marquise de Polignac ne s'éloigneroit point de la Cour , sans un ordre exprès , il lui fut envoyé en forme. Elle en fut inconsolable , aussi-bien que Monsieur le Dauphin ; & s'étant vus , elle lui demanda , s'il ne vouloit point agir auprès du Roi , pour détourner un coup si fatal à l'un & à l'autre. Monsieur le Dauphin parut mou , & la Marquise s'en étant plainte au Marquis de Crequi , il lui promit qu'il feroit de son mieux , pour lui donner du courage. Et de fait , il lui dit qu'il étoit bien simple d'en user comme il faisoit ; que le Maréchal de Crequi étoit aussi fier que le pouvoit être le Roi , à la réserve qu'il n'avoit pas la souveraine puissance entre ses mains ; cependant qu'il l'avoit mis sur le bon pied : qu'il suivît son exemple , & qu'il s'en trouveroit mieux devant qu'il fût peu de temps. Cette conversation n'ayant rien fait sur l'esprit de ce jeune Prince , la Marquise

de Polignac lui renvoya les présens qu'elle en avoit reçus, & il les donna au Marquis de Crequi. Elle s'en alla ainsi en exil, & le Marquis de Crequi eut le même sort; le Roi ayant su par Monsieur le Dauphin, les conseils qu'il lui avoit donnés. L'Archevêque de Reims ayant appris cette nouvelle en fut au désespoir, parce qu'il vit bien, que cela alloit justifier ce Marquis dans l'esprit de sa femme, à qui il avoit tâché d'insinuer, que c'étoit pour son compte, qu'il étoit si souvent auprès de la Marquise de Polignac.



D
de ze
deux
Roya
l'entr
l'uniqu
postér
deur,



LE DIVORCE

ROYAL,

OU

GUERRE CIVILE

DANS LA FAMILLE

DU GRAND ALCANDRE.

D EPUIS que le Grand Alcandre a commencé à travailler avec tant de zele & d'application à réunir les deux Religions qui partageoient son Royaume ; quoique ce dessein fût l'entreprise d'un grand Prince , dont l'unique gloire étoit de laisser à la postérité une œuvre digne de sa grandeur , cependant le succès n'a pas ré-

pondu à ses attentes ; & au lieu de procurer à son Royaume une paix perpétuelle par cette réunion , elle a plutôt mis le feu aux quatre coins de la France , qui a ressemblé à une maison embrasée , de laquelle se sauve qui peut. Grand nombre de personnes ne voulant pas être forcées , aimèrent mieux tout quitter & se sauver , que de s'accommoder à la Religion du Roi ; plusieurs tomberent dans les filets qu'on leur avoit tendus aux frontieres pour les empêcher de déserter , ce qui fit que d'autres aimèrent mieux rester que de se commettre à un châtiment très-rude en cas qu'ils fussent pris. Cependant sous main chacun employoit son crédit , ses amis & son argent proche des Catholiques qui avoient quelque pouvoir , pour tâcher d'obtenir des passeports. Mademoiselle M. D. fut une de celles qui craignant les mauvaises suites du Couvent , ne voulut pas se hasarder à partir sans passeport. Elle eut assez d'adresse &

d'am
me c
faire
pour
de s'
nom.
& le
servi
toute
toien
cès d
di ba
de M
soluti
pour
sez lo
droit
fant l
jesté &
quel
qui il
d'ame
radis
bles a
Conse

d'amis pour s'introduire chez Madame de Montespan, où elle fut si bien faire qu'elle la persuada à s'employer pour elle; cette Dame étant bien aise de s'attirer par-là l'estime d'un grand nombre de personnes de la R. P. R. & leur faire connoître par ce petit service, qu'elle n'avoit aucune part à toutes les violences qui se commettoient dans les Provinces, ni aux excès dont on accuse les dragons. *Poco di bene, & poco di male.* Madame de Montespan ayant donc pris résolution de s'employer tout de bon pour cette Demoiselle, elle rêva assez long-temps comme elle s'y prendroit pour en venir à bout : connoissant la conscience tendre de Sa Majesté & sa délicatesse sur ce sujet, lequel croit qu'autant de personnes à qui il donne congé, ce sont autant d'ames qu'il laisse échapper du Paradis : aussi ne fait-il rien sur semblables affaires qu'il n'ait consulté son Conseil de conscience, qui ne l'aban-

donne que fort peu. Madame de Montespan crut donc qu'il falloit en prévenir le R. P. la Chaise, qui est considéré présentement en Cour comme le Lieutenant de S. Pierre ; c'est presque lui seul qui ouvre & ferme le Paradis du côté de France. Pour ce faire, cette bonne Dame crut qu'elle ne pouvoit mieux s'adresser qu'à Madame de Maintenon, laquelle par humilité se dit fille indigne de la vénérable Société ; & comme elle avoit autrefois été sous elle & mangé de son pain, elle crut aussi qu'elle ne refuseroit pas de s'employer avec chaleur pour son ancienne maîtresse, qui avoit été la cause première de la fortune dont elle jouit présentement. Mais elle se trouva trompée, car comme dit le Proverbe : *Honores mutant mores*. Elle ne répondit pas à l'attente de son ancienne Patrone, comme nous verrons dans la suite dans une conversation qu'elles eurent ensemble, que j mettrai ici au long pour la satisfaction

du L
d'être
lés, q
au jo
mettre
mot p
rent l'
mais h
essentie
tances.
Mac
prétex
Mainte
modée
our-là
Mad
ture, &
faïres
la prése
espan
avoit
leur d'
guenott
tirer
ens ; 8

du Lecteur curieux, qui sera bien aisé d'être informé de ces petits démêlés, que souvent l'on n'ose pas mettre au jour. Je ne veux pas vous promettre de pouvoir vous rapporter ici mot pour mot tout ce qu'elles dirent l'une à l'autre dans cette visite, mais bien de vous en rapporter le plus essentiel, & les principales circonstances.

Madame de Montespan prit un prétexte pour aller voir Madame de Maintenon qui étoit un peu incommodée, & gardoit la chambre ce jour-là. Voici ce qui s'y passa.

Madame de Maintenon fit l'ouverture, & demanda quelles bonnes affaires lui-procuroient l'avantage de sa présence; à quoi Madame de Montespan répondit qu'un motif de charité l'avoit obligé à la venir prier en faveur d'une pauvre Demoiselle Huquenotte, qui souhaiteroit de s'aller retirer en Suisse, proche de ses parents; & comme elle n'osoit se hazar-

der de fortir du Royaume sans la permission du Roi, elle desiroit de pouvoir obtenir un passeport : mais comme elle savoit fort bien que Sa Majesté étoit délicat sur ces sortes d'affaires, & qu'il n'en feroit rien sans consulter son conseil de conscience, avant de lui en parler, qu'elle souhaiteroit que Madame de Maintenon lui fit la faveur d'en dire un mot au Pere la Chaise, afin de le prévenir avant que le Roi lui en parlât. Madame de Maintenon lui repliqua qu'elle avoit raison de croire que le Roi étoit délicat sur ce chapitre-là, & je ne crois pas même, lui dit-elle, que vous fissiez bien de lui en parler, puisque c'est vous commettre à un refus dont vous pourriez avoir de la mortification dans la suite.

Cette espece de conseil ne plut pas à Madame de Montespan, qui lui répondit d'un ton assez fier, qu'elle ne venoit pas là pour demander conseil, parce qu'elle se croyoit assez capable

&
mê
pou
Pere
les
M
toit
lui
qu'el
tôt q
aussi
pouv
dit M
aisée
je vou
que m
êtes u
pécher
Mad
l'esprit
ceci all
de finir
quoi bo
sainteté
qua M
Tom

& assez grande pour le prendre d'elle-même; mais, poursuivit-elle, je viens pour vous prier d'en dire un mot au Pere la Chaise, afin qu'il y donne les mains.

Madame de Maintenon, qui se sentoit piquée de cette brusque repartie, lui demanda pourquoi elle vouloit qu'elle parlât au Pere la Chaise plutôt qu'elle, puisqu'elle le connoissoit aussi particulièrement qu'elle, & le pouvoit faire elle-même. La raison, dit Madame de Montespan, en est aisée à donner; c'est, dit-elle, que je vous crois mieux dans son esprit que moi, & qu'au dire du Pere, vous êtes une sainte, & moi une grande péchereuse, comme je l'avoue aussi.

Madame de Maintenon qui a de l'esprit, & qui voyoit bien où tout ceci alloit, & qui auroit été bien aise de finir la conversation, lui dit: à quoi bon, Madame, tout ce détail de sainteté? A vous faire connoître, continua Madame de Montespan, que

je fais fort bien ce que vous pouvez ; & qu'étant fille de la Société , il y a toujours plus de grace pour une enfant sage & obédiente , comme je crois que vous êtes , que pour une étrangere. Puis , dit Madame de Maintenon , que vous me croyez sage & obédiente , je vous dirai que le Pere m'a défendu de lui parler jamais de ces fortes d'affaires. Je comprends bien , dit Madame de Montespan , par vos détours , que vous n'en voulez rien faire ; vous feriez mieux , continua-t-elle , de me parler catégoriquement , oui ou non.

Je n'ai pas d'autre réponse à vous donner , lui dit Madame de Maintenon , sinon que vous auriez pu vous éviter la peine que vous vous êtes donnée , en m'envoyant seulement faire ce message par l'une de vos domestiques.

Vous m'en dites assez , dit Madame de Montespan , pour me faire connaître que vous n'en voulez rien faire.

Je
sui
ma
pou
refus
voir
donn
pend
Il
Main
je ne
m'est
j'ai é
Ce dis
Monte
ressent
ferm
Sur
chamb
tenon
de Cor
Elle se
avoir fa
tune re
la suite

Je n'ai pas jugé à propos , pour-
suivit-elle , d'envoyer personne de
ma part , mais de venir moi-même
pour avoir le plaisir de recevoir le
refus de votre bouche propre , & de
voir quelle mine vous tiendriez en le
donnant à celle qui vous a commandé
pendant plusieurs années.

Il est vrai , lui dit Madame de
Maintenon , que j'ai été sous vous ,
je ne le nie pas ; mais j'estime qu'il
m'est plus glorieux d'avoir été ce que
j'ai été , que d'être ce que vous êtes.
Ce discours piqua au vif Madame de
Montespan , qui ne put retenir son
ressentiment , & la traita de petite
femme de Scarron.

Sur cet intervalle , une femme de
chambre vint dire à Madame de Main-
tenon , que Madame la Princesse
de Conti venoit lui rendre visite.
Elle se leva aussi-tôt , & après lui
avoir fait donner un fauteuil , cha-
cune reprit sa place. Cette visite fut
la suite d'une collation que Mon-

seigneur le Dauphin avoit donnée les jours précédens à Madame de Conti, où après quelques railleries Madame de Conti porta à Monseigneur la santé *de la bonne vieille sa belle-mere*. Le Dauphin en faisant raison porta la santé *du bon homme*. Mais comme il y a toujours des esprits qui tâchent de faire leur fortune aux dépens d'autrui, cette petite galanterie ne manqua pas d'être rapportée dès le même jour à Madame de Maintenon, qui de même suite le dit au Roi. Quelques jours après Monseigneur étant à table, le Roi ayant un plat devant lui d'un ragoût que le Dauphin aimoit, le Roi le lui fit mettre devant. Monseigneur en ayant mangé d'un grand appétit, le Roi lui dit, vous en avez assez mangé pour boire, & lui porta la santé *du bon homme*.

Le Dauphin ne répondit que par une profonde révérence, faisant semblant de ne pas comprendre : mais au sortir de table il ne manqua pas

d'en
cesser
ler v
Mai
de c
Cont
le pl
avoit
l'on
fois u
pourt
Main
dame
tourne
passés
seigne
penda
& de
sans de
sonne
que ce
souven
qu'elle
mais q
n'avoir

d'en avertir aussi-tôt Madame la Princesse de Conti, & lui conseilla d'aller voir la bonne vieille Madame de Maintenon; & c'est ce qui fut la cause de cette présente visite. Madame de Conti fit rouler la conversation sur le plaisir innocent que souvent l'on avoit dans la compagnie d'un ami où l'on avoit la liberté de dire quelquefois une parole en liberté, sans dessein pourtant d'offenser personne. La Maintenon applaudissant à ce que Madame de Conti disoit, après avoir bien tourné, la Princesse dit, que ces jours passés pendant la collation que Monseigneur lui donna, ils s'entretenrent pendant une heure de toute la Cour & de Madame de Maintenon même, sans dessein pourtant de choquer personne; & comme elle ne doutoit pas que ces innocens divertissemens sont souvent rapportés avec emphase, qu'elle ne savoit si on le lui avoit dit; mais qu'en tout cas elle protestoît n'avoir eu aucun dessein de l'offenser.

La Maintenon qui faisoit la dissimulée , auroit été bien aise de savoir de la bouche de Madame de Conti ce qui s'étoit passé : mais la Princesse qui ignoroit jusques où elle en étoit informée n'osa se découvrir davantage , de peur d'en trop dire.

Ainsi finit sa visite , & elle dit en sortant : Si vous m'aimez toujours autant que vous l'avez protesté , permettez-moi que je vous baise. Là-dessus la Maintenon , fine & subtile , lui dit : *Madame , l'on ne baise pas des vieilles.*

Alors Madame de Conti connut assez que la mine étoit éventée ; & quelque protestation qu'elle fit , il n'y eût pas moyen de la réconcilier , & ainsi elles se quitterent fort froidement.

Madame de Conti en eut de la mortification , & dans le chagrin où elle étoit , étant de retour chez elle , elle écrivit ce billet au Dauphin.

M
S
tenon
froia
sépa
r-spe
n'av
je pu
des m
qui v
reste.

A
que
quell
émot
de M
fant :
je vie
repré
toit u
laque.

MONSEIGNEUR,

*S*uivant votre conseil , je viens de rendre visite à la Dame de Maintenon ; mais je ne puis vous exprimer la froideur avec laquelle nous nous sommes séparées ; son dédain & son manque de respect m'obligent à vous dire que si je n'avois des considérations pour le R... je puis vous assurer que je lui donneroïis des marques de mon ressentiment. Celle qui vous remettra ce billet vous dira le reste. Adieu.

Après le départ de la Princesse , & que l'esprit de la Maintenon (à laquelle cette visite avoit causé quelque émotion) fut un peu remis , Madame de Montespan prit la parole , lui disant : Quand je considère bien ce que je viens de voir & d'entendre , je me représente la fable de l'âne , qui portoit une Idole dessus son dos , pour laquelle les peuples avoient beaucoup

de vénération, & se mettoient à genoux lorsqu'elle passoit par les rues. L'âne crut que c'étoit à lui que cet honneur se rendoit, & il en devint si orgueilleux, qu'il marchoit d'une grande fierté & d'un pas grave, se carrant comme si c'étoit à son mérite que l'on rendoit cet hommage. Mais l'Idole lui étant ôtée, & étant question de retourner à son gîte, croyant de marcher avec la même gravité, il fut bien surpris que son maître lui lâcha quelques coups pour l'obliger à marcher plus vite, & il connut alors sa méprise, & qu'au lieu de lui faire honneur comme auparavant, chacun crioit, frappe, frappe.

Ainsi, Madame, ne croyez pas que c'est pour votre mérite que l'on vous fait la cour. Je laisse à vous-même de faire l'application du reste. Madame de Maintenon, qui entendoit fort bien ce qu'elle vouloit dire, ne voulut pas s'en fâcher, parce qu'elle prétendoit lui rendre le change. Elle lui dit : Sur

ce que vous dites , Madame , il n'y a pas de commentaire à faire ; vous dites les choses si nettement & avec tant de circonstances , qu'il faudroit être bien stupide , pour ne les pas comprendre : mais , de grace , permettez-moi que je vous entretienne aussi d'une fable à mon tour.

Un chien s'étant donné pour sa vie durant à un bon Bourgeois pour le servir , & garder la maison : comme il étoit trop à son aise , il ne put plus supporter la graisse , & se promenant un jour à la campagne , un autre sien camarade l'aborda , & l'ayant obligé de lui faire le récit de sa fortune ; après l'avoir entendue , il lui conseilla de quitter son maître & de venir demeurer avec lui chez un grand Seigneur , là où , lui dit le maquereau , nous n'avons rien à faire qu'à fournir au plaisir de notre maître , & où nous avons bonne table & bon lit , & sommes considérés comme domestiques d'un grand Sei-

gneur, de forte que personne n'osoit nous tirer les oreilles ; & si par bonne fortune le Seigneur prend amitié pour toi, tu coucheras sur son lit à ses pieds. Le chien bourgeois, attiré par les belles promesses que lui fit l'autre, quitta son premier maître pour se donner à ce Seigneur : & comme pour l'ordinaire toutes choses nouvelles plaisent, il fut assez heureux d'être caressé pendant un temps. Mais qu'arriva-t-il à la pauvre bête ? L'âge décrepita commença à paroître, il devint puant par sa vieillesse, ce Seigneur s'en dégoûta & mit affection à un autre, & chassa le vieux chien puant de sa Cour, qui ne sachant où se retirer, s'en alla trouver son premier maître & le pria de le recevoir en grace. Mais il n'y fut pas trop bien reçu. Ce maître le voyant lui dit : malheureuse & méchante bête, ne t'étois-tu pas donné à moi, & ne m'avois-tu pas promis de me servir toute ta vie & de m'être fidèle ?

Cep
plus
fais
less
nell
fais
mo
J
tenc
& c
pro
mie
L
cha
pou
Elle
prie
au l
voir
fidé
le f
elle

Cependant dans le temps où j'avois le plus besoin de toi , tu m'as quitté sans sujet : à présent reporte ta vieilleſſe puante là où tu as laiffé ta jeuneſſe riante. Ainſi le pauvre chien ne ſachant où ſe retirer fut obligé d'aller mourir ſur un fumier.

Je vous laiffé , dit Madame de Maintenon , la peine d'en tirer la morale , & de l'appliquer où vous le jugerez à propos , & là où elle conviendra le mieux.

Dans ce moment un Valet-de-chambre vint de la part du Dauphin , pour parler à Madame de Maintenon. Elle qui croyoit que c'étoit pour la prier de quelque affaire ou de parler au Roi , elle fut bien aife pour faire voir à Madame de Montespan la conſidération que l'on avoit pour elle , de le faire entrer ; où étant il s'adreſſa à elle , & lui dit.

M A D A M E,

Monseigneur a été extrêmement surpris d'apprendre le méchant accueil que vous avez fait à Madame la Princesse de Conti, & il m'a commandé de vous venir voir, & assurer de sa part de son ressentiment, & vous dire que si à l'avenir vous n'en usez plus honnêtement que vous n'avez fait par le passé, il passera par - dessus toute considération, & vous donnera lieu de vous en repentir.

Ce compliment surprit extrêmement la Maintenon, qui se trouva décontenancée de ce qui avoit été fait en présence de la Montespan : mais pourtant elle eut assez de présence d'esprit pour lui repartir : *Que Monseigneur étoit le maître après le Roi.*

Tout ceci causa une secrète joie à la Dame de Montespan, qui ne voulut pas pourtant la faire éclater qu'avec ses amis & les amies. Ce Valet-de-

chambre étant forti , elle reprit le fil du discours que l'on venoit de quitter.

Je viens , dit Madame de Montespan , d'entendre le récit que vous avez fait avant la venue du Valet-de-chambre de Monseigneur , je le trouve spirituel : mais je n'ai pas assez d'esprit pour en pouvoir tirer une morale fine comme vous le souhaiteriez : je n'ai rien de meilleur que la mémoire , je me ressouviens de votre mariage avec le bon homme Scarron , cul-de-jatte. Vous m'avouerez , ajouta la Montespan , qu'il faut l'avoir heureuse pour se ressouvenir depuis si long-temps , c'est aussi tout ce que je puis faire. S'il pouvoit retourner , & qu'il vous vît au suprême degré où vous êtes présentement , je crois que sa veine ne seroit pas assez forte pour exprimer sa surprise par quelques vers burlesques , car c'étoit-là son fort. En effet , bien d'autres que lui le seroient de trouver la femme du Poëte Scarron à l'âge de soixante ans être la mi-

gnonne du plus grand Roi du monde. Il y a de quoi s'étonner que les R R. P P. Jésuites ont pu porter l'affaire à un tel degré ; & à ne pas vous flatter, continua la Montespan , il y a bien des gens qui croient , & vous ne leur ôteriez pas de la tête , qu'il ne leur ait fallu un aide furnaturel pour en venir à bout. Si l'on en croit les Huguenots , & ils le disent ouvertement , leur perte a été le prix de votre reconnaissance ; & vous aviez promis au Pere de la Chaise que s'il vous introduisoit dans les bonnes graces du Roi , toute votre étude feroit de prôner au Roi la sainteté & le mérite de la Société , & qu'ensuite unanimement vous travailleriez à la destruction de la Religion huguenotte : que pour cet effet , vous fites un vœu au grand Saint Ignace entre les mains du P. la Chaise , & que sans vous le Roi n'auroit jamais songé à fausser sa foi ni révoquer ses Edits & ceux de ses ancêtres. Sur cette parole , Madame

de Maintenon crut qu'elle en avoit assez dit pour avoir prise sur elle. Ah ! que dites-vous là , Madame ? je suis bien aise d'entendre de semblables discours de votre bouche.

Madame de Montespan . qui comprit bien ce qu'elle vouloit faire , qui étoit sans doute d'en faire le rapport au Roi , lui replica : Je ne vous dis pas que c'est moi qui le dit , écoutez-moi bien , & ne faisons pas de *qui pro quo* d'Apothicaire. Je ne vous dis pas non plus que cela soit vrai , mais que les Huguenots le disent : allez les empêcher d'en parler où ils sont présentement épars par toute la terre : & pour ne vous pas flatter , continua Madame de Montespan , je crois que s'ils vous tenoient à Geneve , ils ne vous traiteroient pas beaucoup mieux que les Anglais firent la Pucelle d'Orléans , qu'ils accusèrent d'être forcere , & la firent brûler.

Madame de Maintenon , qui cherchoit une échappatoire pour se tirer

du méchant pas où elle se trouvoit, faut du coq à l'âne, & changea le discours sur Monsieur Scarron, duquel elle dit qu'elle ne croyoit pas que les Huguenots en diroient du mal, d'autant que la plupart de ces Messieurs étoient de ses amis, jusqu'aux Ministres même, qui le venoient souvent visiter.

C'est ce qui fournit matière à Mad. de Montespan de pousser sa pointe, & de dire à la Maintenon, que c'étoit ce qui la faisoit encore plus haïr, qu'elle rendoit de si méchans offices aux bons amis de feu son mari; & je suis, continua-t-elle, de l'opinion qu'ils étoient des amis du défunt, & qui se confioit à eux. Car, à ce qu'ils disent, il leur a souvent fait confidence de beaucoup de petites particularités de votre mariage: ils m'ont conté que, comme Monsieur Scarron eut pris résolution de se marier, il le leur communiqua, & qu'ils ne manquèrent pas aussi-tôt de lui représen-

ter
de f
voye
pou
resse
être
le fa
notr
qu'a
rôler
teon
Scar
cela
& q
repr
pren
lors
raill
extr
qui n
press
étoit
pour
four
de f

ter son misérable état & la foiblesse de son corps, dans lequel ils ne voyoient pas grande apparence de pouvoir contenter une femme, qui ressembloit à une terre, laquelle veut être cultivée, & que quand nous ne le faisons pas nous-mêmes, souvent notre voisin le fait pour nous; & qu'ainsi sans songer il pourroit s'enrôler dans la nombreuse famille d'Ac-
 teon; que là-dessus le bon homme Scarron répondit, que ce n'étoit pas cela qui le mettoit le plus en peine, & qu'afin que l'on ne puisse lui rien reprocher sur ce chef-là, il vouloit prendre de la chasse blessée, & qu'alors l'ayant su, l'on ne pouvoit le railler là-dessus. Ce récit déconcerta extrêmement Madame de Maintenon, qui ne savoit comment se retirer de la presse: & dans le chagrin où elle étoit, elle dit à la Montespan, vous pourriez dans un besoin, Madame, fournir des Mémoires pour l'histoire de feu Monsieur Scarron. Je vous

enverrai des personnes qui en auront besoin. Mais Madame de Montefpan, qui avoit en repris de la pousser à bout pour se venger de bien des affaires que je ne rapporterai point ici, ne s'arrêta pas en si beau chemin, & lui dit que jusques à présent cela ne la regardoit pas personnellement, & que Scarron n'avoit parlé encore que dans le général, qu'il n'y avoit rien qui la pût fâcher. Mais finalement, lui dit-elle, pour le bonheur de Monsieur Scarron, le sort échu sur votre personne, & il vous épousa en face de notre Ste. Mere Eglise. N'est-il pas vrai? Madame de Maintenon qui ne cherchoit qu'à esquiver, lui dit: Que trouvez-vous à critiquer là-dessus? Je ne crois pas dit-elle, que votre mariage fût plus ferme ni plus assuré que le nôtre, puisqu'il n'a pas été de si longue durée: l'on n'a pas eu besoin de vous délier l'équilette, vous l'avez fort bien su faire vous-même. Si vous étiez en Suisse

ou
dit
l'on
méc
coun
me
cette
Mon
sensib
Mac
nous
de l'
à dir
amis
licite
dit-il
cher
que
me t
si bie
vous
tout
vous
cont
riez

ou à Geneve, comme vous m'avez dit il y a un moment, je crois que l'on vous feroit passer une heure de méchant temps, & qu'un vent d'acier couronneroit votre infidélité. Madame de Maintenon crut se venger par cette petite égratignure; mais la Montespan qui avoit encore le plus sensible à débiter, lui dit : De grâce, Madame, achevons votre histoire, nous voici arrivées au plus bel endroit de l'affaire. Jen'ai plus que trois mots à dire, puis je finis. Comme donc les amis de feu votre mari le vinrent féliciter sur son mariage : Parbleu, dit-il, Messieurs, l'on ne me reprochera pas que ma foiblesse est cause que ma femme sera coquette & qu'elle me trompe, car je l'ai prise P... & si bien qu'elle a déjà fait une fille, que vous lui apportâtes en mariage pour tout douaire. Il leur dit encore que vous aviez voulu mettre dans votre contrat de mariage, que vous ne seriez obligée de rester avec lui, que de-

puis six heures du matin qu'il se levoit, jusques à dix heures du soir qu'il se couchoit ; mais que depuis ces mêmes dix heures jusqu'au lendemain six, vous étiez votre propre maîtresse & qu'il vous abandonnoit à votre sage conduite, sans relever pour ce temps-là que de vous-même. Madame de Maintenon, qui étoit outrée jusques à l'ame de tous ces discours, lui dit : Ne me sauriez-vous pas dire aussi chez quel Notaire ce contrat fut passé ? Il y aura moyen, lui repartit la Montespan, d'en trouver la note dans la Poësie de feu Monsieur Scarron. Mais à propos de cette fille que nous appelions, ce me semble, Babbé, elle avoit de l'esprit comme un petit Ange, elle ressembloit en cela à son pere adoptif. Si elle vit encore, vous auriez bien le moyen de la marier présentement fort richement sous le nom de niece, non elle seule, mais quand vous en auriez autant qu'en avoit feu le Cardinal Mazarin. Mais

se le
ir qu'il
s mê-
emain
âtresse
e sage
emps-
ne de
ques à
i dit
i chez
é ? Il
Mon-
ins la
Mais
s ap-
, elle
t An-
à son
vous
marier
us le
mais
qu'en
Mais
ce n'est pas à moi à vous donner con-
seil, puisque c'est vous qui en donnez
aux autres : pourtant je veux bien
vous dire que si le bon homme
Scarron pouvoit ressusciter, ce seroit
une diable d'affaire en France; car
outre sa surprise, il seroit sans dou-
te un procès au Roi, ce qui embar-
rasseroit fort la Cour du Parlement,
qui ne pourroit pas lui refuser justice,
& de vous condamner à quitter les
honneurs Royaux, avec le nom de
Maintenon, pour vous rejoindre avec
votre premier mari, & reprendre vos
anciens titre & place, sous peine d'être
punie comme d'un crime de mali-
cieuse désertion. Cela arrivant, j'en
serois au désespoir pour l'amour de
vous, continua la Montespan; car
vous êtes encore utile à la Cour,
puisque vous rendez service à bien
des personnes, à ce que je puis re-
marquer. Si cela pouvoit arriver, je
vous assure que je ne parlerois jamais
que vous avez été ma femme de cham-

bre , pour ne pas causer du bruit dans votre ménage. Je vous suis , repartit la Maintenon , fort obligée de toutes vos bontés & de toutes vos considérations ; je ne manquerai pas aussi de mon côté , lui dit-elle , aussi-tôt que je verrai Monsieur le Marquis de Montespan , de vous recommander , & l'assurer qu'à l'avenir vous voulez vivre d'une vie plus réglée que par le passé , & de l'exhorter à vouloir retirer une Magdeleine repentante , lui faisant comprendre que mal-aisément vous avez pu vous défendre des charmes du Prince , & jeme garderai bien de l'instruire de tout ce qui se passe ; je vous ferai présent de quelque confinet de senteur que j'apportai de Montpellier pour cacher vos imperfections. Je ne lui dirai pas aussi dans quel chagrin la Reine défunte est morte pour l'amour de vous ; je tâcherai , s'il m'est possible , de le désabuser des accusations dont l'on vous a chargée au sujet de la mort tragique

de la
tange
passio
la , co
lez lu
une f
pardo
Voilà
que je
En
de M
en de
œuvre
vez si
selles
tion ,
& je
tresse
vous
tice.
répon
à votr
ouve
que v
Co

de la pauvre Mademoiselle de Fontange , que vous avez sacrifiée à vos passions ; & je ne doute pas après cela , continua-t-elle , que si vous voulez lui rendre les soumissions que doit une femme repentante , il ne vous pardonne ; car il est bon homme. Voilà , lui dit la Maintenon , tout ce que je puis faire pour vous.

En voilà aussi , repartit Madame de Montespan , plus que je ne vous en demande ; l'on appelle cela des œuvres de surérogation. Si vous savez si bien prôner ces jeunes Demoiselles que vous avez sous votre direction , elles sont dans une bonne école ; & je crois , que sous une si bonne Maîtresse , elles ne sont pas oisives , & que vous leur faites faire souvent l'exercice. Elles le feroient encore mieux , répondit la Maintenon , si elles étoient à votre manège ; car comme vous avez souvent passé par les piques , je crois que vous ne les exerceriez pas mal.

Comme cette conversation alloit

dans l'excès, & que les parties commençoient à s'échauffer, les Domestiques qui étoient dans la chambre voisine, voyant bien que les suites n'en pouvoient être que fâcheuses, s'aviserent d'en aller avertir le Capitaine qui avoit ce jour-là la garde chez le Roi, qui ne manqua pas de le faire savoir aussi-tôt à Sa Majesté, lequel commanda que le Sieur Serignan, Aide-Major, iroit porter les ordres de sa part à ces Dames de se séparer, ce que ledit Sieur fit sur le champ. Mais les ayant trouvées toutes en feu & prêtes d'en venir aux mains, il eut de la peine à les faire obéir, chacune voulant conter son affaire, & faire sa cause bonne, suivant la coutume des femmes. Cette querelle donna lieu à toute la Cour, aux uns de s'en divertir, & aux autres de prendre parti.

Cette querelle, comme j'ai dit, ne fut pas bornée à ces deux Amazones, presque toute la Maison Royale se divisa pour l'une ou l'autre de ces cham-

cha
civ
foll
Ro
diff
pas
des
uns
les a
pan
ne c
aussi
ce q
pron
dicie
jama
tre,
qui f
Le F
répri
phin
ter fa
il jur
feroit
que n
2

championnes. Ce fut une petite guerre civile dans le domestique ; & sur la sollicitation des uns & des autres, le Roi avoit de la peine à terminer ce différend au gré des parties. Il n'y eut pas jusqu'à la Société des Jésuites & des Carmes, qui ne s'en mêlassent, les uns pour Madame de Maintenon, & les autres pour Madame de Montespan. Peu s'en fallut que cette affaire ne causât un schisme dans l'Eglise, aussi-bien que dans la Famille Royale, ce qui obligea le Roi de la terminer promptement ; & par un jugement judiciaire, leur défendre de se visiter jamais, écrire ni parler l'une de l'autre, sur peine de son indignation, ce qui fut approuvé par toute la Cour. Le Roi ne laissa pas de faire quelque réprimande à Monseigneur le Dauphin, ce qui ne servit qu'à augmenter sa colere contre la Maintenon ; & il jura que lorsqu'il seroit Roi, il la feroit enfermer entre quatre murailles : que ni le Pere la Chaise, ni Scarron

même s'il reffuscitoit , ne l'empêcherait pas de la faire repentir de sa témérité , & de l'abus qu'elle faisoit de l'autorité , que la facilité du Roi lui a mis en main. Je me persuade que cette guerre dureroit encore , si elle n'avoit pas été dissipée par une assez plaisante aventure , qui arriva à Monseigneur le Dauphin , qui divertit la Cour pendant quelques jours , & tira le Roi de l'humeur chagrine où tous ces divorces l'avoient jetté. La voici. Monseigneur ayant fait une partie de chasse pour le loup , il s'en alla à dix ou douze lieues de Versailles , accompagné de Monsieur le Grand-Prieur , & de diverses autres personnes de qualité , & des chasseurs : ensuite Monseigneur , accompagné seulement du Grand-Prieur , s'écarta dans un bois , de sa compagnie , seul avec le Grand-Prieur , soit à dessein ou par mégarde. La nuit les ayant surpris sans y songer , ils résolurent de la passer à la première maison qu'ils rencontreroient.

Le fort voulut que ce fût une Eglise , avec une maisonnette de Curé , d'un Village , à un quart de lieue de-là , où ayant heurté , le Prêtre ouvre , croyant que l'on le venoit appeller pour quelque malade. Il fut étonné de voir deux personnes à cheval , lui demandant à loger pour cette nuit-là. Comme il n'y avoit plus moyen de reculer , le Curé sans les connoître , leur offrit honnêtement ce qu'il avoit. Etant entrés , & ayant mis leurs chevaux à couvert , le mieux qu'il leur fût possible , comme la faim pressoit ces nouveaux hôtes , il leur offrit un membre de mouton , qu'il avoit par bonne fortune gardé pour le lendemain , le mit à la broche , & lui à tourner. Cependant les hôtes ayant demandé du vin , Monsieur le Curé protesta qu'il n'en avoit pas à la maison ; mais que si quelqu'un vouloit prendre sa place , il iroit au prochain Village pour en acheter une bouteille : à quoi nos Chasseurs furent de né-

cessité d'acquiescer, & n'ayant pas de valet avec eux, le Grand-Prieur se mit à faire son apprentissage de Marmiton, & à tourner la broche. Pendant que le Curé étoit allé au Village, nos deux hôtes s'entretenoient proche du feu. Monseigneur se refouvit de leurs chevaux qui n'avoient rien à manger, & dit au Grand-Prieur, qu'il falloit chercher un peu de foin, ou de la paille au grenier, pour donner à ces pauvres bêtes. Ma foi, lui dit le Grand-Prieur, je ne puis pas faire la fonction de Palefrenier & de Cuisinier tout à la fois; choisissez, Monseigneur, l'un des deux, & moi je ferai l'autre: mais comme le Dauphin avoit ses grosses bottes, & qu'il falloit grimper au grenier par une échelle, il aima mieux se mettre à la place du Grand-Prieur, jugeant qu'il n'y avoit pas tant de risque, & ne pouvant de-là tomber de fort haut. Ainsi le Grand-Prieur ayant quitté le métier de Marmiton, & pris celui de

Pal
tro
le,
de
tou
inte
ave
gal
pou
noir
vieu
est
fau
pas
qui
cha
blen
Vill
quel
péra
main
jour
phin
venu
rent

Palefrenier , monta au grenier , où il trouva quelque peu de foin & de paille , pour satisfaire à la pressante faim de leurs chevaux , qui avoient couru tout le jour sans débrider. Dans cet intervalle Monsieur le Curé arriva avec la provision , & tâcha de les régaler le mieux qu'il put , n'ayant pour tout dessert qu'un peu de vieilles noix , & un morceau de fromage vieux au pied de Messager. Mais tout est bon quand on a faim , la meilleure fauce que l'on puisse faire ne le valant pas. Après souper, Monsieur le Curé, qui n'avoit pour tout ornement de chambre qu'un lit, le leur céda agréablement , & alla coucher au prochain Village, d'où il étoit venu , chez quelque payfan de ses amis , dans l'espérance de revoir ses hôtes le lendemain au matin. Mais à la pointe du jour la suite de Monseigneur le Dauphin , qui le cherchoit par-tout , étant venue près de cette maison , donnerent du cor , ce qui obligea le Grand-

Prieur de se feire voir à la fenêtre ; & la compaignie ayant environné la maison , qui n'étoit pas assez grande pour en contenir la moitié , le Dauphin fut bientôt levé , & encore plutôt habillé , sans aide d'aucun Valet-de-chambre ; & Monseigneur confessa n'avoir jamais été si promptement habillé , puisqu'ils coucherent tout bottés. Ils ne tarderent pas de monter à cheval , & de s'en retourner à Versailles. Mais partant de la maisonnette , comme les grands Seigneurs ne sont pas accoutumés de fermer des portes chez eux , ils partirent sans fermer celle du Curé , qui arriva un peu après , avec quelques bouteilles de vin , pour faire déjeûner ses hôtes. Mais ne trouvant personne & les portes ouvertes , il crut avoir logé des larrons , qui n'auroient pas manqué , disoit-il à un payfan qu'il avoit amené , de prendre tous les ornemens de l'Eglise , qui étoient dans la Sacristie , au côté de sa mai-

for
que
ger
que
tro
à d
ils
pui
qu'i
de n
auss
les
larr
robe
trem
loge
de
son
faire
lors
maif
part
qu'il
fut ,
tir a

fon. Cela l'alarme tellement , que quelques passans s'arrêterent , & obligèrent le Curé de voir ce qui lui manquoit : mais après la recherche faite , trouvant que tout y étoit , il se prit à dire , que s'ils étoient des larrons , ils n'étoient pas des plus méchans , puisqu'ils ne lui avoient rien pris , & qu'il en avoit été quitte pour un gigot de mouton. *Il est vrai* , dit le payfan , *aussi il n'y avoit rien à craindre ; car les Bohemes , qui sont les plus grands larrons , ont cette politique de ne dérober jamais rien où ils couchent , autrement personne ne les voudroit plus loger.* Aussi-tôt que Monseigneur fut de retour à la Cour , il y conta son aventure ; & il fut curieux de faire informer de ce qui s'étoit passé , lorsque Monsieur le Curé revint à la maison , dont il avoit trouvé ses hôtes partis. L'ayant appris par un homme qu'il envoya sur le lieu , le Roi le fut , qui fut bien aise de s'en divertir avec toute sa Cour. Il envoya dire

au Curé de lui venir parler , ce qu'il fit le lendemain. Comme il n'étoit pas accoutumé de paroître devant de si grands Seigneurs , c'étoit une espece d'amende honorable pour lui. Le Roi lui dit qu'ayant entendu parler de sa probité & de sa piété , il étoit étonné qu'étant Pasteur , il donnoit retraite la nuit à des larrons. Il protesta au Roi qu'il ne les connoissoit pas , & que quand il les avoit retirés , il ne les avoit pas cru tels , mais que du moins ils ne lui avoient rien pris. Le Roi lui demanda s'il les reconnoîtroit bien en cas qu'il les vît. Il répondit qu'il croyoit qu'oui. Le Roi donna ordre tout bas d'appeller Monseigneur & le Grand-Prieur , & comme ce dernier vint un peu le premier , le Curé l'appercevant se mit à crier : Sire, en voilà un ; & le Dauphin venant ensuite , il s'écria derechef : Sire , voilà l'autre. Le Roi lui dit : je vous ferai faire bonne justice , ne vous mettez pas en peine. Mais com-

me
toit
qu'il
noiss
jama
vint
se , i
Le R
reux
cinq
sa vi
d'avo
Allez
dans
reiss
prier
joie l
chez
tretie

me le Curé vit que toute la Cour portoit un grand respect à Monseigneur, qu'il n'avoit jamais vu, & ne le connoissant que par oui dire, ne s'étant jamais bougé de son Village, il revint à lui; & connoissant sa méprise, il demanda pardon de sa faute. Le Roi, qui est naturellement généreux, lui fit donner une pension de cinq cens écus par an, pour passer sa vie à son aise, & se ressouvenir d'avoir logé le Dauphin de France. Allez, dit le Roi, logez toujours dans votre maison de tels larrons, & ressouvenez-vous de moi dans vos prières. Je laisse à juger avec quelle joie Monsieur le Curé s'en retourna chez lui. Et cette aventure fut l'entretien de la Cour pendant un temps.





LES AMOURS

DE MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN

AVEC

LA COMTESSE

DU ROURRE.

CHacun fait que plus un feu est resserré, plus il éclate lorsqu'il vient à sortir. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le Roi qui a toujours été si galant, & qui s'est continuellement diverti avec les Dames, même

pendant
piété &
jamais
le Dau
ni d'av
particu
observ
mettoit
ensuite
tout ce
Prince.
plaisir,
même
mêmes
dame l
à con
est le
qui, à l
le beau
ennui,
chasse
seigneur
ulier.
temps
l'estime

pendant son mariage , nonobstant la piété & les larmes de la Reine , n'a jamais voulu permettre à Monseigneur le Dauphin de galantiser à son tour , ni d'avoir à son imitation une maîtresse particuliere : le Roi l'a toujours fait observer par des domestiques , qu'il mettoit auprès de lui , & qui venoient ensuite faire rapport à Sa Majesté de tout ce qui se passoit chez ce jeune Prince. Ainsi , s'il prenoit quelque plaisir , il falloit que ce fût en cachette , même il a été obligé de garder les mêmes mesures depuis la mort de Madame la Dauphine. Par-là il est facile à conjecturer , dans quel chagrin est le plus souvent ce jeune Prince , qui , à l'exemple du Roi son pere , aime le beau sexe. Mais pour dissiper son ennui , son recours a toujours été la chasse au loup , pour laquelle Monseigneur a un attachement tout particulier. Quoi qu'il en soit , il y a longtemps que l'on fait , qu'il a beaucoup d'estime pour Madame la Comtesse du

Rourre; & même dès le temps qu'elle étoit Fille d'Honneur chez Madame la Dauphine : c'est une Dame belle, & bien prise dans sa taille, qui ne peut passer que pour médiocre. Elle a de beaux yeux vifs & amoureux, la bouche petite & les levres vermeilles, elle a le teint beau & frais, & des bras comme de cire. Je ne dirai rien de son extraction, parce qu'elle appartient à une famille considérable, qui n'aime pas d'être nommée, ni que l'on sache ses aventures. Elle fit rompre par Arrêt son premier mariage avec un Marquis, pour épouser un Duc, dont l'Histoire est assez connue à Paris, & que je tairai ici; puisque cela ne fait rien à notre sujet. Il suffit que cette aimable Dame a eu l'adresse de plaire à notre Dauphin, pendant même qu'elle étoit fille; ce qui obligea Madame la Dauphine, qui n'aimoit pas de partager son lit, de s'en défaire le plutôt qu'il lui fût possible, par un mariage avec Monsieur le Comte du

Rourre

Ro
n'e
au
de l
& l
lais
Cab
la te
train
dam
du
rent
nou
des
tre.
feign
nous
jouir
plaisi
tout,
comm
le tra
dévo
envoy
cipau
T

Rourre. Cette précaution néanmoins n'éteignit pas le feu de Monseigneur : au contraire, il se prévalut du manteau de l'hyménée pour se mieux divertir ; & la mort , qui fauche dans les Palais des Rois , de même que dans les Cabanes des Bergers , ayant enlevé de la terre ceux qui étoient les plus contraires à la Comtesse , qui furent Madame la Dauphine & le même Comte du Rourre , nos jeunes Amans se virent tous deux en liberté ; & se renouvelèrent leurs amours , & de grandes promesses de fidélité l'un à l'autre. Ah ! mon Ange , lui dit Monseigneur à la première visite , le Ciel nous a mis tous deux en liberté , pour jouir sans empêchement des doux plaisirs de l'amour. Le Roi qui savoit tout , & qui étoit averti de ce petit commerce galant , ne manqua pas de le traverser à la veille d'une célèbre dévotion : & il prit ce temps-là , pour envoyer à Monseigneur deux des principaux Prélats de la Cour , pour l'ex-

Tome V.

R

horter à quitter la Comtesse du Rourre. Il est facile à juger comme ce message fut reçu de ce jeune Prince , qui étoit passionné pour sa Maîtresse ; néanmoins il eut assez de modération pour ne pas sortir du respect dû à leur caractère , tournant la chose en raillerie avec l'Archevêque de Paris , qui étoit accusé , comme tout Paris fait , de la plus fine galanterie pendant sa jeunesse , & d'avoir un grand attachement pour Madame la Duchesse de Lesdiguières. Mais Monseigneur reprenant son sérieux : J'ai de la peine à croire, leur dit-il , que ce conseil que vous m'apportez , vienne du Roi seul ; car il est homme , & susceptible d'amour comme les autres ; mais assurément ceci vient plutôt de Madame de Maintenon , qui après s'être bien divertie & devenue vieille, ne peut pas souffrir que les autres se divertissent à leur tour ; elle s'ingère le plus souvent d'affaires, où elle n'a rien à dire. Son plus grand plaisir se-

rois
trell
n'arr
la vo
fatist
s'y a
dre f
ne m
ou d
cupe
fixes
& m
Volo
sans a
jours
avis d
murm
reçues
bourg
de n'a
faire c
pour l
ce. Ce
le Da
peine c

roit sans doute, que je prisse une Maîtresse de sa main à Saint Cyr : ce qui n'arrivera jamais, & j'aimerois mieux la voir crever que de lui donner cette satisfaction ; ainsi dites-lui qu'elle ne s'y attende pas : & si le Roi veut prendre soin de ma conscience, pourquoi ne me donne-t-il pas une femme, ou de l'emploi pour pouvoir m'occuper ? Ses fils naturels en ont eu de fixes au sortir du ventre de leur mere, & moi l'on me fait courir comme un Volontaire d'une armée à l'autre, sans avoir aucune autorité, ayant toujours été obligé de me conformer aux avis des Généraux. J'ai souffert, sans murmurer, les mortifications que j'ai reçues en Flandre du Duc de Luxembourg, qui s'excusoit continuellement de n'avoir pas ordre de la Cour, de faire ce que je trouvois le plus utile, pour le bien & l'avantage de la France. Cependant, Messieurs, continua le Dauphin, je vous remercie de la peine que vous vous êtes

de votre charitable conseil , & vous pouvez rapporter au Roi que je lui suis fort obligé ; que d'abord que Sa Majesté m'aura fait donner de l'argent , pour satisfaire à ce que je dois à Madame la Comtesse du Rourre , j'y aviserai. Ensuite ce Prince les congédia fort civilement , & avec l'honneur dû à leur caractère : mais ces remontrances hors de temps ne firent aucun effet sur son esprit ; au contraire , elles lui inspirerent l'envie de s'en divertir avec la Comtesse. Il ne douta pas qu'elle ne fût avertie de cette visite : mais il voulut bien la lui faire savoir lui-même , & lui envoya cette Lettre par un Valet affidé.

MON ANGE,

Vous serez sans doute un peu surprise, en apprenant la visite que je viens de recevoir sur votre sujet, de l'Archevêque de Paris & de l'Evêque de Meaux. Il seroit trop long de vous en

ma
nou
mie
l'ess
ma
aut
abs
sera
mab
té d
Vier
mou
quen
dis-j
que
vie.
fais
vous
ai pr
égard
mort

Ma
ayant
sieurs

marquer dans une Lettre le détail : mais nous nous en divertirons à notre première entrevue , qui sera , comme je l'espère , demain sans faute. Cependant , ma chere Mignonne , divertissez-vous autant qu'il vous sera possible en mon absence : soyez persuadée , que rien ne sera capable de me détacher de votre aimable personne : & que toute la sévérité du Roi , & les machinations de la Vieille , ne feront qu'augmenter l'amour que j'ai pour vous ; toute l'éloquence de nos faux dévots , ne me fera , dis-je , jamais désister de la résolution que j'ai prise de vous aimer toute ma vie. Vous savez , mon cher cœur , que je fais gloire de tenir ma parole , & ainsi vous pouvez compter sur ce que je vous ai promis. Vivez donc en repos à mon égard , sans rien appréhender que ma mort , & me croyez toujours votre , &c.

Madame la Comtesse du Rourre ayant reçu cette Lettre , la baïsa plusieurs fois avant que de l'ouvrir , &

fut combattue par un mouvement de crainte & d'espérance. Elle avoit déjà appris la visite des deux Prélats ; & elle se doutoit bien , que ce ne pouvoit être que sur son sujet : mais enfin ses belles mains toutes tremblantes se hazarderent d'ouvrir la Lettre. En la lisant elle changea plusieurs fois de couleur , comme une marque du plaisir qu'elle y prenoit ; & dans la satisfaction & la joie où elle étoit , elle voulut y faire réponse , quoique le Porteur l'assurât que Monseigneur ne l'avoit pas chargé d'en rapporter. N'importe , dit la Comtesse , je suis assurée qu'il n'en fera pas fâché , je m'en charge ; & étant entrée dans son cabinet , elle écrivit fort promptement la Lettre suivante.

MON AIMABLE PRINCE ,

Je n'étois pas sans raison travaillée de grandes inquiétudes. Votre Lettre que j'ai reçue avec tout le respect que je vous dois , m'apprend que mes pré-

sentimens étoient justes. En vérité, mon Ange, je suis continuellement en alarme, soit que vous soyez à la tête de vos Armées, ou à la Cour; j'ai raison de craindre également vos ennemis, & les miens; & j'ose vous dire, que toutes les Armées des Alliés ensemble, ne me font pas plus de peur, que les ennemis cachés & domestiques. Il n'y a que votre seule présence qui soit capable de me rassurer, & de ramener le calme dans mon cœur; accordez-la moi, mon Prince, cette douce présence, le plutôt & le plus souvent qu'il vous sera possible, si vous voulez conserver ma vie, & me délivrer des mortelles douleurs, & des cruelles craintes que votre absence me cause. Vous avez, mon aimable Prince, ma vie & mon sort entre vos mains, aussi-bien que mon cœur: mais toute ma consolation est que je suis plus que persuadée que vous êtes jaloux de voire parole; & que rien au monde, ne sera jamais capable de vous faire manquer de foi à mon égard, puisque je ne res-

pire plus que pour vous aimer , & pour vous plaire. Adieu , mon aimable Ange. Ne diffèrez pas de venir , si vous voulez conserver la vie de

LA COMTESSE DU ROURRE.

Cette Lettre fut rendue à Monseigneur , dans le moment qu'il étoit à jouer avec la Princesse Douairiere de Conti , & quelques autres Dames. Le Dauphin se doutant bien par le retour du Porteur , de qui elle venoit , il la mit dans sa poche sans rien dire. La Princesse qui est naturellement curieuse , & qui se plaît aussi à la galanterie , regardant fixement le Dauphin , qui changea un peu de couleur dans le moment qu'il reçut le paquet , connut bien d'abord que cette lettre ne venoit pas d'une personne indifférente. La curiosité ou la jalousie qui est assez naturelle aux femmes , la poussa à railler Monseigneur , qui s'en défendit le mieux qu'il put. La Prin-

cesse le pria que si cette lettre n'étoit
 pas de quelque belle , il lui permît
 seulement de voir le dessus : mais le
 Dauphin qui connoissoit par expérien-
 ce que la Princesse ne pouvoit rien
 tenir de caché au Roi , de qui elle
 est toujours fort aimée , n'eut garde
 de lui accorder sa demande , & aima
 mieux laisser juger par conjecture ,
 que de la confirmer par la vue de la
 suscription & du cachet. La Princesse
 ne put donc se satisfaire par cette
 voie ; car , quoique Monseigneur ait
 le renom de parler beaucoup , néan-
 moins il est fort secret en amour. De
 plus , il fait aussi par expérience que
 le moindre vent que le Roi en a , il
 est sûr d'être traversé ou chagriné d'u-
 ne maniere ou d'autre : c'est pourquoi
 il faut que le Dauphin soit secret mal-
 gré qu'il en ait. Mais comme la Prin-
 cesse de Conti ne put rien obtenir par
 sa raillerie & ses prieres , elle s'a-
 vise d'un autre stratagème. Je gage
 tout ce qu'il vous plaira , dit-elle au

Dauphin, que je devine de qui est cette lettre. Madame, je ne vous conseille pas de gager, lui répondit Monseigneur, car vous pourriez perdre; parce qu'elle vient d'une personne qui n'a pas l'honneur d'être connue de vous. Mais elle adroite & fine, si je la nomme, continua-t-elle, me l'avouerez-vous? Le Dauphin qui tâchoit de changer de discours parla d'autres choses, sans répondre à la demande de la Princesse, qui connut bien que Monseigneur tâchoit de se sauver de l'embarras où il étoit. Elle fit aussi semblant de changer de propos, & lui dit: N'avez-vous pas, Monseigneur, su l'histoire au juste des amours du feu Prince de Turenne avec la Comtesse du Rourre, du temps que ce Prince épousa Mademoiselle de Ventadour? Non, dit le Dauphin, car il m'importe fort peu de la savoir. Je fais bien que le pauvre Prince fut tué à la bataille de Steenkerque. Il est vrai, poursuivit la Princesse de

Conti , & ce fut le coup qui délivra la Princesse de Turenne de tous ses chagrins , aussi-bien que de son mari , car elle n'attendoit que son retour pour se séparer de lui , à la seule occasion des amourettes qu'il avoit avec Madame du Rourre ; & l'on dit même que tout blessé qu'il étoit , il se souvint plutôt d'écrire à sa maîtresse qu'à sa femme. Laissons reposer les cendres des morts , dit le Dauphin. Ce que j'en dis , poursuivit la Princesse , n'est pas pour les troubler , car il est mort au lit d'honneur pour le service de sa patrie : ainsi au lieu d'insulter sa mémoire , il mérite que l'on jette des fleurs sur son tombeau : mais ce que j'en dis , continua-t-elle , ce n'est que pour prouver que le Comte du Rourre n'a pas eu l'avantage d'en cueillir la première fleur , ni ceux qui l'aiment aujourd'hui. Ne savez-vous pas , répondit Monseigneur , qu'à la Cour , il n'y a pas de charge plus difficile à exercer que celle de Fille d'honneur ?

R vj

vous seriez bien embarrassée au choix , & je ne fais si en pareil cas vous pourriez répondre de vous-même. Croyez-moi, Madame , il y a toujours de l'embarras quand on veut se mêler des affaires d'autrui ; que celle qui se croit nette ou exempte de soupçon , jette la première pierre contre elle. La Princesse connut bien que le Dauphin n'étoit pas satisfait de cette conversation qui le regardoit en partie ; elle prit donc congé sur le prétexte de vouloir se trouver à une symphonie de voix & d'instrumens qui devoit se donner chez Madame de Maintenon, où elle avoit été invitée , & où Monseigneur ne voulut pas la suivre , ne pouvant supporter la Maintenon ; & l'on peut dire que l'aversion que ce Prince a pour elle va jusques à la haine , & que s'il la ménage en quelque sorte , ce n'est qu'à la considération du Roi ; mais que s'il étoit le maître , il l'enfermeroit dès le premier jour aux Madelonnettes.

Le Dauphin ne manqua pas d'aller visiter la Comtesse du Rourre , comme il le lui avoit promis par sa lettre , & de l'entretenir de ce qui s'étoit passé dans la conversation de nos deux Prélats & de Madame la Princesse de Conti. La Comtesse , quoique fort courageuse , ne laissa pas de jeter des larmes , & embrassant fort tendrement son amant , lui dit mille douceurs qui attendrirent si fort le cœur de ce Prince , qu'il ne put s'empêcher de mêler ses larmes avec les siennes , & lui promit avec serment qu'il ne l'abandonneroit jamais , & qu'elle en verroit des preuves dès aussi-tôt qu'il feroit le maître absolu de sa personne. Oui , lui dit le Dauphin en l'embrassant , si j'avois la même liberté qu'un particulier , je ferois de ma maîtresse ma femme , pour faire enrager vos ennemis , & foyez assurée que votre bonheur augmentera à proportion de leur envie. A ces paroles , la Comtesse qui se figuroit d'être déjà sur les pre-

miers degrés du Trône, s'écria pâmée de joie : Ah ! mon Ange, mon cher cœur, quel plaisir, & quel bonheur feroit le mien, de pouvoir posséder un jour sans aucun trouble ni interruption le plus cher & le plus aimable de tous les Princes du monde ! Du moins, mon cher Ange, poursuivait-elle tout en transport, ton choix feroit plus honorable que celui du Roi, puisqu'il y a une grande différence entre moi & la vieille Maintenon. Il est vrai, répondit le Dauphin : mais ne savez-vous pas, Madame, que les goûts sont différens ? l'un aime la brune & l'autre la blonde, & par ce moyen chacun trouve à se loger. Je ne vous dirai pas tout ce qui se passa ensuite entre ces deux amans, parce qu'ils étoient seuls quand ils goûterent les doux plaisirs que l'amour inspire : mais au sortir de cette conversation, Madame la Comtesse parut fort contente & satisfaite de son amant ; ses larmes étoient changées en ris, & son

chagrin en joie. Ils se donnerent rendez-vous à leur ordinaire à la belle Maison de Choisi, que Mademoiselle de Montpensier avoit donnée en propre à Monseigneur, & où ce Prince va souvent se divertir avec Monsieur le Duc de Vendôme, & quelquefois avec le Comte de Sainte Maure : c'est là où nos amans cueillent souvent les doux plaisirs de leurs amours. Cependant comme le Roi ne manque pas d'espions, Monseigneur ne peut faire ses affaires si secrètement, que Sa Majesté ne soit avertie de temps en temps de tout ce qui se passe ; & afin de satisfaire aux pressantes remontrances de Madame de Maintenon, qui est une ennemie de la Comtesse, le Roi dit un jour à Monseigneur pendant qu'il étoit à table, qu'il falloit que Choisi fût un agréable séjour, puisqu'il s'y plaisoit si fort & s'y alloit divertir si souvent. Le Dauphin, qui étoit bien informé que ce n'étoit pas pour lui faire plaisir que le Roi le

difoit , ne répondit que par une profonde révérence : mais cela n'empêcha pas que Sa Majesté ne continuât son discours sur Choisi , & dit qu'il feroit bien aise de s'y aller divertir quelquefois , & que pour cet effet , Monseigneur prit le soin de lui faire meubler un appartement ; ce qui fut fait le même jour avec des meubles que l'on prit à Marli. Ce n'étoit pas tant par la curiosité que le Roi avoit de voir Choisi , que pour traverser les amours du Dauphin ; car il étoit très-bien informé que la Comtesse du Rourre s'y trouvoit souvent , & qu'elle ne le feroit plus qu'avec crainte , lorsqu'elle sauroit que Sa Majesté y auroit un appartement , & qu'il y pourroit venir quelquefois pendant qu'elle y feroit. Pour ce sujet, le Roi fit une partie avec les Dames de la Cour : Monseigneur y reçut le Roi avec toute la magnificence qui lui fut possible , & le Roi voulut bien y prendre le divertissement de la chasse.

Mo
gale
fede
toit
lui.
que
la
du
bon
tres
voul
de r
Le
gner
pern
ajou
com
le D
prof
core
ses p
facil
étoit
voir
jours

Monseigneur n'oublia rien pour régaler les Dames : mais celle qui posséde son cœur n'y étant pas , ce n'étoit pas un grand divertissement pour lui. Pour surcroît de chagrin , c'est que sur le départ du Roi , Madame la Princesse de Conti , la Duchesse du Maine , les Princesses de Lislebonne & d'Epinoy , & plusieurs autres Dames prièrent Sa Majesté de vouloir leur accorder la permission de rester encore deux jours à Choisi. Le Roi qui étoit bien aise d'en éloigner la Comtesse du Rourre , le leur permit fort agréablement , pourvu , ajouta ce Monarque , que cela n'incommode pas Monseigneur ; à quoi le Dauphin ne répondit que par une profonde révérence. Ainsi il eut encore pendant deux jours les Princesses pour hôteses. D'autre côté , il est facile à juger dans quels chagrins étoit la Comtesse du Rourre , de n'avoir pas pu voir de quatre ou cinq jours son cher amant. Je crois qu'elle

souhaitoit mille fois que la foudre tombât sur une partie de Choisi, pour les obliger à déloger promptement : mais enfin toutes ses pensées & ses souhaits ne faisoient qu'augmenter son chagrin ; car elle se figuroit à tout moment qu'on lui enlevoit son aimable Dauphin , & elle ne put se remettre de sa peur jusques à ce qu'elle en eût reçu une lettre , que M. d'Esingneur ne manqua pas de lui écrire dès le premier moment qu'il fut seul. Voici le contenu de son billet.

*C*E n'est , mon cher cœur , que pour vous ôter de l'inquiétude où je m'imagine que vous êtes , que je vous écris ce petit billet , & pour vous assurer que je suis toujours le même. Soyez contente , mon ame , & aimez-moi toujours , si vous voulez me rendre heureux. Adieu , ma belle , jusques à demain.

Je ne vous ferai pas ici un détail de toutes les visites que ce Prince fait à

la Comtesse , car il y en auroit pour remplir un gros volume , puisqu'il ne perd pas d'occasion de la voir : & que toutes les parties d'Opéra & de chasse qu'il fait , ne sont que des prétextes pour se dérober de la Cour , & pour aller voir sa chere Comtesse , laquelle fait si adroitement le tenir dans ses filets , que ce Prince en est si charmé & si obsédé , que sans la crainte qu'il a de déplaire au Roi , il ne bougeroit nuit & jour de sa ruelle. Mais quelque précaution que le Dauphin prenne , le Roi est averti de toutes les visites qu'il rend à sa belle ; car quoique le Roi n'en dise rien , il ne laisse pas d'être informé de tout ce qui se passe à la Cour , & principalement dans sa famille. L'on remarque que Sa Majesté , depuis un temps , entre dans une grande défiance , & que pour se satisfaire il s'informe de tout. Il a des espions par-tout , & sa curiosité va jusques à savoir tout ce qui se passe dans les parties de plaisir , &

dans les assemblées qui se font entre les jeunes Princes & Princesses , Seigneurs & Dames de la Cour , & même ce qui se passe hors de la Cour. Louis XI sur la fin de ses jours se retira dans un château qu'il fit griller de fer de tous côtés , & fit venir d'Italie un Religieux , François de Paule , surnommé le Bon-homme , natif de Calabre , & qui depuis sa mort a été canonisé. Comme ce Bon-homme avoit le bruit de vivre en odeur de sainteté, Louis XI fut bien aise de l'avoir près de sa personne , pour le rassurer contre toutes les visions , les craintes & les frayeurs ; & en reconnaissance de ses consolations, le Roi lui permit de fonder en France divers Couvents de Minimes , que l'on nomme encore les Bons-hommes. L'on croit que toutes les craintes & défiances du Roi regnant ne viennent pas seulement des foiblesses du corps , mais que l'esprit y a beaucoup de part ; c'est pourquoi on lui

vo
dan
que
foit
ge,
la C
Ma
I
été
phi
avo
vit

N
je m
reto
mil
enn
si l
vou
me
me
long
que

voit souvent jeter de l'eau bénite dans sa chambre, & ce grand Monarque ne se coucheroit pas qu'il ne s'en soit jetté quelque goutte sur le visage, en faisant dévotement le signe de la Croix, & il en arrose même son lit. Mais retournons à nos amans.

La Comtesse du Rourre qui avoit été cinq ou six jours sans voir le Dauphin, qui ne put venir le jour qu'il avoit marqué par son billet, lui écrivit cette lettre.

MOn Prince, si je vous savois à l'Armée ou dans un voyage, je me consolerois dans l'attente de votre retour; mais vous sachant chez vous au milieu d'une Cour où j'ai mille & mille ennemis, je ne puis me consoler d'une si longue absence, puisqu'il n'y a que vous qui puissiez soulager ma peine, & me délivrer du chagrin où je suis. Ne me laissez donc pas, mon cher cœur, long-temps dans la crainte que j'ai, que quelque nouvel attachement ne

ne vous fasse oublier ce que je vous suis , & ce que vous m'avez promis. Mon indisposition ne me permet pas de vous en dire davantage. Je vous conjure , mon Prince , d'aimer toujours une personne qui ne vit plus que pour vous plaire , & qui vous aimera jusques au dernier soupir de sa vie.

LA COMTESSE DU ROURRE.

En effet , son indisposition n'étoit pas supposée , car l'aimable Comtesse en eut pour neuf mois. Dans le commencement de sa grossesse , un reste de pudeur l'obligea de garder la chambre , elle ne faisoit plus de visite ni n'en recevoit que de Monseigneur. Ce petit accident acheva de faire connoître au public ce que l'on soupçonnoit depuis long-temps , savoir qu'elle étoit la maîtresse du Dauphin. Depuis ce temps-là elle ne s'en cache plus , & elle se tient la plupart du temps à sa belle maison , que

Mo
bou
l'art
pou
Com
ficer
rich
que
ne p
de c
pauv
fées
plus
cuif
dépl
fut l
envo
à la
tant
quat
rélég
Mar
La
d'aut
le co

Monseigneur lui a achetée au fauxbourg S. Honoré. L'on peut dire que l'art & l'industrie n'y ont rien oublié pour rendre ce lieu agréable à la Comtesse. Cependant toute la magnificence du bâtiment ni la beauté & la richesse des meubles n'empêchent pas que souvent le chagrin & la crainte ne pénètrent jusques dans le cabinet de cette Déesse, pour y attaquer son pauvre cœur, agité de mille pensées, & qui est exposé à l'envie des plus grands de la Cour: mais le plus cuisant & le plus sensible de tous les déplaisirs qu'elle reçut de sa vie, ce fut la lettre de cachet que le Roi lui envoya pendant que le Dauphin étoit à la tête de l'armée en Flandre, portant ordre de se retirer dans vingt-quatre heures de la Cour, & de se réléguer en Normandie, chez le Marquis de Courtaumer son oncle. La Comtesse qui ne se sentoît pas d'autre crime que celui d'avoir volé le cœur de Monseigneur le Dauphin,

& sachant très-bien que l'on ne fait mourir personne pour aimer , n'alla pas plus loin que sa belle maison du fauxbourg Saint Honoré , pour y attendre le retour de son amant, sous prétexte que ses incommodités ne lui permettoient pas de passer plus avant sans hazarder sa vie. Le Roi quoiqu'impérieux dans ses volontés, & qui veut être obéi, fit semblant de n'en savoir rien , de crainte que pouffant cette affaire à bout , cela n'augmentât le mécontentement que Monseigneur en a déjà , & l'on n'en parla plus à la Cour. Du depuis la Comtesse accoucha d'un fils que le Dauphin reconnoît pour sien ; mais il n'a encore pu le faire naturaliser, & peut-être ne le pourra-t-il faire pendant la vie du Roi. La naissance de ce jeune Seigneur a modéré le Roi dans les traverses qu'il suggéroit pour détourner le Dauphin de voir la Comtesse ; & l'on peut dire, que nonobstant tous les chagrins que ce Prince a reçus ,

au

au sujet de la Comtesse, il l'a toujours aimée constamment, & témoigné son amour au milieu de la plus grande persécution que le Roi lui faisoit; le Pere la Chaise ni la Princesse de Conti, que le Roi faisoit agir, n'ayant pu le détacher de sa maîtresse. Aussi y avoit-il beaucoup d'apparence que la jalousie avoit la meilleure part dans les traverses de la Princesse de Conti, y ayant toujours eu entre elle & le Dauphin une amitié sincere.

Ainsi le Roi, ni personne n'ayant pu en venir à bout, Monseigneur vit présentement avec plus de tranquillité chez la Comtesse du Rourre. L'on n'en fait plus un mystere à la Cour, & les amours continueront de cette maniere entre nos deux amans, jusques à ce qu'il ait plu à Dieu de mettre le Dauphin sur le Trône, & le rendre maître absolu de ses volontés. C'est pour lors qu'on verra un grand changement à la

314 *HIST. AMOUR. DES GAULES.*

Cour , que le vieux ferrail sera fermé , & la vieille Sultane reléguée. Les jeunes Nymphes auront leur tour , & l'amour reprendra de nouvelles forces.

Fin du Tome cinquieme & dernier.



T A B L E

DE CE QUI EST CONTENU

DANS CE VOLUME.

LA France devenue Italienne , avec
les autres dësordres de la Cour ,
page 1

Divorce Royal , ou guerre civile dans
la Famille du Grand Alcandre ,
247

Les Amours de Monseigneur le Dau-
phin avec la Comtesse du Rourre ,
286

Fin de la Table.

